

CHARLES LE GOFFIC

---

**L'Abbesse**  
de  
**Guérande**

---

Deuxième édition



**PARIS**

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT & C<sup>ie</sup>, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, rue Garancière - 6<sup>e</sup>

---

*Tous droits réservés*

L'ABBESSE DE GUÉRANDE

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur en 1920.

### OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

(Prix d'ensemble Alfred Née. Académie française, 1908.)

#### POÉSIE

Poésies complètes. (*Amour breton; le Bois dormant; le Pardon de la reine Anne; Impressions et Souvenirs.*)

#### ROMANS

Le Crucifié de Keraliès. (*Édition définitive avec une nouvelle introduction.*)

(*Ouvrage couronné par l'Académie française.*)

La Double Confession. Les Bonnets-Rouges.

La Payse. Passions celtiques.

Morgane. Ventôse.

L'Erreur de Florence. Le Pirate de l'île Lern.

#### CRITIQUE ET ÉTUDES DIVERSES

Les Romanciers d'aujourd'hui. (*Épuisé.*)

Nouveau traité de versification française.

Sur la Côte.

(*Ouvrage couronné par l'Académie française.*)

Les Métiers pittoresques.

L'Ame bretonne. (*Trois séries.*)

Racine. (*2 volumes.*)

La Littérature française au XIX<sup>e</sup> siècle, tableau général, 1800-1914. (*2 volumes.*)

#### OUVRAGES SUR LA GUERRE

Dixmude, un chapitre de l'histoire des fusiliers marins. (*Prix Lasserre, 1915.*)

Steenstraete, suite de l'histoire des fusiliers marins.

Saint-Georges et Nieupoort, fin de l'histoire des fusiliers marins.

Les Marais de Saint-Gond, histoire de l'armée Foch à la bataille de la Marne.

Bourguignottes et Pompons rouges.

La Guerre qui passe.

Les Trois Maréchaux.

PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET C<sup>ie</sup>, 8, RUE GARANCIÈRE. — 25425.

CHARLES LE GOFFIC

# L'ABBESSE

DE

# GUÉRANDE



PARIS

LIBRAIRIE PLON  
PLON-NOURRIT ET C<sup>ie</sup>, IMPRIMEURS-ÉDITEURS  
8, RUE GARANCIÈRE — 6<sup>e</sup>

Tous droits réservés

# L'ABBESSE DE GUÉRANDE

---

## PREMIÈRE PARTIE

---

### I

Bien que le jour fût à son déclin, tout le « pays blanc » (1) étincelait encore comme un grand prisme ; l'air restait tiède, et Mme de Sonil et Mlle Bourgaut du Metz, qui sortaient de vêpres, en profitaient pour faire un tour de mail avant de rentrer.

Le Mail guérandais !

Il y a des mails ailleurs qu'à Guérande ; mais ce mail-ci n'a point son égal au monde et c'est bien le chef-d'œuvre du genre que cette haute « levée » circulaire, plantée d'ormes magnifiques, qui com-

(1) En breton : *Gwenn-Ran*. On appelle ainsi, du nom de sa capitale, la région salicole qui s'étend de Guérande au Bourg-de-Batz.



mande, sur l'un de ses côtés, la grise étendue des salines, le morne et solitaire infini paludier, Sahara marin hérissé de centaines de cônes neigeux pareils à des tentes de nomades, et qui, de l'autre côté, s'appuie aux admirables remparts bâtis en 1431, par Jean V, avec les revenus des fouages de la presqu'île. Le bon duc rêvait de donner à sa ville préférée un corset de bataille qui défiât la rouille du temps. Il y a réussi, pardieu ! Et l'armure a survécu au corps qui l'habitait. Après cinq siècles, les remparts en pierres de grand appareil, faussés, cabossés, troués même, sont encore solides au demeurant. De la porte Saint-Michel à la porte Bizienne, ils trempent dans une eau verdie dont la cuvette n'a peut-être pas été récurée depuis Jean V, et, à soixante pieds au-dessus des douves, la rude dentelure de leurs créneaux continue de mâcher le ciel breton. Mais les créneaux sont vides ; l'œil des hulottes brille seul aux meurtrières ; nul hallebardier ne veille sur les tours ; ces gardiennes de la cité ne gardent plus qu'une morte, le cadavre embaumé de ce qui fut Guérande, place forte de 12 000 âmes, capitainerie générale, évêché, aujourd'hui petit chef-lieu de canton de 3 500 habitants.

Chez d'autres personnes, moins blasées par l'accoutumance que Mme de Sonil, Mlle du Metz et la

cinquantaine de promeneurs endimanchés, qui accomplissaient devant elles et derrière elles, du même pas de flânerie ennuyée, le même tour rituel des remparts, une enceinte si parfaitement conservée et le beau panorama qu'on découvre du mail n'auraient pu manquer de produire tout leur effet : quelque détail du paysage ou des murs, une moucheture d'arquebusade, la fine courbe d'une poterne, les tons givrés du granit aux éclaircies du lierre, eût inévitablement retenu leur attention ; elles n'auraient eu garde de négliger la Gaudinais, la Sainte-Anne ou la Théologale, pierreries de cet écrin archéologique dont Aigues-Mortes, Avignon et Carcassonne possèdent seuls les équivalents ; encore moins se fussent-elles détournées de cet horizon singulier qui semble fait d'un morceau de dune africaine transporté sous les brumes de l'ouest et bloqué entre cinq clochers et trente moulins dans une anse de l'Atlantique.

On était aux premiers jours d'octobre ; les ormes du mail commençaient à jaunir ; quelques feuilles, touchées d'une rouille précoce, jonchaient déjà les allées. Mais cette agonie des choses ne paraissait pas émouvoir beaucoup les promeneurs, bons citoyens à l'humeur casanière, incrustés, été comme hiver, dans les petites maisons basses de leur antique

municipe et n'en sortant qu'une fois la semaine pour se livrer, comme des chevaux de manège, à deux ou trois tours de piste autour des remparts.

Encore le plus grand nombre de ces citadins appartenaient-ils à une classe bien tranchée de la population : sauf une demi-douzaine de fonctionnaires, c'étaient presque tous des membres de cette aristocratie guérandaïse, composée originellement de cadets et dont Mazarin disait en plaisantant qu'elle n'avait pas à craindre que ses biens fondissent au soleil, puisqu'ils consistaient en mulons de sel. Quelque peu réduite par les guerres de religion, elle a si bien crû et multiplié dans les dernières années du régime, qu'aujourd'hui même une bonne moitié du chœur de la collégiale Saint-Aubin est occupée par des chaises à son nom et quelques-unes à ses armes. Nulle ville, derrière ses murs intérieurs, qui lui font comme une seconde ligne de défense, n'a plus de vieux hôtels, de vieux porches et de vieilles figures parcheminées. La description qu'en a fournie Balzac dans *Béatrix* et qui remonte aux Bourbons, pourrait encore servir à la Guérande de la troisième République : les du Guaisnic, Mlle de Pen-Hoel, M. du Halga y sont encore vivants comme au temps du romancier ; ils n'ont perdu que leurs noms d'emprunt. Un familier de la petite ville les eût

retrouvés tout de suite dans ces promeneurs dominicaux, dont les plus valides tournaient autour de l'enceinte, dont les autres formaient de petits cercles sympathiques sous les ormes et dont quelques-uns enfin, assis à l'écart, le menton sur la pomme de leur canne, goûtaient en solitaires la douceur d'une molle soirée d'arrière-saison.

A chaque instant de nouveaux groupes débouchaient de l'une des quatre portes de la ville, qui correspondent aux quatre points cardinaux et le plus souvent, au lieu de s'engager dans la campagne, obliquaient vers les allées du mail. Ce n'était ainsi, depuis une heure, sur la célèbre promenade, qu'un défilé de vieux noms historiques, les de Rieux, de Sesmaisons, de Cussé, de Carné, de Chavagnes, de Villeroi, de Pellan, de Sourzac, de Courson, de Kercadio, etc., mêlés à d'autres noms d'un lustre plus récent, comme les Gilon de Bourgdieu, les Robin du Parc, les Délious de Kerdu, les Perron de la Moultre, les Poulpiquet du Plessis, les Hulot d'Entroise, les Leguern de Saint-Leu, petite noblesse de robe ignorée de l'Armorial et toute proche encore de ses origines bourgeoises, mais qui évoquait dans les mémoires locales les fastes abolis de l'antique « capitale du sel » et le temps où deux villes et soixante-treize juridictions ressortissaient

à sa *sénéchaussée* royale. Au reste, nul signe extérieur, sauf chez quelques privilégiés vêtus avec une certaine recherche, ne distinguait du commun des promeneurs cette élite de la société guérandaise : les mises simples, les costumes décents, mais usagés, du plus grand nombre, trahissaient un état de fortune voisin de la médiocrité ; chez d'autres, il est vrai, cette simplicité pouvait être volontaire et s'accorder avec la sévérité de leurs principes.

En général pourtant, on savait que l'aristocratie guérandaise, fortement touchée déjà par la suppression de l'impôt des lods et ventes dont elle vivait jusqu'à la Révolution et que la dépréciation récente des salines avait achevé de ruiner, ne se maintenait plus qu'à force d'économies et même de privations. Ainsi s'expliquait que, parmi les promeneurs du mail, l'on vît tant de figures de vieillards, d'invalides ou d'enfants et qu'il s'en trouvât si peu de l'âge adulte, surtout du sexe masculin : dès qu'ils avaient achevé leurs études chez les Pères du Saint-Esprit, qui les prenaient comme boursiers, les familles envoyaient leurs garçons à Paris ou à Nantes ; ceux qui n'avaient pu entrer à Saint-Cyr, dans la marine ou les Ordres, y trouvaient, à la faveur de leurs relations, des postes convenablement rétribués dans les sociétés de

crédit et les compagnies d'assurances. Toutes les autres carrières leur étaient fermées, car l'attachement au passé était le dernier luxe de cette aristocratie déchue sur tant de points, mais qui, quant au principal, n'avait pas transigé avec les forces nouvelles de la Révolution et gardait à son roi proscrit la même fidélité qu'à son Dieu persécuté.

## II

Cependant l'une des deux femmes que nous avons entrevues au commencement de ce récit et qui, leur paroissien à la main, sans s'arrêter ni se retourner, avec cette allure légèrement compassée qu'imposent les convenances mondaines en province, suivaient la grande allée du mail et répondaient au salut des personnes qu'elles croisaient par des révérences proportionnées à leur rang social, l'une de ces femmes au moins n'avait pas dépassé la trentaine et pouvait même ne pas compter plus de vingt-deux ou vingt-trois ans, bien qu'elle eût un de ces visages qui déconcertent tous les calculs en autorisant toutes les suppositions.

Longue et sèche avec un nez qui, plus renflé,

aurait pu se dire bourbonien, des yeux petits, mais vifs, et qui, pour cacher leur flamme, se tenaient prudemment baissés, un teint jaune, presque bilieux, des cheveux plats et rares, une bouche mince et comme rentrée, un corps efflanqué et déjeté de grand garçon mal venu, Geneviève Bourgaut du Metz, loin de travailler à corriger ces disgrâces naturelles, semblait s'ingénier à les exagérer et à paraître un peu plus vieille et plus laide que ne l'avait faite le Créateur. C'est peu de dire qu'elle ne suivait pas les modes, qui, même à Guérande, finissent par triompher des résistances provinciales les plus obstinées : elle les bravait et sa toilette aurait pu le disputer pour l'archaïsme à celle de sa compagne, qui avait au moins l'excuse de l'âge et dont les sévères principes, qu'un ignorant eût qualifiés de jansénistes, étaient d'ailleurs en conformité avec cet extérieur austère. Peut-être, en étudiant d'un peu plus près Geneviève du Metz, eût-on modifié le jugement qu'on était tenté de porter à première vue sur cette étrange jeune fille et eût-on découvert un certain machiavélisme, conscient ou secret, dans l'application qu'elle apportait à copier d'aussi près que possible sa compagne. Le fait est qu'à les voir cheminer de conserve et en faisant abstraction des visages, qui ne se ressemblaient

point, on eût dit deux sœurs ou plutôt deux béguines du même couvent, habillées du même uniforme gris noir ou gris cendré, suivant la saison.

Il y avait là un phénomène de mimétisme trop anormal pour n'être pas un peu voulu : Mlle du Metz, en consultant Mme de Sonil sur sa toilette, en pastichant la coupe désuète de ses corsages et de ses jupes, obéissait à la même arrière-pensée qui lui faisait épouser les manières, le tour d'esprit et le langage de la vieille dame. Celle-ci se retrouvait en elle comme dans un miroir qui lui eût renvoyé son image à peine rajeunie ; elle ne laissait pas d'être intérieurement flattée, dans son naturel autoritaire, par cette abdication totale d'une jeune fille à laquelle ne la rattachait qu'un lien de très lointaine parenté et qui n'aurait pas montré plus de soumission quand elle eût été sa propre enfant.

On pouvait presque dire que Mme de Sonil avait adopté Geneviève depuis le jour que la paralysie avait cloué dans son fauteuil à oreillettes Mme du Metz, sa vieille amie, veuve comme elle, et, comme elle, un peu entachée de ce louisettisme qui passait, aux yeux des gens non avertis, pour une manière de jansénisme ou de puritanisme armoricain.

La douairière avait pourtant un grand garçon de vingt-six ans qui, trois années plus tôt, n'étant



encore qu'enseigne de marine, s'était coiffé d'une certaine Jeannine Le Huédé, fille d'un saunier en gros du Bourg-de-Batz, et l'avait conduite à l'autel. La mortification qu'en avait éprouvée Mme de Sonil demeurait aussi vive qu'au premier jour. On le savait dans Guérande et que la marquise ne pardonnait pas à sa bru la tache de roture jetée sur un blason jusqu'alors immaculé. Pour achever de l'aigrir contre Jeannine, la nature avait réuni dans Geneviève du Metz, dont l'esprit de soumission, les parchemins et la fortune lui cachaient la disgrâce physique, toutes les qualités qu'elle eût souhaité trouver dans une belle-fille ; avant même que Geneviève n'en eût l'âge, elle l'avait mariée dans sa tête à Xavier, et, aujourd'hui encore que la catastrophe était consommée et Xavier l'époux d'une autre femme, son esprit autoritaire résistait aux événements et leur refusait son adhésion, pour avoir commis l'incivilité de ne s'être pas conformés à ses plans.

Elle ne soufflait jamais mot de Jeannine ou n'en parlait qu'à mots couverts. En revanche elle s'entretenait fréquemment de Xavier avec Geneviève, comme si elle avait voulu faire partager à la jeune fille les espoirs inavoués qu'elle caressait. Et il faut bien reconnaître d'ailleurs que Geneviève semblait

se prêter de très bonne grâce à cette tactique équivoque : elle avait refusé deux partis, qui n'étaient pas, à vrai dire, des plus tentants. Sans qu'aucun pacte eût été signé entre elles, sans qu'on fût en droit de parler de complot, on avait l'impression très nette que les deux femmes étaient de connivence ; on sentait que leurs deux pensées obéissaient au même rythme, tendaient vers le même but secret et, qu'inactives en apparence, la vieille et la jeune s'appliquaient en vue de l'occasion qui se produirait tôt ou tard et qui servirait leur commune ambition.

Cette entente tacite avait encore resserré leurs liens et achevé de fondre les nuances respectives de leurs caractères. Mme de Sonil et Geneviève ne faisaient plus qu'une âme en deux corps. Il n'était pas besoin qu'elles parlassent pour s'entendre ; Mme de Sonil ou Geneviève répondait quelquefois tout haut à une réflexion qui venait de traverser l'esprit de sa compagne et qui n'avait pas encore pris le temps de s'exprimer.

C'est ce qui arriva une fois de plus, comme les deux femmes parvenaient devant la porte de Saillé et que l'automobile du docteur Priou s'engageait sous la voûte. Mme de Sonil et Geneviève s'étaient instinctivement reculées : le jeune praticien leur

tira en passant un grand coup de casquette ; mais les deux femmes répondirent de telle sorte à sa politesse qu'on ne pût savoir si leur légère révérence s'adressait au docteur ou à la petite madone de porcelaine cloîtrée derrière son grillage dans une niche du tympan. Et, presque aussitôt, rompant le silence, Geneviève dit à Mme de Sonil :

— Je suis de votre avis, madame, et il ne me paraît point que ce soit là un genre de véhicule qui s'accommode avec la gravité qu'on est en droit d'exiger d'un médecin.

Mme de Sonil n'avait point ouvert la bouche là-dessus ; mais elle eut d'autant moins garde de contredire sa compagne que celle-ci venait de se faire l'écho de son propre sentiment.

Nouveau venu dans le pays, le docteur Priou y avait instauré des pratiques tapageuses qui ne déplaisaient pas moins à ses archaïques confrères qu'à l'aristocratie du pays, dérangée dans sa conception formaliste du caractère de la profession médicale : non content d'abdiquer le gibus et la redingote, il avait ouvert une clinique, fondé un dispensaire, et, pour ses visites *extra muros*, se servait d'un petit « taco » à deux places, qui, malgré la rusticité de sa carrosserie, n'en apparaissait pas moins, dans cette ville somnifère, comme un instru-

ment satanique, une réédition du dragon rouge annoncé par Merlin. Un héritage lui avait permis de quitter la marine cinq ou six ans après sa sortie de l'École d'application : il en avait consacré la majeure partie à renouveler le matériel du vieil officier de santé dont il avait acheté la clientèle et à s'équiper à la moderne. Mais, si c'était avec ces façons qu'il comptait forcer la résistance des familles titrées de Guérande, le jeune praticien se faisait des illusions. L'accueil plus que froid qu'il avait reçu de Mme de Sonil quand, peu de temps après son installation, il vint lui rendre visite et lui porter des nouvelles de Xavier, avec lequel il s'était lié durant son court passage dans la marine, dut l'édifier pleinement sur ses chances de succès. Il ne récidiva pas et se contenta désormais de saluer la douairière, qui le paya de la même monnaie que son quincaillier ou son apothicaire.

### III

Durant la petite halte qu'il leur avait fallu faire pour laisser passer le taco du docteur, Mme de Sonil et Geneviève avaient été rejointes par deux groupes

de promeneurs qui les suivaient à une faible distance et qui continuaient machinalement d'avancer.

Le premier de ces groupes se composait du comte Florimond de la Bourbonnais, de sa sœur Angèle et de leur chienne Mirza que sa maîtresse menait en laisse, mais que, précipitamment, devant la diabolique apparition, elle avait enlevée de terre et serrée sur son cœur.

Haut comme une botte, à quarante-deux ans, Florimond n'avait pas un poil de barbe ; son âge véritable ne se révélait qu'à la collection de rides qui craquelaient son visage et le fractionnaient en autant de compartiments qu'un cloisonné japonais. On le disait amoureux de Mlle du Metz à qui une timidité presque maladive l'empêchait de déclarer sa flamme. Assez riche, par hasard, et toujours tiré à quatre épingles, il habitait avec sa sœur dans l'un des plus jolis hôtels de la ville, une bonbonnière du dix-huitième siècle, voisine de la Théologale, où habitait elle-même Mme de Sonil, qui daignait l'admettre à son cercle, quand il manquait un quatrième au whist du docteur Bercegeay. C'étaient les seuls moments, avec ceux qu'il accordait au sommeil et à la réfection, où le petit homme s'interrompait de puiser dans une boîte d'écaïlle les pastilles au miel dont il prétendait soigner une laryngite

incurable et qui lui faisait une voix de fausset rendue plus ridicule par son contraste avec la voix de basse-taille dont sa sœur était affligée. Mlle de la Bourbonnais était pourtant presque aussi courte que son frère, mais la nature l'avait virilisée, et ce bout de femme râblé, bas sur pattes et moustachu, ressemblait à un petit adjudant rageur. On filait doux avec elle, son frère comme les autres et plus que les autres. Il n'y avait que Mme de Sonil qui eût le don de lui en imposer et, devant la douairière, Mlle Sous-Off, comme on l'appelait, joignait instantanément les talons et prenait l'allure modeste d'un fantassin de deuxième classe.

La situation de la marquise, considérée comme une manière de suzeraine par l'aristocratie guérandaise, pouvait expliquer jusqu'à un certain point ce fléchissement soudain d'un des caractères les plus entiers qui fussent : elle ne l'expliquait pas complètement néanmoins. On sentait au contraire qu'il n'entraînait aucune arrière-pensée dans l'attitude déférente adoptée par le second groupe de promeneurs qui avait rejoint Mme de Sonil et qui se composait de la famille Poulpique du Plessis, père, mère et filles au grand complet. Ces descendants de robins étaient de petites gens au regard de la marquise et avaient le bon esprit de s'en souvenir. Leur potée

d'enfants, des revenus de plus en plus affaiblis, les avaient contraints de renoncer à cette oisiveté si précieuse à certaines familles nobles : M. du Plessis tenait un bureau d'assurances et Mmes du Plessis faisaient de la dentelle qu'une servante dévouée acceptait d'écouler dans les magasins comme des produits de sa fabrication. Personne n'était dupe de ce petit subterfuge, Mme de Sonil moins que personne. Mais la douairière devait être, ce jour-là, en veine d'amabilité. Après l'échange des habituelles politesses, elle daigna tapoter les joues des petites du Plessis et s'informer de la santé de leur mère, qui se ressentait d'un catarrhe contracté au début du printemps et qu'elle avait trainé tout l'été ; Mlle de la Bourbonnais donna une recette pour les affections des bronches qui était souveraine, à l'en croire, et qu'elle tenait de sa grand'mère...

— Laquelle? demanda impertinemment Mme de Sonil en braquant son face-à-main sur la naine.

Mlle de la Bourbonnais rougit, son frère tousota et, pour éviter de laisser voir sa confusion, chercha une pastille au fond de sa boîte.

— Non point la générale, madame la marquise, se hâta de dire Mlle de la Bourbonnais, mais ma grand'mère maternelle, que j'ai eu le bonheur de connaître dans mon enfance.

— Une digne femme! prononça Mme de Sonil. Je sais que M. l'abbé de Juvigny, qu'elle avait recueilli chez elle au temps de la persécution, l'avait en très haute estime.

Mlle de la Bourbonnais rougit pour la seconde fois, mais de plaisir. A ce moment, la conversation fut interrompue par des éclats de voix partant du pied de la levée: sur la chaussée, une vieille femme et un ecclésiastique, dont le second tout au moins semblait goûter un plaisir un peu bruyant à la conversation engagée, devisaient dans une langue qui n'était pas celle du commun des Guérandais.

— Voilà encore M. le chanoine qui s'amuse! dit Geneviève d'un ton où perçait quelque aigreur dédaigneuse.

— C'est un si saint homme! soupira la bonne Mme du Plessis. Les saints, ai-je lu quelque part, ont tous l'humeur enjouée.

La remarque dut plaire médiocrement à Mme de Sonil qui fit observer à Mme du Plessis qu'il se faisait tard et que, dans l'intérêt de sa gorge, elle ferait bien d'abrégier sa promenade et de rentrer directement chez elle par le même chemin que le docteur. Les La Bourbonnais prirent leur part de l'observation et suivirent les du Plessis sous la porte de Saillé. L'ecclésiastique et la vieille étaient



arrivés, durant ce temps, à la hauteur de Mme de Sonil, et il est vrai qu'ils faisaient un couple assez étrange, mais nullement insolite pour la douairière.

L'ecclésiastique était un grand homme sanguin et volontaire, mais dont l'opiniâtreté, attestée par le plissement circonflexe du front et la singulière âpreté du maxillaire, s'atténuait d'une bouche large, charnue et toute ruisselante de bonhomie narquoise. Bien différente et d'ailleurs au déclin de la vie, toute menue, toute ratatinée, étayée d'un bâton de houx durci au feu et coiffée d'un serre-tête de toile bise, dont les barbes se rejoignaient sous son menton poilu comme celui des biques, la femme portait un invraisemblable corps de jupe en drap rouge et violet, si fané, à vrai dire, que les deux couleurs se confondaient dans une teinte uniforme tirant sur le vert pisseux. C'était l'ancien costume des paludières du pays blanc, aux bas près, dont la bonne vieille se passait allégrement. Pieds nus, malgré la saison, elle faisait sauter en marchant la paire de sabots qu'elle avait pendue par économie à son épaule droite et qu'elle ne chaussait qu'au moment d'entrer à l'église, pour honorer le Seigneur. Mme de Sonil et Geneviève n'avaient pas eu besoin d'une longue attention pour reconnaître dans cette

fée Misère Téphén-er-Givri (1), la chevière de Krémaguen, et, dans l'ecclésiastique qui lui donnait la réplique avec de gros éclats de rire et qui semblait goûter tant de plaisir à l'audition de son patois, le curé même de Guérande, M. le chanoine Cariton en personne.

Ce n'était pas la première fois que l'on voyait en grande conversation amicale M. le chanoine et la chevière. On savait les raisons de cette sympathie, et Mme de Sonil, comme Geneviève, se fût contentée, sur le passage de l'ecclésiastique, d'imprimer à son buste une flexion en rapport avec la dignité du personnage, si celui-ci, quittant un moment sa partenaire, ne s'était porté tout à coup vers la douairière qui ne put s'empêcher d'en montrer quelque étonnement.

— Excusez-moi, madame la marquise, mademoiselle du Metz, dit l'abbé Cariton, en épongeant d'un large mouchoir de toile rouge quadrillé de blanc son front où la sueur perlait : c'est plus fort que moi et, quand j'entends du breton, du vrai, tel que celui de Téphén, je me dilate comme un marmot à qui l'on fait voir Guignol, je ne me possède plus. Pour un peu, je danserais !...

(1) En français : Stéphanie-aux-Chèvres.

Mme de Sonil, que ces enfances n'intéressaient guère, esquissa un sourire contraint. Elle attendait que le chanoine s'expliquât et n'était pas sans redouter un peu ce qui allait suivre. L'abbé Cariton, sous ses airs bonasses, avait la poigne rude ; il ne prenait pas toujours des gants avec sa revêche paroissienne. Ces deux volontés s'étaient heurtées à différentes reprises et quelque amertume en était demeurée à celle qui avait dû plier devant l'autre.

— Je suis heureux de vous rencontrer, madame la marquise, continua le chanoine sans paraître remarquer la réserve soupçonneuse de Mme de Sonil. J'avais justement à vous entretenir d'une affaire assez importante et, si vous vouliez bien...

— Mais tout de suite, monsieur le chanoine ! s'empressa d'acquiescer Mme de Sonil qui préférait brusquer les choses. Je suis à vos ordres.

— Non pas ici, ni en ce moment, coupa sèchement l'abbé Cariton avec un coup d'œil qui fit comprendre à la douairière que la présence de Geneviève ne lui semblait pas autrement indiquée pour la continuation du débat qui s'engageait. Ayez seulement la bonté de m'indiquer une heure où vous pourrez me recevoir dans la soirée.

— J'attendais quelques personnes à mon cercle,

dit Mme de Sonil. Mais je puis leur faire donner contre-ordre.

— Il n'en est pas besoin, madame la marquise. Et si vous avez un moment de liberté avant le souper...

— Comme il vous plaira, monsieur le chanoine !

L'ecclésiastique salua les deux femmes et s'en alla rejoindre la chevière qui, durant ce colloque, s'était assise sur une borne du chemin. La vieille avait tiré du sac pendu à sa jupe une de ces courtes pipes en terre noire nommées brûle-gueule, dont le fourneau seul émerge de la bouche des fumeurs, et, en attendant le chanoine, elle halait dessus consciencieusement, quoique le culot ne fût pas allumé : il en eût trop coûté sans doute à sa bourse de renouveler le tabac qui formait au fond de la pipe une sorte de conglomérat noirâtre presque aussi dur qu'un caillou ; la vague saveur que cette aspiration communiquait à la sécrétion de ses glandes salivaires lui suffisait, faute de mieux. Totalement ignorante du français, elle ne comprit pas la réflexion ironique que faisait à mi-voix le chanoine en se dirigeant vers elle :

— Ouf ! Ce sera dur. Mais on a doublé des caps plus rudes que celui-là... n'est-ce pas, Téphén ? Brave cœur, va ! Ah ! tu n'es pas une Louise, tu es une Louise.

toi ! Et tu te moques de don Jayme comme de ta première chemise ! Tu préfères le grand chemin à toutes les Voies étroites, hé ?

Téphen ou Stéphanie, qui ne s'expliquait pas que l'abbé Cariton se mît tout à coup à lui jaboter français, secoua doucement le chef :

— *Me uer keit er gâleih, monsieur rekteur.* (Je n'entends pas le français, monsieur le curé.)

## IV

Si bref qu'eût été le colloque de Mme de Sonil et de l'abbé Cariton, il n'avait pas échappé aux autres promeneurs de la levée. La province, dans ses représentants un peu affinés, possède une faculté d'impassibilité étonnante qui trompe les ignorants sur la singulière activité que déploient dans la même minute tous ses sens : le buste reste immobile, la tête fixe, le pas régulier ; mais l'ouïe est en campagne, l'œil, dirait-on, vire à volonté dans le crâne, et c'est peu qu'il recueille ce qui se passe à droite et à gauche, il saisit ce qui se passe derrière lui.

Comme on savait dans Guérande en quels termes

vivaient le chanoine et sa paroissienne, qui, depuis la mort de M. de Sonil, ne se voyaient guère d'habitude en dehors des offices dominicaux, la démarche de l'abbé Cariton ne pouvait manquer de devenir le grand événement de la journée et de faire l'objet de toutes les conversations. Il n'était pas besoin qu'on en connût le sens pour en soupçonner la gravité.

Aussi bien Mme de Sonil, si maîtresse qu'elle fût de ses nerfs, n'avait pu dissimuler une certaine impatience en écoutant l'abbé Cariton ; sa roideur naturelle, détendue un moment au voisinage des du Plessis, s'était encore accusée. Le reste de la promenade s'en ressentit et les deux femmes, déjà si sobres de paroles, ne se parlèrent plus jusqu'au seuil de l'hôtel de Mlle Bourgaut du Metz, où la douairière s'excusa de ne pas entrer pour causer un moment avec sa vieille amie, comme elle en avait l'habitude. Mais, à la façon dont elle prit congé de Geneviève, à la pression plus longue et plus maternelle de ses joues contre celles de la jeune fille, il ne fut pas difficile à celle-ci de discerner la nature des pensées que roulait Mme de Sonil et qui s'accordaient si bien avec le tour des siennes : la douairière et Geneviève, aux premiers mots du chanoine, avaient songé à Xavier. Le chanoine n'avait pro-

noncé aucun nom ; mais ce je ne sais quel avertisseur subtil que nous avons en nous et qui fait un peu l'office des signaux sous-marins pour les navigateurs leur disait qu'il ne pouvait s'agir que du jeune officier. A quel propos ? C'est ce que ni l'une ni l'autre ne devinaient et qui les tenait suspendues entre l'espoir et la crainte. L'occasion tant escomptée était-elle à la veille de se produire ou bien la destinée venait-elle une fois de plus se jeter à la traverse de leurs projets ? Mme de Sonil avait besoin d'y réfléchir sérieusement pour se préparer à l'assaut dont elle était menacée dans une couple d'heures ; mais, avant de quitter Geneviève et quelles que fussent être les révélations du chanoine, elle entendait bien spécifier à la jeune fille que leur accord était plus solide que jamais.

Une simple largeur de rue séparait Mme de Sonil de la Théologale, sise en contre-bas de la chaussée, à l'extrémité d'une allée assez étroite, gardée par une grille et un petit guichet latéral. On ne la voyait pas du dehors, la grille étant munie de volets, et, pour être franc, on n'y perdait rien, tant cette grande bâtisse vétuste du dix-septième siècle, conçue dans un style étrangement dépouillé pour l'époque, avait un air rébarbatif et distant.

Un long toit calamiteux, d'où les eaux du ciel

s'épanchaient en sillons verdâtres sur la façade, rongée de lichens, coiffait jusqu'aux yeux un étage percé de hautes fenêtres sans moulures qui s'appuyait lui-même sur un rez-de-chaussée dont les ouvertures étaient défendues par des barreaux en saillie tout pareils à des herses ; un perron de trois marches, en partie déchaussées et dans l'interstice desquelles frissonnaient de maigres pissenlits, conduisait à l'entrée principale timbrée du blason des Sonil. Seul ornement de ce morose logis seigneurial, que les remparts couvraient sur la campagne et qui se dérobaient jalousement sur la ville derrière des murs de quinze pieds d'élévation, étayés de contreforts extérieurs et barbelés de tessons de bouteilles. Comme si cette double ligne de défense n'avait point suffi à la garantir des curiosités du profane, la maison n'ouvrait point directement sur la grille, à quelques pas de laquelle l'allée principale obliquait brusquement ; les cyprés qui bordaient cette allée s'étaient si bien enchevêtrés qu'on ne voyait plus le jour au travers ; ils ne remuaient pas plus qu'une haie de bronze et aucun chant d'oiseau ne les animait. Une léthargie secrète pesait sur eux comme sur tous les entours de cette demeure claustrale, plus semblable à une chartreuse qu'à une habitation laïque. Son nom même, d'origine



mystérieuse, semblait un symbole : on imaginait que quelque rogue éplucheur de textes sacrés, tout poudreux encore de sa bataille contre Rome, s'était réfugié là, dans le commerce de l'*Augustinus* et de la Bible, et avait barré sa porte au monde. Et, dans le fait, on ne se trompait pas de beaucoup, puisque la Théologale était l'œuvre d'un ami des Solitaires, ce marquis de Sonil, fait maréchal de camp par Anne d'Autriche et qui fut tout un temps et jusqu'à la dispersion un des hôtes de Port-Royal, où il partageait le corps de logis construit pour un autre grand pénitent, Breton comme lui, le chevalier Renaud de Sévigné.

Le domaine occupait un rectangle assez vaste, compris entre la rue de Saillé, les remparts et la venelle au Foin, sur laquelle il avait une seconde porte de sortie percée dans l'épaisseur du mur. Quoiqu'il lui fallût contourner ce mur et qu'elle allongât ainsi sa route de plus de moitié, ce fut par cette porte dérobée, dont elle tira derrière elle les verrous, que Mme de Sonil pénétra dans la Théologale, où on ne l'attendait pas sitôt.

Justin, l'unique serviteur mâle de la maison, le nez chevauché d'énormes lunettes, sommeillait sur ses *Heures* dans un coin de l'office. Son teint cireux, son menton glabre, sa souquenille de bure et la

calotte de velours noir qui abritait sa calvitie lui donnaient un faux air de marguillier ou de pédagogue. Il déposa son eucologe à l'approche de Mme de Sonil, qui le prévint qu'en raison de la visite du chanoine elle avait cru bon de condamner provisoirement la petite porte du jardin. La douairière ne s'étendit pas davantage sur cette mesure singulière, qui reçut d'ailleurs l'approbation de Justin, et, après avoir commandé qu'on allumât du feu dans le salon, dont l'humidité glaciale n'était supportable qu'à des épaules éprouvées, elle se rendit dans son oratoire, y pria quelque temps, puis passa dans sa chambre, revêtit un costume d'intérieur et ne bougea plus du grand fauteuil en velours d'Utrecht, où elle s'était enfoncée, un doigt sur la joue, dans l'attitude classique de la méditation.

Une grande heure s'écoula de la sorte, au bout de laquelle un coup de sonnette autoritaire annonça la visite de l'abbé Cariton.

A ce moment, la douairière était prête, croyait-elle, à toutes les éventualités : elle les avait envisagées toutes, les unes après les autres, et jusqu'aux plus affligeantes pour son amour-propre. Comme elle n'avait pas revu Xavier depuis les pourparlers qui avaient précédé son mariage et qu'elle évitait même autant qu'elle le pouvait de correspondre

avec lui, comptant plus sur les effets de ce silence, qui laissait tout supposer, que sur ceux des reproches et des lamentations, elle vivait dans une ignorance presque absolue de la situation du jeune ménage. Xavier s'était-il lassé de sa femme et commençait-il à regretter son coup de tête? C'eût été trop beau, bien que nullement invraisemblable, en raison de la domination que la marquise exerçait autrefois sur lui, et les âmes, comme les vieux vêtements, sont assez sujettes à reprendre leurs anciens plis. N'avait-il pas fait plutôt quelque frasque, joué, emprunté peut-être, pour subvenir aux besoins de Jeannine, mariée sans dot, après la déconfiture des siens? L'éventualité, sans être aussi souriante, ne laissait pas d'ouvrir à la douairière certaines perspectives avantageuses. Mais il se pouvait aussi que les événements eussent pris une tournure plus grave : si le ménage, par exemple, avait eu un enfant ou s'il était sur le point d'en avoir un? Si l'abbé Cariton, qui s'était déjà entremis pour obtenir de Mme de Sonil son consentement au mariage de Xavier, venait demander à la mère d'abdiquer devant la grand-mère et d'oublier en faveur du nouveau-né les torts de la bru? Eh bien, même en ce cas, Mme de Sonil était décidée à ne pas désarmer : l'enfant, oui, la bru, jamais ! Et elle descendit au salon.

L'abbé Cariton se tenait près de la cheminée, dont Justin travaillait depuis cinq grandes minutes à redresser les bûches effondrées.

— Là, là, mon ami, c'est bien, dit l'ecclésiastique... Si vous mettiez autant de soin à régler les affaires de votre conscience qu'à échafauder ce bûcher...

— Monsieur le chanoine sait que je fais tout mon possible, dit humblement Justin... Je ne me dissimule pas mes imperfections... Malheureusement...

— Oui, oui, dit l'abbé Cariton. Vous êtes un Louiset, je sais... Et je constate aussi qu'ou les maîtres ont plié, les valets ne veulent pas se soumettre... Prenez-y garde : ça s'appelle l'esprit de contumace, Justin..

Mme de Sonil, qui entrait, eût bien voulu relever le mot, que Justin avait laissé tomber par déférence pour un visiteur de la qualité du chanoine. Elle réfléchit que ce n'était pas le moment d'engager une discussion théologique qui risquait de tourner à son désavantage, puisqu'elle-même avait abdicué, au moins des lèvres, les articles du *credo* louisettiste, sans trouver le courage de renvoyer les serviteurs plus obstinés qu'elle qui persévéraient dans leur foi.

Les Louisets — dont il a été question à plusieurs reprises au cours de ce récit — tirent leur nom de

l'église Saint-Louis de Fougères, où ils se réunissaient de préférence sous le premier Empire et la Restauration. Mais ce n'est là qu'un sobriquet et les Louissets étaient tout simplement des catholiques anticoncordatistes. Ces schismatiques ont à peu près disparu de la Bretagne, mais dans une province voisine, le Poitou, ils forment encore une communauté assez forte, groupée autour du petit bourg de Cirières, surnommée la Rome de la dissidence.

On se rappelle que, le 29 novembre 1801, à la suite de négociations entre Pie VII et l'empereur, une bulle pontificale prononça la déchéance de la plupart des évêques insermentés et opéra une nouvelle division des diocèses français. Trente-huit évêques refusèrent de se soumettre à cette mesure arbitraire, prélude du Concordat de 1802. Trois prélats surtout tinrent bon pendant plusieurs années : Mgr de Lauzières-Thémines, Mgr de Coucy et Mgr d'Argentré, évêques déchus de Blois, de la Rochelle et de Sées, mais qui, tout déchus qu'ils étaient, n'avaient jamais cessé de gouverner leurs diocèses. D'Espagne et d'Angleterre, où ils avaient d'abord émigré, ils exerçaient sur leurs ouailles des pays insurgés une véritable dictature spirituelle. La *Petite Eglise* naquit de leurs protestations.

Elle se serait éteinte dans l'indifférence : la persécution, comme il arrive le plus souvent, lui donna une énergie soudaine, et, pour tenir tête à la gendarmerie impériale, ce fut peu du clergé anticoncordatiste, les femmes s'en mêlèrent ; un prosélytisme digne des premiers âges saisit Mlle de la Rochejaquelein, Mlle de Ressant, Mme d'An-court, etc... Fouché fit coffrer l'une, doucher l'autre et conduire la troisième à la frontière. Peine perdue, et le schisme s'étendit bientôt à la moitié du territoire. La Restauration eut le tort de continuer les errements impériaux. En septembre 1815, l'abbé Jolly, du Pollet, était encore arrêté pour avoir célébré la messe « clandestine » ; en juin 1828, un procès à tapage, dirigé contre les Louissets de Bretagne, entraînait la condamnation de l'abbé de Juvigny à 200 francs d'amende. On n'osait frapper les fidèles, assis à côté de lui au banc des accusés : mais le ministère public les dénonçait à la vindicte de l'opinion et il se trouvait que les deux premiers noms de la liste étaient précisément ceux des ascendants directs de Mmes du Metz et de Sonil.

Leurs filles avaient de qui tenir, comme on voit. Entre temps, Mgr de Lauzières-Thémines rendait à Dieu son âme intraitable et la Petite Église perdait avec lui son dernier évêque. Ses prêtres disparurent

à leur tour. Rude épreuve pour les Dissidents ! Des laïques d'une grande sévérité de principes, çà et là même des femmes, qui prenaient le nom de « sœurs », essayèrent bien de se substituer au clergé défaillant. Il en fut ainsi à Guérande, où la petite communauté anticoncordatiste, presque toute recrutée dans la noblesse ou parmi ses serviteurs, eut longtemps à sa tête une vieille fille, Mlle de la Moultre, carliste enragée de surcroît et aussi ennemie des Bourbons de la branche cadette que du Concordat, qui mourut en 1895, sans avoir abjuré sa foi. Sur les instances des siens et pour éviter un scandale, elle accepta de se confesser avant de mourir. Mais, quand M. le chanoine Cariton, curé-doyen de la collégiale, voulut lui administrer l'extrême-onction, elle refusa énergiquement :

— Non, monsieur le chanoine, dit-elle, me confesser, bon, mais il m'a été défendu d'aller plus loin et de communiquer avec vous *in divinis*.

Quelque soin que le clergé eût mis à cacher cette révolte de la pieuse fille, il en transpira assez au dehors pour susciter chez les derniers dissidents, dont le zèle commençait à s'assoupir, un sursaut de ferveur qui ne laissa pas d'inquiéter tout un temps le chanoine.

L'excellent homme, qui était tout le contraire

d'un sectaire et qui rendait justice à la dignité de vie et aux grandes vertus domestiques et sociales des Louisets, ne pouvait s'empêcher de déplorer que tant de qualités ne s'exerçassent point au profit de la communauté chrétienne tout entière ; quels qu'en soient l'origine et l'objet, un schisme est toujours un schisme. C'est un serment que le chanoine s'était fait de ne jamais lâcher pied tant qu'il resterait un Louiset à Guérande, et, pour qui savait dans quel granit était taillé ce Bas-Breton, transplanté en pays gallot, le serment prenait la valeur d'une lettre de change tirée sur la Providence et qu'il faudrait bien qu'elle acquittât tôt ou tard.

On pourrait s'étonner par ailleurs qu'une ville d'un département aussi peu breton d'esprit et de langue que la Loire-Inférieure eût pour chef spirituel un homme étranger à ce département et plus fait, par son origine, pour administrer une paroisse vannetaise ou léonarde qu'une cité de langue française comme Guérande.

Cette anomalie s'expliquait par le fait qu'il existait, jusqu'en ces trente ou quarante dernières années, autour du Bourg-de-Batz, dans les quatre petits hameaux de Kervalet, de Rouffiat, de Kermoisan et de Trégaté, tout un lot de familles parlant



le bas-breton et que, pour administrer ce débris d'une ancienne colonie celtique battue par le flot de la civilisation française et chaque jour un peu plus échançrée, il fallait un ecclésiastique au courant de l'idiome qu'elle parlait.

C'est ainsi que l'abbé Cariton avait émigré du Morbihan en Loire-Inférieure et passé au Bourgade-Batz les premières années de sa carrière ecclésiastique. Peu à peu les rangs des bretonnants, déjà bien clairsemés, se réduisirent encore : d'un millier ils tombèrent à quelques douzaines. C'était presque trop d'un prêtre pour une aussi infime escouade d'invalides et d'octogénaires. L'abbé suivait avec mélancolie cette décadence de son cher idiome. Il s'en plaignait à son évêque qui le raillait sur ses chimères d'archéologue et voulait, ayant pu apprécier la sûreté de ses directions, l'appeler à un poste plus digne de son mérite. L'abbé refusait obstinément. Mais, enfin, le jour inévitable que toute la paroisse de Batz parla le français et qu'il n'y resta plus, pour représenter l'ancien idiome, que la vieille gardeuse de chèvres Téphen-er-Givri, dont personne ne savait même plus le vrai nom, l'abbé Cariton ne fit plus difficulté pour accepter le canonat que lui offrait Monseigneur et qui n'était pas si éloigné de Batz qu'il ne pût entretenir des rela-

tions de voisinage avec son ancienne ouaille la chevrière.

— Vous êtes si bien venu à bout de vos Bretons de Batz, mon cher curé, lui avait dit l'évêque en plaisantant, que je suis certain d'avance de votre victoire à Guérande.

— Y dois-je donc enterrer derechef ma langue natale, Monseigneur? Ma foi, je vous prierais de chercher un autre fossoyeur... Mais je croyais bien qu'il n'y avait plus de bretonnants à Guérande.

— Aussi veux-je vous employer contre des ennemis plus sérieux que vos bretonnants, dit l'évêque. Guérande est un nid de Louisets. Allez, mon cher curé, et détruisez jusqu'à la dernière ces guêpes orgueilleuses.

Des guêpes, les Louisets ! L'abbé Cariton, quand il les connut, les eût plutôt appelés des avettes, pour le goût de miel qu'il trouvait à l'exercice de leurs vertus chrétiennes. Mais il n'en était pas moins vrai que ce miel était perdu pour l'Église, la grande, la seule. Et il était vrai aussi que quelque orgueil se faisait jour dans l'attitude de certains de ces Louisets et leur obstination à décliner les offres d'accommodement du Saint-Siège.

C'était chez les femmes surtout qu'on pouvait saisir les manifestations de cet esprit d'orgueil — le

péché inexpiable par excellence — et c'était donc à elles que devait s'attaquer d'abord l'abbé Cariton. Le nombre des Louisets était encore plus considérable que ne l'avait cru Monseigneur, qui les évaluait à une cinquantaine. Ces schismatiques, en effet, sous le troisième Empire et dans les premières années de la République, continuaient d'observer les plus grandes précautions pour échapper à l'œil inquisiteur de l'autorité diocésaine ; ils célébraient leurs offices à mi-voix, dans des chambres retirées et en changeant chaque fois de quartier. L'abbé les y traquait sans merci. Un jour même, on le vit faire irruption au milieu de l'office, et, de ce jour-là, il y eut cinq ou six Louisets de moins dans Guérande. Ingénieux quand il le fallait, il faisait appel à la ruse ou à l'intérêt, si l'autorité ne suffisait pas. L'une de ses victoires les plus éclatantes n'avait-elle pas été remportée, quelques années auparavant, sur un certain Pierre Cadiot qui passait pour irréductible et tenait dans la Petite Église l'emploi de sacristain ? L'abbé s'entendit avec le maire de Guérande, le chevalier de Sourzac, qui était de ses amis, quoique légèrement voltairien. M. le chevalier trouva la farce amusante et y donna les mains : il s'agissait, sous les conditions qu'on suppose, d'offrir à Cadiot la place de portier, vacante dans l'hospice muni-

cipal ; le sacristain ne sut pas résister à cette offre magnifique et, comme tant d'autres, vendit sa foi pour un cordon.

De telles défections étaient rares, malgré tout, chez les Louisets, et ceux qui venaient à résipiscence évitaient généralement, d'accord avec M. le chanoine, de donner à leur rentrée dans le giron de l'orthodoxie une publicité aussi scandaleuse : la nécessité où se trouvaient les familles schismatiques de se soumettre aux formalités du mariage religieux était le biais le plus habituel par où l'abbé Cariton les ramenait au pied des autels ; il agissait sur les autres par des considérations tirées de leur rang social et de l'urgence qu'il y avait pour toutes les forces conservatrices à se serrer autour de l'Église, suprême bastion de l'ordre contre l'anarchie révolutionnaire.

Les dissidents, d'ailleurs, n'avaient jamais contesté l'autorité du Saint-Siège.

— Monsieur le chanoine, avait dit un jour Mlle de la Moutre à l'abbé Cariton, nous sommes aussi romains que vous et nous le prouverons au besoin. Mais c'est à condition que l'on ne nous traite pas en schismatiques. Le jour où, par un solennel hommage rendu à la mémoire de nos anciens évêques et à la doctrine de leurs réclamations, Rome aura

effacé les traces de l'injustice commise en 1801, nous serons déliés de notre attachement inflexible et nous reconnâtrons la légitimité de l'Église concordatiste.

— Vous y viendrez bien sans cela, avait répondu l'abbé Cariton, et, dans une famille, ce n'est pas à la mère à faire les premiers pas, quand même elle aurait certains torts envers son enfant. L'humiliation que vous prétendez imposer à l'Église est une preuve de cet esprit d'orgueil satanique qui s'est glissé parmi les Louisets et qui corrompt leurs meilleures inspirations.

— Est-ce de l'orgueil ou de la piété filiale, monsieur le chanoine, de vouloir que nos pères ne soient pas damnés par Rome, pour avoir commis le crime de se montrer plus catholiques qu'elle?

— *Ne plus nimis*. Trop est trop, et l'excès même dans le bien n'a jamais passé pour une vertu.

## V

L'abbé, cette fois, y perdit son latin. Mais toutes les dames de Guérande n'étaient point d'étoffe si résistante. La propre sœur cadette de Mlle de la

Moultre, Mme Bourgaut du Metz, s'était ralliée au moment de son mariage. Et, de même, la marquise de Sonil, qui était une Saint-Cyran. Il le fallait bien, sous peine que la bénédiction nuptiale leur fût refusée. Encore l'abbé Cariton pouvait-il légitimement se demander jusqu'à quel point ce ralliement était sincère et si le vieux ferment louisettiste ne continuait pas à travailler sourdement ces âmes revêches de concert avec l'absurde préjugé dynastique qui leur faisait préférer, comme à Mlle de la Moultre et au mépris des clauses les plus expresses du traité d'Utrecht, les intérêts d'un prince espagnol à ceux du petit-fils français du roi-citoyen. Dissidence religieuse et dissidence politique allaient si bien de pair!

N'étant pas le confesseur de ces dames, l'abbé réservait son jugement quant au premier point, le seul qui ressortît à son ministère. Mais il en savait assez cependant pour n'accorder qu'une confiance limitée à Mme de Sonil, qui, avec tous les dehors de la plus rigide vertu et en dépensant tout son bien en bonnes œuvres, trouvait le moyen d'être l'âme la moins évangélique qui fût.

Non que le chanoine la soupçonnât de jouer une comédie. Elle était sincère sans doute, et il n'y avait dans son cas aucun pharisaïsme. Mme de

Sonil appartenait à cette classe d'esprits entiers dont parle quelque part Fénelon, à qui la médiocrité est insupportable, qui vont tout de suite à l'excès et qui, jusque dans la pratique des vertus chrétiennes, ne peuvent demeurer dans un juste milieu, qu'ils méprisent comme un défaut de goût et comme un état insipide. Elle avait soixante et un ans au moment où commence cette histoire et portait ouvertement son âge sur sa figure parcheminée. Un long nez anguleux, que soulignait le trait de la bouche, dédaigneusement infléchi aux commissures, un front bombé, un menton agressif, des yeux durs et perçants et qui vrillaient, pour ainsi dire, l'interlocuteur, enfin deux grandes rides profondes, partant des ailes du nez pour encercler toute la partie inférieure de la face, donnaient à ce blême visage de dévote, porté sur un cou maigre et dont les oreilles et les cheveux se cachaient pudiquement sous un bonnet de tulle noir, une expression à la fois autoritaire, calculatrice et glacée qui n'avait malheureusement rien de trompeur. Le moral, chez Mme de Sonil, répondait entièrement au physique. Tout chez elle était tendu, jusqu'à la dévotion, et ce qui lui manquait le plus, c'était cette ouverture de cœur qui fait les saints véritables. Elle se jetait dans des austé-

rités extraordinaires et, s'il n'avait tenu qu'à elle, son train de maison, déjà bien diminué depuis la mort de son mari, eût été réduit à rien, mais elle ne se fût point résignée à déposer son autorité en même temps que les signes extérieurs de cette autorité et parce qu'elle croyait de bonne foi que Dieu l'avait commise à la direction de la société guérandaise; elle méprisait toutes les vanités du monde et n'avait d'égard qu'aux choses de l'Éternité, mais elle en voulait à Jeannine de n'être pas « née » et déplorait publiquement qu'il n'y eût plus de Madelonnettes pour enfermer ces sortes de filles; presque tout son bien passait aux pauvres, mais il y passait par les mains de son domestique, et Mme de Sonil, qui faisait de ses charités un instrument de règne, en tenait une comptabilité dont on eût préféré qu'elle laissât le soin à l'administration céleste. Et, enfin, ces charités s'exerçaient dans un cercle assez restreint et, par un hasard qui ressemblait singulièrement à une intention, la manne s'en concentrait presque uniquement sur les foyers des Louisets.

Même dans l'aumône, cette nature pugnace trouvait ainsi le moyen d'exercer son humeur despotique et de battre en brèche le clergé paroissial, assez mal disposé pour la communauté dis-



sidente, dont les circonstances avaient pu forcer la marquise de se séparer, mais qui gardait toutes ses tendresses et qu'elle continuait de favoriser sous main. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on remarque comme l'esprit de cabale, ainsi qu'on désignait, au dix-septième siècle, cet esprit agressif qui distingue les dévotions de parti, porte à la présomption et au mépris de ceux qui ne sont pas du parti. Et là peut-être, et un peu aussi sans doute dans ses ascendances jansénistes, était tout le secret des sympathies louisettistes de la marquise, qui n'aurait pas trouvé à développer son naturel autoritaire sous un directeur clairvoyant et dans une religion sévèrement hiérarchisée. Bref, en menant la vie la plus édifiante, Mme de Sonil se damnait à plaisir ; l'orgueil corrompait ses meilleures inspirations ; sa vertu spéculaire et dont elle était la première dupe recouvrait une corruption de cœur qui pouvait l'entraîner aux pires compromissions pour assurer son autorité, et, dans cette grande abbesse laïque de la société guérandaise, unanimement saluée pour ses bonnes œuvres, son jugement, la rigidité de ses principes et de ses mœurs, il y avait l'étoffe d'une apostate et peut-être, à l'occasion, d'une criminelle.

L'abbé Cariton ne pouvait voir si avant dans

l'âme de sa paroissienne. Mais il avait éprouvé déjà, en d'assez nombreuses circonstances, l'arrogance et l'opiniâtreté de Mme de Sonil qui, si elle avait adouci ses angles du vivant de son mari, sincèrement rallié au culte concordatiste et assez ami du chanoine pour lui avoir demandé d'enseigner le rudiment à Xavier, ne se gênait plus autant depuis qu'elle était veuve et montrait à cru son vrai caractère. Quels prodiges de diplomatie, par exemple, il lui avait fallu déployer, quelle patience, quelle entente des ressorts secrets les plus propres à mouvoir les âmes, pour obtenir de la marquise qu'elle consentît à la mésalliance de son fils ! Le chanoine n'était pas de ces prêtres démagogues qui rêvent d'abaisser la noblesse et de supprimer, par la fusion des classes, les derniers vestiges de la hiérarchie sociale et il avait tout fait pour détourner Xavier d'épouser Jeannine. Mais il avait compris bien vite qu'il y a des victoires plus coûteuses que des échecs et que c'était au désespoir et à toutes ses funestes suggestions qu'il acculerait ces pauvres enfants en les empêchant de s'unir. Le hasard avait voulu qu'il les connût l'un et l'autre. Il avait été un familier des Le Huédé, au temps où il tenait la cure du Bourgade-Batz ; il avait vu naître Jeannine et l'avait pré-

parée au catéchisme ; plus tard encore, il l'avait retrouvée à Guérande, chez les dames augustines, où ses parents, alors dans l'aisance, l'avaient mise en pension pour achever ses études. Déjà il sentait bouillir la lave de cette nature ardente. Et il ne connaissait pas moins profondément le caractère élégiaque de Xavier, qu'il avait conduit jusqu'à ses humanités et qui eût fini de s'étioler à l'ombre des jupes maternelles, si l'avisé chanoine ne l'en avait détaché à temps en éveillant chez lui le goût de la marine. Séparer deux êtres ainsi faits et qu'un décret nominatif de la Providence semblait avoir destinés l'un à l'autre de toute éternité, tant ils se complétaient l'un par l'autre, eût équivalu à briser en eux le ressort de la vie.

Il n'est point sûr cependant que leur accord se fût précisé sitôt, sans la catastrophe qui vint frapper les parents de Jeannine. Déjà bien amoindris par la crise de l'industrie salicole et la dépréciation des marais, ces braves gens, commerçants de sel en gros au Bourg-de-Batz, perdirent le reste de leur avoir dans la déconfiture des *Raffineries de l'Ouest*. M. Le Huédé ne put supporter sa ruine et se pendit ; Mme Le Huédé le suivit de près dans la tombe, et Xavier se trouva fort à point pour offrir à l'orpheline un foyer et un nom.

Batz n'est qu'à deux petites lieues de Guérande par terre et la distance est encore abrégée, si l'on prend par les chaussées ou *bossis* qui coupent en perpendiculaire les étangs marins et sur lesquels il ne serait pas prudent de s'aventurer sans être du pays.

Xavier et Jeannine, dans leur enfance, avaient fait mainte partie sur ces chaussées. Mme de Sonil possédait près de là, au hameau de la Villeneuve, une gentilhommière tenue en métayage, et dont elle s'était réservé le bâtiment principal où elle passait le fort de l'été avec son fils. Seuls instants où ce petit blondin aux joues blafardes, reclus tout le reste de l'an dans la triste Théologale, goûtait un peu d'air et de liberté ! Sur les conseils du docteur Bercegeay, Mme de Sonil le laissait flâner à son aise le long des étiers. Il y rencontra Jeannine, elle-même en vacances chez sa marraine, fermière à Krémaguen, un hameau voisin, tapi dans un plissement de la dune et que surplombent les roches de schiste cristallin où la vieille Téphen avait sa bauge. Jeannine, à treize ans, était déjà jolie comme un cœur. Et sémillante ! Une vraie bergeronnette des palus.

Tout en elle était danse et rire et folle joie.

Jamais le vers du poète n'avait mieux trouvé son application, et cette nature allante, éveillée

familière, qui, même au repos, gardait, comme la flèche dans la cible, une sorte de vibration musicale, conquit du premier coup le triste adolescent aux tempes gonflées, lourd d'une sentimentalité confuse et tout ligoté encore dans les bandelettes maternelles. Et Jeannine de son côté ne fut pas moins sensible à la révélation des trésors de poésie qui sommeillaient dans l'âme concentrée de son jeune camarade. Tout de suite, les deux enfants se plurent, sans doute parce que chacun d'eux trouvait dans l'autre ce qui lui manquait. Cette sorte de sympathie élective, analogue à celle de certaines couleurs pour leurs complémentaires, ne fit que croître avec les années. Mme de Sonil ignorait le premier mot de l'idylle qui s'ébauchait à deux pas d'elle. Mais Jeannine et Xavier en savaient-ils beaucoup plus long? Nos sentiments les plus profonds, les plus intimes, ceux avec lesquels nous vivons, font si bien partie intégrante de nous-mêmes que nous n'y accordons pas plus d'attention qu'aux opérations chimiques qui se poursuivent à l'intérieur de nos organes. Il faut un accident pour nous les révéler.

On peut croire d'autre part que Xavier, fils respectueux jusqu'à la timidité, eût hésité à passer outre aux volontés maternelles : certaines natures,

pliées dès l'enfance à la soumission, ne s'aguerrissent jamais et continuent à tout supporter de leurs tyrans domestiques. Elles font plus quelquefois, comme c'était le cas ici, et elles chérissent leur carcan. Ce qui précipita la crise, ce fut cette ruine des Le Huédé qui allait obliger leur fille à chercher au dehors un emploi d'institutrice ou de demoiselle de compagnie. Xavier apprit l'affreuse nouvelle au cours d'une permission qu'il était venu passer à la Villeneuve : elle l'éclaira brusquement sur la nature des sentiments qu'il portait à Jeannine et lui en découvrit toute la profondeur. La seule pensée de savoir la jeune fille exposée aux risques de cette vie précaire suffit à l'affoler. Il alla trouver l'abbé Cariton, le supplia d'intervenir près de Mme de Sonil, pour qu'elle l'autorisât à épouser Jeannine et fit tant enfin que le chanoine y consentit, bien que l'entreprise ne fût pas des plus aisées. Des familles moins honorables ou d'un rang social moins élevé que les Sonil eussent elles-mêmes regardé à deux fois avant de s'allier à la fille d'un failli et, qui pis est, d'un suicidé. Mais, outre que la liquidation avait permis de désintéresser intégralement les créanciers de M. Le Huédé et de réhabiliter sa mémoire, il semblait avéré que le pauvre homme s'était donné la mort dans

un accès de fièvre chaude, ce qui avait incliné l'Église, mère indulgente, à l'admettre aux honneurs de la sépulture chrétienne. Jeannine, petite bourgeoise sans fortune et sans éducation, n'en restait pas moins un parti peu enviable, et Xavier le savait si bien qu'il ne se fût jamais risqué personnellement à en ouvrir la bouche à sa mère. D'un mot, l'impérieuse femme l'eût fait taire, tandis qu'il lui faudrait écouter jusqu'au bout l'abbé Cariton, moins facile à intimider, acquis, du reste, à Jeannine et à Xavier et qui n'était peut-être pas fâché, tout au fond, d'infliger une petite humiliation à son altière paroissienne. Son mandat confié au chanoine, notre héros s'inspira de la tactique habituelle aux natures de sa trempe, dont la fuite est le seul courage, et s'arrangea, durant les pourparlers, pour éviter toute entrevue avec sa mère. Mme de Sonil eut beau l'appeler à la Théologale : la lutte, par la défaillance volontaire du principal intéressé et l'impossibilité où se trouvait Mme de Sonil de lui courir sus jusqu'au fond des syrtes tunisiennes, demeura circonscrite entre l'ecclésiastique et la douairière. De mémoire de Guérandais, on en vit peu d'aussi chaudes.

Mme de Sonil commença par rabrouer vertement l'abbé Cariton de ce qu'elle appelait ses incon-

gruités et, comme il revenait à la charge, elle faillit lui interdire sa porte ; elle mit dans ses intérêts tout ce qui portait un nom dans Guérande, si bien que le digne chanoine, qui croyait n'avoir affaire qu'à une de ses paroissiennes, eut soudain la moitié de sa paroisse sur le dos. Mais, comme il l'avait large et qu'il savait que sa défaite eût été l'arrêt de mort de Xavier, et peut-être de Jeannine, il tint bon jusqu'au bout et, en définitive, après un délai d'une année imposé comme un temps d'épreuve aux amoureux, c'est lui qui eut le dernier mot.

Lui, ou plutôt l'intérêt qui, même chez une dévote, élève la voix à certaines heures. En effet, l'abbé Cariton, à bout d'arguments, ne s'était-il pas avisé de rappeler à la marquise que la presque totalité de la fortune, dont elle faisait d'ailleurs le plus noble emploi, revenait à Xavier du chef de son père et que Xavier pourrait bien être tenté de la revendiquer ?

Il est probable que Xavier, si le chanoine lui en avait référé, eût refusé avec indignation de s'associer à une pareille manœuvre. Mais il suffisait que la marquise pût croire qu'il n'y répugnait point et qu'au contraire, si elle cédait, il continuerait de se contenter pour sa femme et pour lui



de la petite rente de 5 000 francs qu'elle lui servait jusqu'à ce jour.

Sans laisser voir que la menace eût produit son effet, Mme de Sonil opposa de ce moment une résistance moins inflexible aux assauts du chanoine. Elle ne se rendit point tout de suite, afin de sauver les apparences. Néanmoins, après avoir tenté une dernière démarche pour détourner Xavier d'un parti qui la blessait au plus vif de ses sentiments de caste, elle parut peu à peu s'être fait une raison ; on l'entendit à plusieurs reprises qui disait, les yeux au ciel : « Il faut savoir se résigner à l'inévitable. » Pour s'épargner le scandale des sommations respectueuses, elle donna même son consentement au mariage, mais elle refusa d'y paraître, et, par la suite, affecta d'ignorer l'existence de sa bru. Dans les rares lettres qu'elle échangeait avec Xavier, elle ne faisait jamais allusion à Jeannine. M. de Sonil, qui était en subsistance à Sfax, puis à Brest et, en dernier lieu, à Landévennec, ne vint pas une seule fois à Guérande pendant trois ans et la vérité est qu'il n'osait affronter le visage maternel. Mais, s'il s'était flatté que le temps, quelque incident heureux, la naissance d'un enfant, finiraient par amollir cette barre de fer, il lui fallut déchanter : Mme de Sonil ne se relâchait pas de sa rigueur ; elle savait la

force du silence qui est faite de toutes les possibilités que l'imagination y loge et, comme l'avait escompté l'astucieuse femme, dont la langue se retenait, mais dont la pensée était toujours braquée sur lui, Xavier, qui avait pris d'abord son mal en patience, commençait à en souffrir sérieusement. Sous cette espèce de fascination à distance, il lui venait toutes sortes de scrupules, il soupirait, maigrissait, et Jeannine, qui n'avait pas besoin de ses confidences pour deviner la nature de son chagrin, se sentait impuissante à l'alléger. Il y avait déjà dans ce chagrin une pointe de remords secret qui pouvait tourner quelque jour contre elle à la détestation. Tout son bonheur présent en était empoisonné. Déçue par deux fois dans ses espérances d'une maternité prochaine, elle avait offert à Xavier de s'aller jeter aux pieds de Mme de Sonil ; elle était prête à tous les sacrifices, sauf à celui qui pouvait seul toucher la marquise et qui eût été de renoncer à son fils, d'accepter de disparaître de sa vie. Xavier lui-même aimait trop Jeannine pour s'arrêter à une telle pensée qui l'effleurait parfois, comme une aile sinistre de nocturne, mais il se convainquit de plus en plus qu'il ne trouverait de repos que dans une réconciliation définitive avec sa mère, une absolue assez large pour couvrir à la fois Jeannine et lui.

C'était beaucoup attendre d'une femme comme Mme de Sonil, et l'abbé Cariton, à qui Xavier s'était ouvert de ses troubles et de l'occasion inespérée qui s'offrait d'y mettre fin, ne lui cacha pas les mille aléas d'une telle aventure. Il n'avait revu le jeune homme depuis son mariage qu'à la volée, en traversant Brest pour se rendre à un sanctuaire voisin ; il ignorait les ravages que la maladie du scrupule avait faits dans cette âme délicate jusqu'à l'excès, et il en fut presque effrayé. Un spécialiste, au courant du genre de vie qu'avait menée Xavier à la Théologale, eût reconnu là tous les signes d'une neurasthénie en pleine évolution. L'abbé Cariton en vint à se demander s'il avait été bien inspiré naguère de se prêter aux velléités matrimoniales de son lunatique élève. Mais enfin, comme les circonstances pressaient et qu'il n'y avait pas lieu de tenir rigueur à Xavier d'avoir cru découvrir un terrain d'entente — si instable fût-il — entre sa piété filiale et son amour pour Jeannine, l'excellent ecclésiastique, après s'être un peu fait tirer l'oreille, accepta de tenter une nouvelle démarche près de la marquise. Prudemment et ne nourrissant pas sur Mme de Sonil les mêmes illusions que son fils, il y mit pour seule condition que celui-ci lui donnerait carte blanche et

ne se mêlerait en rien de la négociation. Les événements allaient montrer toute la sagesse de ce parti.

## VI

Combien en effet la douairière eût frémi de joie si elle avait connu la vérité et l'état où était réduit son fils ! Mais c'est justement ce que voulait lui laisser ignorer l'abbé Cariton, qui avait la pratique de son adversaire et qui lui dit tout de go :

— Madame la marquise, j'ai les meilleures nouvelles à vous donner du jeune ménage, et il apparaîtrait bien, au bonheur que goûtent ces tourtereaux et dont ils vous ont la plus vive reconnaissance, qu'il y aurait eu péché à contrarier plus longtemps leur inclination. Au prix d'un léger sacrifice d'amour-propre, vous avez fait deux heureux...

Revenue de sa stupeur, Mme de Sonil examina l'abbé Cariton pour voir s'il ne se moquait point. C'était assez sa coutume de saupoudrer ses propos d'une discrète ironie ; il ne disait rien que *cum grano salis*, surtout quand il parlait à des paroissiennes de qualité et, en ces occasions,

son nez frémissait et le coin de sa lèvre supérieure se retroussait légèrement. Mais cette fois, par hasard, le digne chanoine n'avait pas l'air de plaisanter. Solidement calé dans le grand fauteuil Louis XIV que la marquise lui avait fait avancer près du foyer et dont il pressait les accoudoirs de ses paumes massives, il regardait bien en face son interlocutrice qui occupait, à l'autre bout de la cheminée, une simple chaise en bois plein, raide et anguleuse comme elle. Le rapide examen auquel Mme de Sonil venait de se livrer la laissant un peu perplexe, elle n'eut garde d'élever la moindre protestation et se contenta de répondre par un aphorisme de circonstance :

— Le bonheur passe, monsieur le chanoine.

— Précisément, dit l'abbé Cariton à qui, sans s'en douter, la marquise venait de fournir la transition qu'il cherchait. Toute joie se paie ici-bas, même la plus légitime, et il n'est point de bonheur sans rançon.

« Nous y voilà ! » pensa Mme de Sonil, qui ferma les yeux pour en dérober l'éclat au chanoine.

Et à voix haute :

— Quoi donc, monsieur le chanoine ? Vous me faites trembler ! Serait-il arrivé quelque accident à mon fils ?

— Rassurez-vous, madame la marquise, dit non sans une secrète ironie cette fois l'abbé Cariton, ce qui arrive à votre fils n'a rien de désastreux et beaucoup de nos officiers de marine le tiendraient même pour une faveur. Les occasions de faire campagne deviennent rares avec la flotte d'invalides qu'on nous fait. Raison de plus pour qu'on ne les laisse pas échapper. Quelque trouble en résultera sans doute dans la vie des jeunes époux... Mais ce désagrément n'ira pas sans compensations et ce que je vois de plus clair en somme dans l'accident de M. de Sonil, si l'on peut appeler cela un accident, c'est la croix d'honneur qui est vraisemblablement au bout et, à coup sûr, son inscription au tableau d'avancement.

— Xavier part en escadre ? s'écria la marquise avec une joie qu'elle avait peine à dissimuler, car elle n'avait point songé à cette éventualité, pourtant si naturelle.

— Mieux ou pis, comme vous voudrez, madame la marquise : Xavier est désigné pour servir en Extrême-Orient, sous les ordres de l'amiral Courrejolles. C'est une séparation d'au moins deux ans et peut-être de trois qui lui est imposée...

— Trois ans ! répéta Mme de Sonil qui réfléchissait à tout ce qui peut se passer en un tel laps de

temps, pendant lequel Xavier vivrait éloigné de Jeannine, et cette pensée suffisait à lui faire oublier qu'elle-même ne verrait pas son fils.

— Je conçois votre émotion, dit l'abbé Cariton, affectant de se méprendre à l'exclamation de la marquise. Et je suis d'autant plus disposé à la partager que les lettres de nos missionnaires ne laissent subsister aucun doute sur la gravité des événements qui se préparent là-bas. On croyait d'abord n'avoir affaire qu'à une révolte partielle ; mais c'est bien d'un mouvement général qu'il s'agit : la Chine est secouée d'une crise de xénophobie comme elle n'en a point connue encore et les Boxers sont déjà maîtres du Chan-Toung. Si l'on ne veut point que tous nos catéchumènes soient égorgés, il faudra vraisemblablement débarquer des effectifs.

— Monsieur le chanoine, dit la marquise, les Sonil n'ont point dégénéré que je sache : si Xavier doit se battre, il fera son devoir, comme l'ont fait jusqu'ici tous les siens.

— Parfait, madame la marquise, parfait ! Et voilà des sentiments qui vous honorent. Pourtant...

— Quoi donc ?

— Eh bien ! je ne vous le cacherai pas davantage : Xavier, en recevant son ordre d'embarquement, a éprouvé une certaine hésitation.

— Lui ! On a donc bien changé mon fils !

— Je ne le crois point, madame la marquise : ces natures sentimentales et un peu mystiques sont les plus décidées dans l'action. Il y a longtemps qu'un certain Xénophon l'a dit : « Ceux qui craignent le plus les dieux sont ceux qui, dans la bataille, craignent le moins les hommes. » Je puis vous assurer qu'en toute autre circonstance Xavier eût accueilli avec une joie véritable son ordre d'embarquement pour la Chine. Un de nos officiers du *Descartes* est mort des fièvres à Canton ; il fallait le remplacer d'urgence et l'amiral Courrejolles, qui connaît Xavier, l'a désigné au choix du ministre. C'est une grande marque d'estime qu'il lui donne. Xavier y a été aussi sensible qu'il le devait...

— Et cependant il n'a pas accepté ! interrompit la marquise avec ce sifflement de la voix particulier à certains êtres vipérins.

— Les choses ne sont point si avancées, madame la marquise, et la vérité est que votre fils n'a pas encore pris de décision.

— Il suffit qu'il hésite pour que je ne le reconnaisse plus... Non, monsieur le chanoine, et toutes vos dénégations ne serviront de rien : mon fils n'est plus le même depuis qu'il a épousé cette femme ;



c'est elle qui le rend si faible devant son devoir.

— Jeannine ne sait même pas que son mari est désigné pour embarquer sur le *Descartes*, dit l'abbé Cariton. Voyez comme vous êtes injuste !

— Je vois surtout que vous êtes bien renseigné, monsieur le chanoine. Mais, s'il ne lui a rien dit, c'est évidemment qu'il n'attend rien de bon d'une rouée comme cette Jeannine qui lui jouera l'habituelle comédie des larmes et des pâmoisons. Quand on est Sonil, on ne prend pas conseil d'une Le Huédé, et Xavier, s'il éprouvait quelque hésitation, ce qui est déjà bien singulier, n'avait qu'à consulter sa mère.

— Madame la marquise, dit l'abbé Cariton, en levant ses paumes des bras du fauteuil, puis en les y laissant retomber, comme pour mieux les affermir, c'est précisément pourquoi je suis ici.

Il y eut un silence entre les deux interlocuteurs, ce silence d'attente qui précède tous les grands engagements et à la faveur duquel les adversaires se mesurent des yeux de l'âme autant que de ceux du corps. Le buste encore plus redressé que de coutume, les lèvres serrées, toute son énergie bandée, Mme de Sonil attendait, pour prendre l'offensive, d'avoir essuyé le premier coup de feu du chanoine. Mais elle avait affaire à un tacticien d'une incroyable

habileté, qui se repliait sur ses positions dans l'instant où on le croyait proche de l'attaque et dont le jeu trompeur déconcertait les mieux avertis.

— Je vous disais tout à l'heure, reprit l'abbé Cariton, que votre fils et sa femme faisaient un couple parfaitement uni. Et je ne m'en dédis point. Mais peut-être et sans le vouloir ai-je peint de couleurs trop brillantes la félicité qu'ils goûtent : pour qu'elle fût parfaite, il eût fallu que leur union fructifiât et le ménage n'a pas encore d'enfant...

Mme de Sonil, gênée, ne répondit pas. Il lui était difficile, puisqu'elle-même n'avait eu son fils qu'au bout de quinze ans de mariage, de répliquer au chanoine que c'était la preuve que le ciel n'avait pas béni l'union de Xavier et de Jeannine. Et, d'autre part, elle distinguait mal où tendait ce préambule.

— Un enfant, continua l'abbé Cariton, expert à passer du ton de la conversation familière à celui de l'homélie, n'est pas seulement un lien de plus entre les deux époux, c'est une sauvegarde pour eux. Il ne me convient pas de vous l'apprendre et vous le savez par expérience, madame la marquise, la situation d'une femme qui vient à perdre son mari est très différente, suivant que la femme est mère ou sans enfant. Dans le premier cas, elle

n'est point complètement abandonnée, et les devoirs que lui crée la maternité suffisent très amplement à remplir sa vie. Aux yeux du monde, comme aux siens, elle est protégée par ce titre auguste de mère, le plus beau qui soit, puisque la sainte Vierge elle-même a voulu s'en parer...

La marquise acquiesça de la tête, mais ne se départit point de son silence.

— En l'espèce, sans doute, continua l'abbé, nous n'avons point affaire à une séparation définitive, Xavier, Dieu merci, n'aspirant qu'à retourner près de sa femme, la campagne terminée. Vous reconnaîtrez néanmoins que la plus élémentaire prudence commande à un mari qui doit quitter son foyer pendant trois ans de prendre certaines précautions et de mettre son bonheur domestique, durant ce temps, à l'abri de toutes les atteintes?

L'adversaire, après une feinte habile, revenait à la charge. Mme de Sonil le sentait, mais il lui était encore malaisé de discerner où porterait le coup et il en résulta quelque gaucherie dans sa parade.

— Il faut, dit-elle, si je vous entends, monsieur le chanoine, que mon fils soit bien peu sûr du cœur de sa femme pour s'arrêter à de pareilles considérations.

— Je ne vous ai parlé que d'une façon générale, dit l'abbé Cariton. Ce que je sais du caractère de votre bru m'est une garantie que Xavier n'aurait rien à craindre pour son honneur, pendant le temps qu'il passerait loin de sa femme. Mais il nous faut compter avec le monde et ses préjugés : c'est une situation fort délicate que celle d'une femme jeune et sans expérience et qui n'a aucun membre de sa parenté auprès d'elle. Jeannine est orpheline ; elle ne connaît personne à Landévennec...

— Mais, dit Mme de Sonil avec hésitation, il y a des communautés, des maisons de retraite, pour ces sortes de cas, j'imagine?

— En effet, madame la marquise, le couvent est une ressource. Quand la femme et le mari sont sans parenté aucune, ce qui est bien rare, il reste encore ce pis aller. Permettez-moi de douter cependant que Xavier veuille y recourir pour sa femme : il sait trop ce qu'il vous doit pour vous faire une pareille offense.

— Que voulez-vous dire? demanda Mme de Sonil qui redoutait de comprendre.

— Qu'il dépend uniquement de vous que Xavier accepte ou repousse sa désignation pour le *Descartes*. C'est une conjoncture fort grave que celle où il se trouve et qui peut décider de toute sa car-

rière. Si vous estimez qu'il doit partir et s'il part en effet, tout va bien, et je suis tranquille pour lui : Xavier est de la graine dont on fait les amiraux ; s'il reste et permute avec un de ses camarades dans une occasion aussi exceptionnelle, il est jugé : les faveurs et les avancements iront à d'autres.

— Eh bien, qu'il parte ! Si c'est là le mot qu'il désirait entendre, vous attesterez, monsieur le chanoine, que je l'ai prononcé sans hésiter, sans faiblir, en Sonil.

— Et vous m'en voyez ravi, madame la marquise. Car bien entendu, en conseillant si noblement à votre fils d'accepter sa désignation, vous avez pesé toutes les conséquences de votre initiative et vous savez à quoi vous vous êtes moralement engagée vis-à-vis de lui et de votre bru ?

— De lui, oui, mais de... cette femme, je ne vois point...

— J'avais bien cru pourtant m'être montré assez explicite. Si Xavier était sans parents comme Jeannine, on concevrait à la rigueur qu'il la fit entrer dans une maison de retraite... ou dans une famille amie. Mais n'êtes-vous point là, madame, ou vous flattez-vous que le monde ignore votre existence ?

— Le monde sait aussi que je n'ai jamais donné les mains à la mésalliance de mon fils.

— Eh ! justement, c'est parce que le monde le sait qu'il faut, pour l'honneur de votre nom, pour votre réputation de chrétienne... et même oui, pour la beauté du geste, infliger un démenti au monde. Votre bru ne peut rester seule...

— Vous ne voulez pourtant pas que je la prenne ici ? s'écria Mme de Sonil, en se levant. Chez moi, à la Théologale, cette Le Huédé Grange-à-Sel !

— Je pourrais vous répondre que cette Le Huédé Grange-à-Sel, par le sacrement du mariage et par la loi, est aujourd'hui une Sonil comme vous, madame la marquise, dit tranquillement l'abbé Cariton, qui, satisfait des résultats de ce premier engagement, retroussa légèrement les bords de sa soutane et approcha ses pieds des chenets... Mais il faut voir les choses de plus haut. Vous savez si Xavier aime sa femme. Quelle plus grande preuve de confiance, d'affection, de respect, je dirai mieux, quelle plus grande marque de soumission pourrait-il cependant vous donner ? Il la remet sans condition en vos mains.

C'était l'argument qui pouvait toucher le plus la douairière et l'abbé Cariton l'avait gardé pour la

fin. Il examina du coin de l'œil son adversaire : Mme de Sonil, dont l'agitation croissait, était allée au bout du salon, avait soulevé un coin du rideau de la grande fenêtre, et, machinalement, tandis que ses yeux plongeaient dans la nuit du dehors, ses doigts tapotaient les vitres, embuées par la chaleur de la pièce. Quand elle se retourna, le chanoine n'avait pas bougé. Il attendait placidement que la réflexion eût fait son œuvre chez la marquise. Mme de Sonil revint vers l'abbé Cariton, mais ne se rassit point et celui-ci, dont la finesse ecclésiastique suppléait à l'usage du monde, comprit qu'elle désirait clore l'entretien. Mais il affecta de ne s'en être point aperçu et demeura dans son fauteuil.

— C'est bien, monsieur le chanoine, dit Mme de Sonil, j'aviserai et vous aurez ma réponse demain matin.

— Non, madame la marquise, et je suis au regret. Mais il me la faut ce soir même, et, pour mieux dire, à l'instant.

— Si c'est le courrier qui vous presse, dit Mme de Sonil, il vous sera toujours possible d'avertir mon fils par un télégramme lancé demain à la première heure et qui lui arrivera aussi vite qu'une lettre.

— Xavier n'est plus à Landévennec, madame la marquise. Il doit être reçu demain en audience par

son chef de service ; il faut qu'il parte ce soir — et fixé sur vos intentions.

— Mais comment le préviendrez-vous ?

— Le plus simplement du monde. Il est chez moi.

Mme de Sonil mordit ses lèvres pour retenir un cri d'indignation. Quand elle en trouva la force, elle demanda d'une voix précipitée :

— Pourquoi n'est-il pas venu ici ? Pourquoi ne vous a-t-il pas accompagné ? Pourquoi ce nouvel affront ? Craint-il que je ne l'arrache à cette Jeannine ?

— Je ne le crois point, madame la marquise. Xavier est le plus respectueux des fils, mais c'est en même temps le plus dévoué des maris. Il a trop de déférence pour contrevenir à vos ordres qui ont interdit la Théologale à Jeannine ; il sait trop ce qu'il doit à sa femme pour y rentrer sans elle.

— Il n'y rentrera donc qu'à ma mort, dit Mme de Sonil, chez qui l'orgueil eut un dernier sursaut, et, pour lui faire plaisir, je ne donnerai pas à cette petite Le Huédé la satisfaction de m'humilier chez moi et devant mes gens.

— C'est votre dernier mot ?

— Oui.

— Fort bien. Mais permettez-moi de vous dire avant de prendre congé, madame la marquise, que



vous vous faites la plus étrange idée de celle qui est et demeure malgré tout votre bru. Je la connais depuis l'enfance et puis vous assurer que les sentiments que vous lui prêtez sont tout gratuits : il n'y a pas l'ombre de superbe chez cette jeune femme qui, Dieu merci, n'a pas été élevée dans la rogue atmosphère des Louisets et témoigne chaque jour sa reconnaissance pour Xavier de la faveur qu'il lui a faite en l'épousant ; elle eût gagné sans doute à votre compagnie et y eût pris cet affinement qui est le privilège des aristocraties ; mais ce qu'elle vous eût emprunté en distinction, elle vous l'eût rendu en affection et en soumission filiales.

— Je n'ai que faire de l'une ni de l'autre.

— Oui, il vous suffit de celles de Mlle du Metz, je sais.

— Y a-t-il quelque chose à reprendre dans la conduite de Geneviève, monsieur le chanoine, et cette jeune fille, bonne catholique et bien née et dont la mère est impotente, n'avait-elle pas tous les titres à ma sympathie ?

— Elle a surtout le mérite de vous ressembler, madame la marquise ; elle est encore plus votre œuvre que celle de ses parents. Et quand j'y réfléchis...

— Eh bien ?

— Eh bien ! j'ai moins de regrets pour Jeannine qui est un être tout d'élan, à la fois passionné et faible, impétueux et malléable, et qui eût risqué de perdre ici cette spontanéité, cette franchise de cœur et cette naïveté de sentiments dont le charme a été si puissant sur votre fils ; la Théologale eût desséché toutes ces fleurs délicieuses, bien qu'un peu temporelles, à qui l'Église n'a pas défendu de s'épanouir dans le mariage... Sans doute cet avantage est chèrement payé par les conséquences qu'entraînera le refus de Xavier, à qui s'ouvrirait une carrière si brillante et qui végétera désormais, je le crains, dans les grades inférieurs de son arme. Mais il conservera Jeannine et c'est aussi quelque chose... Je crois que nous n'avons plus rien à nous dire sur ce sujet, acheva l'abbé Cariton en se levant, et je vous demande la permission de me retirer.

Mme de Sonil tournait le dos à la lampe, mais son agitation n'échappa pas au chanoine. Son silence même était un aveu ; au lieu de s'effacer pour lui livrer passage, elle demeurait à la même place, polissant la chaîne de son face-à-main.

Tout n'était point affecté d'ailleurs dans les craintes de l'abbé Cariton, et l'excellent ecclésiastique, qui savait combien Xavier souffrait dans sa

piété filiale et qui concevait qu'à la veille d'une séparation aussi longue, il voulût régler définitivement la situation respective de sa mère et de sa femme, n'était pas sans redouter les suites de la vie commune pour une personne du caractère de Jeannine. Évidemment la Théologale manquait de gaieté ; la vie n'y serait pas rose tous les jours. Mais ce serait bien quelque chose aussi que Jeannine y fût reçue, que son ostracisme cessât et qu'elle jouît aux yeux du monde des privilèges attachés au nom qu'elle portait. Et, par ailleurs, l'abbé Cariton comptait bien ne pas lâcher la bride à la marquise ; il aurait l'œil sur elle ; à la moindre alerte, il interviendrait et Jeannine trouverait toujours au presbytère l'assistance dont elle aurait besoin. Enfin trois ans sont vite passés. Et les avantages de toute nature que recueillerait le ménage de cette pénitence de trois années étaient si considérables qu'ils emportaient tout le reste aux yeux du chanoine comme de Xavier.

Peut-être cependant l'abbé Cariton n'eût-il pas montré tant d'optimisme, si, dans l'instant même qu'il se livrait à ces réflexions, il avait pu descendre au fond de l'âme de sa revêche paroissienne. Quels abîmes, inconnus de Mme de Sonil elle-même, les derniers mots du chanoine y avaient révélés !

Dans un éclair de lucidité effrayante, la marquise entrevit brusquement tout le parti qu'elle pourrait tirer de la présence de sa bru à la Théologale : la mouche venait se jeter d'elle-même dans sa toile ! Elle se représenta Jeannine telle que la lui avait peinte l'abbé Cariton, cœur passionné, âme faible, caractère sans ressort, et elle la sentit à sa merci ; elle frémit à la pensée qu'elle avait été sur le point de refuser l'occasion qui s'offrait inopinément et après laquelle, depuis tant de jours, elle ardaît, se desséchait, comme ces marais salants dont toute l'eau s'est évaporée. Au prix d'une légère et toute passagère mortification d'amour-propre, elle achetait enfin le droit d'imposer à nouveau son autorité ; elle reprenait pied dans la vie de son fils ; elle devenait l'arbitre de son bonheur conjugal, et il lui était loisible de pétrir le futur à son gré. La Fortune lui donnait trois longues années pour asseoir sur des bases inébranlables cette restauration de son pouvoir personnel, quand autrefois elle se fût contentée d'une semaine. Et, en même temps, car elle aimait Xavier à sa manière, comme elle était soucieuse du lustre de sa maison, elle permettait à son fils d'embarquer sur le *Descartes*, elle n'était plus un obstacle à son avancement, elle y collaborait même en lui pro-

curant l'illusion qu'elle se sacrifiait à son avenir d'officier. Autant Xavier lui aurait tenu rigueur de sa première détermination, autant il se montrerait reconnaissant de l'esprit d'abnégation dont elle paraissait témoigner en foulant aux pieds ses préjugés nobiliaires et en accueillant sous son toit une bru qu'elle détestait. La marquise saurait bien profiter de ces dispositions : il suffisait qu'elle pût reprendre barre sur son fils, et du reste, entre la nomination de Xavier et son départ pour l'Extrême-Orient, il s'écoulerait quelques jours, pendant lesquels elle aurait tout le loisir d'étudier sa belle-fille et de préparer ses plans.

L'analyse que nous présentons du travail de tête qui se faisait chez Mme de Sonil a le tort d'être trop appuyée. Dans la réalité, les sentiments et les idées ne s'enchaînent pas avec cette rigueur et n'empruntent pas cette forme abstraite ; aux heures de crise, ils s'entremêlent, se précipitent les uns sur les autres, et c'est comme une succession de scènes cinématographiques qui défile avec une rapidité fulgurante sur l'écran de notre esprit ; nous ne pensons pas les choses, nous les voyons.

Et il en avait été ainsi chez Mme de Sonil. Mais la vue profonde et soudaine qu'elle avait prise de la situation ne lui permettait plus de balancer et elle

cherchait seulement à couvrir d'un prétexte honorable sa volte-face inopinée.

— Attendez, dit-elle au chanoine, qui se dirigeait vers la porte. Pourrai-je voir mon fils ?

— Vous m'avez déjà posé cette question, madame la marquise, dit l'abbé Coriton, et j'ai eu le regret de vous répondre par la négative.

— Même si je consentais à ce qu'il me fait demander par vous et que mon amour-propre de mère ne me permet d'accorder qu'à lui ?

— Ce serait différent, en effet. Et dans ce cas...

— Allez donc lui dire, monsieur le chanoine, que je l'attends à la Théologale.

## SECONDE PARTIE

---

### I

Mme de Sonil tenait cercle ce soir-là. C'était une habitude qu'elle avait conservée du temps de M. de Sonil et qui ne s'accordait guère avec sa rigidité de principes.

La douairière s'en rendait si bien compte qu'elle avait été sur le point, dans les années qui suivirent la mort de son mari, de fermer son salon et de vivre en recluse, comme tant d'autres veuves de cette étrange Guérande qui ont fait de leur ville une sorte de grand béguinage. Les observations de ses familiers et ses propres réflexions lui montrèrent le danger d'une retraite qui équivaldrait à une abdication et ferait inévitablement passer en d'autres mains le magistère qu'elle exerçait sur la société guérandaise, et, autant par intérêt que par devoir, Mme de Sonil reprit le cours de ses réceptions.

La fortune de Mme de Sonil, dont la convention passée avec Xavier lui laissait la disposition entière, à l'exception d'une petite rente de 5 000 francs, était assez considérable pour lui permettre de donner un certain éclat à ces réceptions : elles restaient fort modestes nonobstant, et tout s'y réduisait à une tasse de thé, à des sirops et à quelques pâtisseries, accrues en automne des fruits de la treille et des espaliers de la Villeneuve.

La douairière, ce faisant, n'agissait pas par lésinerie, mais pour distraire le moins d'argent possible du budget de ses charités, qui était fort chargé, depuis que Justin en avait pris la direction. C'était une des mille adresses dont elle usait pour continuer de vivre dans le monde tout en s'efforçant de l'é luder. Mais, s'il est vrai que chacun de nous porte ses vertus à sa manière, les uns la tête haute, les autres le cou penché, Mme de Sonil aurait été plutôt des premiers, et l'humilité même chez elle gardait un air gourmé, comme son salon, tendu de Gobelins et meublé dans le style du dix-septième siècle, gardait un air solennel en dépit de la mesquinerie des réceptions.

Ni musique, ni sauterie : les dames apportaient leur « ouvrage » ; les invités défilaient par séries,



sauf deux ou trois privilégiés, comme Mlle du Metz et le docteur Bercegeay, qui étaient de tous les galas. Justin, pour la circonstance, endossait la livrée amarante des Sonil, qui n'avait point changé depuis Anne d'Autriche, à la perruque près, remplacée par une calotte, et Jean-Pierre ou Pélo, le fils du métayer de la Villeneuve, momentanément ravi à la charrue et accoutré en groom, recevait les invités à la grille de l'hôtel, d'où, si le temps rechignait, il les menait jusqu'au perron sous le dôme de son immense parapluie. Un protocole immuable réglait les moindres détails de la cérémonie et jusqu'à la toilette des invités : Mme de Sonil n'y eût pas souffert le plus imperceptible décolletage ; une guimpe trop cascadeuse ou un corsage un peu trop voyant lui faisaient froncer les sourcils. Elle-même, tout le temps de la réception, se tenait à la même place, au coin du foyer, sous un grand portrait en pied du comte de Chambord, d'où elle braquait tour à tour son face-à-main sur chacune des personnes de son cercle, sans oublier le brelan de joueurs, qui, à l'écart, se livrait aux innocentes délices d'un whist à cinq sols la fiche.

C'était le remords de la marquise, ce whist, et la concession qui lui avait le plus coûté aux mœurs

dépravées du siècle : du moins elle-même n'y prenait aucune part et n'avait-elle jamais permis à Xavier de toucher une carte en sa présence. Mais, outre que c'était là une institution consacrée par l'usage et qu'on ne jouait chez elle que le whist de Gand, souvenir de la seconde émigration, il eût été fort à craindre que, si la marquise avait cessé de donner à jouer, elle se fût privée du même coup de la compagnie du chevalier de Sourzac et de celle du docteur Bercegeay, qui étaient d'enragés brelandiers et se portaient perpétuellement des défis.

Pour M. de Sourzac encore, quoique maire de Guérande et l'un des anciens cheveu-légers de l'Assemblée nationale, mais qui ne s'était senti aucun goût, à la mort du royal solitaire de Frohsdorf, pour remplir le même emploi près de don Carlos, puis de don Jayme, devenu pour la circonstance Jacques de Bourbon-Anjou, la douairière l'eût assez aisément tenu quitte de toute fréquentation à la Théologale : le libertinage d'esprit du chevalier lui était autant en horreur que sa causticité, et c'est par égard pour son partenaire qu'elle condescendait à le recevoir.

Mme de Sonil était fort attachée en effet au docteur Bercegeay, vieux praticien à l'ancienne mode, engoncé dans sa haute cravate blanche et

son éternelle redingote et qui s'était presque taillé une réputation avec un mémoire présenté, en 1864, à l'Académie de médecine, où il combattait les doctrines nouvelles sur la vaccination et l'antisepsie. Lister et Pasteur étaient ses bêtes noires. Et ce conservatisme thérapeutique, dont il faisait volontiers étalage, eût déjà suffi à lui attirer les sympathies de Mme de Sonil; mais le docteur Bercegeay avait bien d'autres titres à la confiance de la douairière qui lui savait un gré infini d'être toujours de son avis, d'entrer dans toutes ses intentions et d'avoir ainsi favorisé, par une démarche aussi spontanée que délicate près de M. de Sonil et dès que la naissance de Xavier eut assuré la survivance du nom, ses aspirations secrètes vers un état d'union spirituelle plus conforme à l'idéal des épouses chrétiennes. Cet âne bâté, qui se donnait du savant, et qui n'était qu'un éhonté courtisan, prenait des airs profonds devant le moindre petit rhume de cerveau. Il hochait la tête, poussait des « heu! », tracassait son menton. Le client, effrayé, demandait :

— Enfin, docteur, vous ne croyez pas que la poitrine soit atteinte?

— Heu! la poitrine... précisément... Vous m'ouvrez des horizons!

Chacun de ses clients, mais Mme de Sonil surtout, lui ouvrait ainsi des horizons sur les bobos les plus inoffensifs et, quand il avait guéri un malade du coryza, il passait pour avoir fait une cure merveilleuse. Mme de Sonil estimait que, pour son compte, il lui avait de la sorte sauvé sept fois au moins la vie et autant de fois à Xavier. En réalité, sa dyspepsie ôtée, elle possédait une constitution de fer qui eût résisté à toutes les bronchites et à toutes les pleurésies; mais elle avait la faiblesse ou la naïveté de se croire de complexion pulmonaire fort délicate et ne se sentait en sûreté qu'entre les mains du docteur qui avait achevé de faire sa conquête le jour où elle l'avait interrogé sur Geneviève.

— Mlle du Metz?... Heu, précisément, je me disais aussi... Sa santé depuis quelque temps...

— Mais non, docteur, Geneviève se porte comme un charme. Elle n'est pas sans doute de ces natures exubérantes promises tôt ou tard à la congestion; son apparence lymphatique ne trompe que ceux qui ne la connaissent pas et je puis vous assurer que personnellement...

— Heu! Peut-être... Oui... A la réflexion, je serais assez de votre avis, madame la marquise.

— Je le pensais bien et c'est pourquoi je voulais

vous consulter : sincèrement, docteur, ne croyez-vous pas que le mariage réussirait fort bien à Geneviève?

— Le mariage... Heu!... le mariage...

— Vous voulez dire que tout dépend du mari qu'on donnerait à Geneviève?

— C'est cela même.

— Eh bien ! ne voyez-vous pas que j'ai ce mari sous la main?

— Monsieur votre fils? Ah ! parfait ! Comment n'y ai-je pas songé? Vous m'ouvrez des horizons !... C'est tout justement le mari qui conviendrait à Mlle du Metz comme Mlle du Metz est la femme qu'il faut à monsieur votre fils...

— Je suis heureuse de vous l'entendre dire, docteur, et je compte bien qu'à l'occasion, quand vous causerez avec Xavier...

— Cela va de soi, madame la marquise.

Et le fait est que le docteur Bercegeay s'était employé de son mieux à servir les ambitions matrimoniales de Mme de Sonil. La douairière ne pouvait lui tenir rigueur de son échec, puisque ses propres tentatives n'avaient pas mieux réussi ; le docteur, du reste, avait des façons de regarder du coin de l'œil Mlle du Metz, quand elle faisait les honneurs du salon de la marquise, puis de se tourner vers celle-ci et de murmurer :

— Heu ! quel dommage !...

Cette condescendance du vieux praticien, qui ressemblait singulièrement à de la complicité, était bien ce qui pouvait le mieux disposer en sa faveur Mme de Sonil, qui, par considération pour un empressement si obséquieux, pardonnait à son auteur sa passion immodérée pour les cartes. Et, en effet, le docteur Bercegeay avait au moins une supériorité incontestable : c'était un whisteur de première force ; le chevalier de Sourzac, qui n'était pas lui-même un écolier, n'avait jamais rencontré un adversaire de cette taille. Trop fin pour n'avoir pas percé tout de suite l'outrecuidante nullité du praticien, il rendait justice au joueur qu'il appelait son maître et qu'il ne pouvait s'empêcher d'admirer, même quand il en coûtait un louis à sa bourse.

— Ce diable d'homme me ruinera, disait-il plaisamment. Mais je n'en aurai pas le démenti et le plaisir que j'éprouve à lui voir faire ses coups vaut bien une fortune...

## II

A la satisfaction que ressentait le chevalier de se mesurer une fois de plus avec celui qu'il appelait le

roi du whist se mêlait, ce soir-là, un sentiment de curiosité, commun d'ailleurs à tous les invités de Mme de Sonil.

On allait donc voir la bru de la douairière, cette Jeannine Le Huédé Grange-à-Sel, comme on surnommait ses parents pour les distinguer des sept cents autres Le Huédé de la presqu'île, cette capiteuse fleur des salins guérandais, dont la beauté avait séduit l'innocent Xavier et à qui Mme de Sonil s'avisait sur le tard d'ouvrir les portes de la Théologale !

Tel était l'ascendant qu'exerçait la douairière sur ce petit monde fermé qu'il n'était venu à l'esprit de personne, sauf peut-être du chevalier, de discuter ou même d'examiner les motifs qui avaient incliné la marquise à tant d'indulgence. Et l'on n'était pas moins curieux de voir face à face la bru en titre et celle à qui la douairière donnait intérieurement ce nom et qui ne pouvait manquer d'assister à la réception, sous peine de paraître abdiquer devant sa rivale.

D'ordinaire, les soirs où Mme de Sonil tenait cercle, Geneviève dînait à la Théologale et aidait la marquise à recevoir ses hôtes. En serait-il de même cette fois encore ? Il y avait cinq semaines que Xavier de Sonil s'était embarqué à Marseille

pour l'Extrême-Orient. Pendant la huitaine qu'il avait passée avec Jeannine près de sa mère, le couple était à peine sorti de la Théologale : on ne l'avait même pas vu à l'église. Le dimanche, le lundi et le mardi qui précédèrent la séparation, Xavier et sa femme avaient obtenu de les passer à la Villeneuve, où les conviaient de chers souvenirs.

Le temps restait chaud, malgré l'automne ; les carex refleurissaient ; telle était la limpidité de l'atmosphère, sa blancheur presque aveuglante, due à la réfraction du soleil sur le marais, dont les cases géométriques formaient comme autant de lentilles, qu'on distinguait à peine le tournoiement argenté des mouettes au-dessus des vasières. La saison paludière mourait « en beauté » et les sauniers en profitaient. Tout blancs eux-mêmes dans le pays blanc, ils écrémaient allégrement la surface des œillets, édifiaient sur les ladures, en deux coups de « rable », ces jolis cônes de neige où les filles de la presqu'île, pieds nus, cotillons troussés, venaient remplir les « gèdes » (grandes corbeilles de bois pouvant contenir trente kilos), qu'elles portaient sur la tête, le buste droit, malgré la charge, comme des canéphores... Jeannine comptait parmi elles plus d'une amie d'enfance. Elles la saluaient



avec une gêne vite dissipée par l'aménité de la jeune femme, restée simple et familière sous son marquisat de fraîche date. Cette trêve inattendue de la température, ces beaux jours de lumière succédant à de longs jours de pluie, avaient ramené le sourire sur les visages des paludiers. Il faut si peu pour redresser comme pour abattre la plante humaine ! Peut-être les saisons allaient-elles reprendre enfin leur équilibre ? L'air embaumait. On eût dit qu'un invisible champ de violettes venait de fleurir sous les eaux comme sous un immense châssis ; de grêles colonnes de moustiques, pareilles à des fumées, ondulaient avec un bruissement de tambourins assourdis par la distance. Sur la berge, les chariots s'alignaient, attelés de mules fringantes ou de solides bidets. C'était un incessant va-et-vient des salines aux granges à sel, larges, trapues, étayées de contreforts en granit à la façon des chapelles gothiques...

Malgré elle, Jeannine se laissait emporter dans cette allégresse générale du pays blanc ; elle en oubliait son chagrin intime, la séparation imminente ; elle revivait son adolescence heureuse près de Xavier, sur les bossis, à Krémaguen... Il ne fallait pas moins que cette évocation pour dissiper

l'impression délétère qu'elle avait reçue de son bref séjour à la Théologale même. Ces murs noirs, humides, rongés de salpêtre, ces fenêtres défendues par des herses, la solennité des pièces, le mutisme des serviteurs, la glacèrent jusqu'à l'âme. Elle frissonnait encore en y pensant. Si Mme de Sonil n'était survenue, elle se serait jetée au cou de Xavier, lui aurait crié : « Emmène-moi ! Ne me laisse pas ici ! J'y mourrais ! » Toute la nuit, dans la chambre de Xavier, attenante à celle de la marquise, elle grelotta...

Ce fut un soulagement et presque une délivrance quand Xavier, le surlendemain, l'emmena à la Villeneuve. Jeannine croyait renaître. A Krémaguen pourtant une déception l'attendait : la ferme était vide. Depuis la mort de sa marraine, trois ménages de sauniers-agriculteurs s'étaient succédé à Krémaguen et y avaient mangé leurs économies ; le domaine, avec ses cinq hectares d'œillets, sa vigne et ses emblaves, retournait à la sauvagerie primitive. Et il n'était pas le seul. Autour de Krémaguen, à Trégaté, à Kervallet, à Rouffiat, un peu partout dans la presqu'île, les maisons se dépeuplaient ; on traversait des hameaux morts, des villages entiers qui vous regardaient avec des prunelles creuses, pleines de nuit... La commune du Bourg-de-Batz,

riche autrefois de huit mille âmes, n'en comptait plus que trois mille.

Où étaient passées les autres? Où serait passée Jeannine elle-même, si Xavier ne l'avait recueillie? Cette aubaine inespérée d'un automne à température estivale, par combien de maussades printemps et de lugubres arrière-saisons ne l'avait-on pas payée! Si encore juillet et août compensaient les pertes de juin et de septembre! Mais, les étés secs, à peine si on se rappelait leur couleur dans la presqu'île.

L'année précédente, expliquait Gwénolé Pichon, le métayer de la Villeneuve, à Xavier et à Jeannine, il avait tant plu que tous les mulons fondirent : on ne récolta pas dix tonnes de sel dans les vingt-cinq mille œillets de tout le pays blanc. Et les années d'avant n'avaient pas été beaucoup meilleures. Qu'en résultait-il? Les paludiers lâchaient le marais : les filles entraient en condition chez les « Parisiens » du Pouliguen et de la Baule ; les hommes s'embauchaient à Saint-Nazaire ou à Nantes comme déchargeurs ou terrassiers. Il y avait trop de main-d'œuvre pour l'écrémage des œillets. Et les baluchons des pauvres diables n'étaient pas longs à troussez, monsieur, madame, vu qu'il ne leur restait quasi rien

quand ils avaient vendu leurs meubles pour payer le boulanger et l'épicier. Chez nous, vous le savez, on ne règle ses fournisseurs qu'une fois l'an, après la saunaison. Oui, mais comment les régler quand le bénéfice de l'opération, cinq ou six ans de suite, se chiffre par zéro?

— Il faudrait revenir au système de la troque, suggéra Xavier. Autrefois, les paludiers, après la saunaison, équipaient leurs mules et battaient le pays plat jusqu'à Angers et par delà. Ils échangeaient leur sel, franc de droit, contre du blé, de la cire, du lin et autres denrées agricoles qu'ils revendaient dans les villes aux petits détaillants.

— La troque avait du bon, monsieur le marquis. On ne peut pas dire le contraire, et m'est avis comme à vous qu'on ne perdrait rien à y revenir. Mais demandez à Mme la marquise si ça suffirait pour rétablir nos affaires. Son pauvre père, Dieu lui pardonne! en a su quelque chose, — et les *Raffineries de l'Ouest* aussi. Non, voyez-vous, le grand malfaiteur dans tout ça, c'est le fisc qui frappe du même impôt le sel de nos marais et le sel des salines de terre. Comme si c'était la même chose! Notre sel à nous vient de la mer; il n'est pas sec comme l'autre, et, dans les granges,

il perd un dixième de son poids. N'empêche qu'il acquitte la même taxe que le sel gemme. Autant dire qu'il est battu d'avance sur le marché. Tout le monde le sait. Alors pourquoi voulez-vous qu'on s'obstine? L'hectare de marais, qui valait 8 000 francs au temps de ma jeunesse, n'en vaut pas 600 aujourd'hui; un œillet, qui rapportait de 13 à 15 francs l'an, n'en rapporte plus que 2 ou 3, tous frais payés. Or un paludier ne peut cultiver plus de cinquante œillets à la fois. C'est-y la cinquantaine d'écus que ça représente qui donneront du pain à ce gueusard et à sa marmaille pour les trois cent soixante-cinq jours de l'année?

— Évidemment non, concéda Xavier. Mais ces cinquante écus ne sont qu'un appoint. La plupart des paludiers ont une vigne, un pré...

— La vigne est malade, monsieur le marquis! Et il y a plus de rouche que de foin dans les prés du pays blanc.

— N'exagérez-vous pas un peu, Gwénolé?

— Si peu, monsieur le marquis! Les seuls qui s'en tirent, ce sont les gros traitants, les marchands de biens, toujours à l'affût d'un bon coup et qui accaparent le salin œillet par œillet... Mais les autres, les petits exploitants!... Ce qu'il faut qu'ils l'aient, leur marais, du train dont vont les choses, pour

ne pas lui faire d'infidélités! Et qu'est-ce que je dis, l'aimer? Il y en a qui l'ont dans le sang, leur marais, qui préféreraient mourir que de le quitter, qui accepteraient plutôt tous les salaires et même pas de salaires du tout — et qui ne trouvent seulement plus à employer leurs bras sur les bossis. A preuve notre voisine de Krémaguen, la vieille Téphén-er-Givri, une paludière comme on n'en fait plus et qui, pour vivre, la vieillesse venant, a dû se mettre pastourelle!

— Pauvre Téphén! soupira Jeannine. C'est vrai, nous l'avions oubliée... Elle vit donc encore?

— Elle vit, dit le métayer, si c'est vivre d'habiter au désert et de n'avoir de conversation avec aucun chrétien...

— Sauf M. le chanoine pourtant, rectifia Xavier.

— Oui, le dimanche, monsieur le marquis. Mais, en semaine, personne ne lui parle, vu que personne, dans la presque île, ne sait plus le bas-breton.

— Tu en savais quelques mots, autrefois, Nine? dit Xavier d'un ton insinuant.

— *Bétunn, lec'h, gwin, bara, itron...* C'est tout, avec *demad* et *kenavo* (1). On ne va pas loin avec ça, mon pauvre.

(1) Tabac, lait, vin, pain, madame, bonjour, à revoir.

— Comment donc ! Mais Christophe Colomb n'en avait pas moitié autant à sa disposition chez les Caraïbes, et il s'en est tiré ! repartit Xavier avec une gaieté trop bruyante pour n'être pas un peu affectée... Nous irons demain surprendre Téphen, veux-tu ?

— Je veux bien, accorda Jeannine.

— Et nous lui porterons un paquet de tabac, un *fars* (1) aux pruneaux et une bouteille de reginglet.

— C'est la vieille qui va être à la noce, s'exclama Gwénolé.

— Sûr ! appuya le petit Pélo, qui assistait à la conversation sur le coin du foyer.

Jeannine, cette fois, ne put s'empêcher de sourire. Et, avec sa nature de prime saut, conquise subitement à l'idée de Xavier, qui saisissait toutes les occasions de la distraire, elle voulut tracer elle-même le programme de la visite : Pélo les accompagnerait avec les provisions jusqu'à l'orée du pâtis ; on laisserait là le gamin et on s'en irait tous les deux seuls, comme jadis, en se balançant par le petit doigt, à la recherche de Téphen. On la hélait, parguienne ! si elle était un peu loin ou muchée dans quelque pli de la dune.

(1) Sorte de flan ou tarte.

— Tu te souviens, Xav ? dit-elle, retrouvant pour la circonstance son vocabulaire et son intonation chantante des bossis. On mettait ses mains en cornet devant la goule et on huait : « Aï-ô-ô ! Aï-ô-ô ! »

— Si je me souviens ! dit Xavier, aux oreilles de qui ce ramage un peu trivial sonnait comme la voix des anges.

— Et puis... nous lui porterons itou un tricot, des bas, une *pelote* (couverture), pour faire chaud cet hiver à sa vieille carcasse.

— Tout ce que tu voudras, mon amour !

Jeannine se jeta dans ses bras, sans prendre garde à la présence de Pélo et de Gwénolé. Mais les métayers de la Villeneuve n'étaient pas gens à se formaliser d'un mouvement si naturel ! Et ce n'était pas Xavier non plus qui s'en serait offusqué.

Cette Jeannine si franche, si expansive, si proche encore de ses origines populaires et, pour tout dire, — puisque ç'avait été, plus que ses traits physiques, le secret de son emprise sur Xavier, — si différente des êtres gourmés et conventionnels parmi lesquels il avait passé sa morose adolescence, tout lui était cher en elle, jusqu'à son ignorance du monde, jusqu'aux légères défauts de son éducation. Il n'avait pas le cœur de la reprendre



quand elle risquait un mot trop hardi, un baiser trop appuyé. L'expérience lui avait enseigné qu'il fallait si peu de chose pour que se rétractât soudain cette petite âme sémillante et volubile ! Comme toutes les natures impulsives, Jeannine allait d'un bond aux extrêmes : elle se repliait aussi vite qu'elle s'épanouissait. Quand Xavier, qui l'avait pourtant préparée de son mieux à cette éventualité, lui avait annoncé son départ pour la Chine, elle n'essaya point de le retenir, comme le croyait Mme de Sonil, et elle eut la force de refouler ses larmes, mais sa résignation, aux yeux d'un observateur superficiel, aurait pu passer pour de l'hébètement. Les soins passionnés de son mari, les exhortations et la bonhomie de l'abbé Cariton, surtout la pensée qu'en se sacrifiant elle travaillait au bonheur de Xavier, qui avait repris vie depuis que Mme de Sonil avait fait mine de promener l'éponge sur le passé, retremperent un peu son courage : le séjour de la Villeneuve lui fut un tonique encore plus efficace et Xavier put croire que Jeannine avait reconquis assez de force pour supporter l'épreuve suprême de la séparation.

Le fait est que tout se passa le lendemain comme il l'avait souhaité, sauf la fin de la visite qui fut un peu mélancolique. Jeannine et Xavier

n'eurent pas besoin de « huer » leur aï-ô-ô ! Assise, la pipe aux dents, sur une des roches qui dominent le « traict » ensoleillé, Téphén paissait ses chèvres en mâchonnant les mêmes vagues et sempiternelles paroles... Quel songe obscur roulait dans son antique caboche ? Évoquait-elle le passé ? Se revoyait-elle, à soixante ans de distance, courant sur les bossis, la gèdre sur la tête et toute pareille à ces grandes filles alertes qui s'empressaient dans le salin ?

Son histoire, brièvement rapportée la veille à Xavier et à Jeannine par le métayer de la Villeneuve, condensait en quelques traits nets et rudes celle de milliers de familles de la presqu'île, accablées des mêmes infortunes et qui n'avaient pas su leur opposer la même force de résistance. Comme elles, Téphén était la pitoyable victime d'une législation imbécile, aggravée par les intempéries, la malechance et les partages successoraux. Ç'avait été une belle fille ; ce fut une femme presque heureuse, sinon riche, du moins à l'aise et qui vivait largement, elle, son homme et ses petits, la troque aidant, de l'exploitation d'un quartier de salin, aux environs de Kervallet. Puis son homme était mort ; la troque avait été supprimée ; les œillets tombaient brusquement au dixième de leur valeur. Si encore elle avait pu continuer à les cultiver ! Mais, devenus

grands, ses gars en avaient réclamé leur part pour s'en faire un magot et filer à la ville ; les dettes avaient mangé le reste. Téphén s'était louée chez des sauniers du voisinage. Ces braves gens la gardèrent tant qu'ils purent. Ils ne le purent pas longtemps : le palus, comme un corps dont les extrémités se prennent, mourait par tous ses bouts, diminuait, rétrécissait ; des hectares entiers, aux issues, restaient abandonnés ; les bossis s'effondraient, les étiers s'envasaient, les cases géométriques, où le soleil d'août, sur l'eau rose, faisait affleurer le sel comme une mousseline, retournaient au marécage pestilentiel. Ce n'étaient plus les bras qui manquaient au marais, c'était le marais qui manquait aux bras.

Il lui fallut chercher un autre gagne-pain — à soixante ans ! On la vit tour à tour friteuse dans une usine du Croisic, marchande de salicornes à la Baule, crieuse de marée au Pouliguen, — métiers de misère, à neuf mois de chômage sur douze. Ses gars, de temps en temps, lui envoyaient quelques sous. Et le soir, à grandes jambées, malgré la fatigue, elle ralliait Kervallet. C'était son pôle magnétique, sa citadelle, son réduit, et elle s'y cramponnait désespérément. Car cette gueuse était encore propriétaire ! Sa vigne et ses œillets vendus, il lui res-

tait sa maison, son mobilier et ses atours de mariée. Pour rien au monde, elle ne les eût cédés aux brocanteurs qui les guignaient. Mais un de ses gars tomba malade et le médecin l'envoya se soigner au pays : les atours y passèrent. Et, comme la maladie — une phtisie lente — s'éternisait, ce fut le mobilier qui, pièce à pièce, prit le chemin de la ville. La maison grevée d'hypothèques payait tout juste les frais d'enterrement. Au dehors elle gardait encore quelque grâce, sous son chaulis, avec sa porte Renaissance et sa croisée à meneaux. Mais, à l'intérieur, ce n'était qu'une ruine, comme presque toutes les autres maisons de Kervallet : derrière ces ogives délicates, ces pignons ouvragés, ces jolis arcs en accolade, fâcheusement passés à la chaux, mais qui témoignent encore, sous ce malencontreux barbouillage, du bien-être de leurs premiers habitants, il n'y avait que le dénuement ou la camelote de bazar.

Partis, envolés, les beaux mobiliers familiaux d'antan ! Celui de Téphén avait été un des derniers. Plus de ces grandes armoires aux panneaux sculptés en facettes, de ces tables à pieds tors, de ces bahuts à rosaces, de ces vaisseliers aux galeries en fuseaux où riaient les tons chauds des poteries d'Herbignac et des faïences de Quimper ! Plus de

ces lits à colonnes et à baldaquins, de pur style Louis XIII, échafaudant à six pieds au-dessus du sol, entre leurs lambrequins de drap vert soutaché de jaune, un quintuple étage de fascines, de paillasses, de couettes, de traversins et d'oreillers ! Peints en rouge vif, cirés, frottés, luisants comme des laques de Chine, tous ces meubles si plaisants à l'œil, si cossus et si originaux, avaient émigré depuis longtemps dans les boutiques des brocanteurs de Nantes et de la Baule. Et les mêmes griffes avides qui s'étaient abattues sur les mobiliers avaient raflé les bijoux et les costumes : culottes bouffantes, chemisettes de flanelle brune, collerettes de mousseline, camisoles blanches et bleues des mariés du Bourg-de-Batz, sur lesquelles, d'un geste d'hidalgo, les patriciens du sel jetaient avec tant de grâce leurs grandes capes de drap noir, qu'étiez-vous devenues ? Mais où étaient les bas brodés, les souliers en daim blanc, les tricornes à ganse de velours ? Où les hennins des femmes, leurs corsages et leurs ceintures en fils d'or, leurs robes blanches, leurs manches groseille, leurs sandales lilas et leurs devantiers de satin jonquille ? Même la cape verte à longs poils pour la messe des relevailles et qui pis est, le manteau noir en fausse chèvre des enterrements, même, ô scandale ! la

croix d'or transmise de génération en génération, l'alliance traditionnelle à l'énorme chaton représentant un cœur, on ne les trouvait plus que sur l'épaule et à l'annulaire des mannequins de musée !

La triste, la déchirante agonie que c'était là — et qui s'aggravait d'une véritable apostasie. Car, si la misère expliquait bien des choses, elle n'était pas une excuse à certains reniements.

— Voyez-vous, monsieur le marquis, avait dit Gwénolé à Xavier, dans votre Guérande, on est peut-être trop attaché au passé ; ici, c'est le contraire, et nous mourons d'avoir voulu aller trop vite de l'avant.

Téphen ne bougeait toujours pas... Sa songerie l'absorbait-elle au point de la rendre insensible au vain bruit des humains ? Ou, sur le tard, la bonne fée de naguère s'était-elle hérissée de misanthropie ? Xavier et Jeannine n'étaient plus qu'à quelques pas d'elle. A la vérité, son ouïe acérée de sauvage l'avait prévenue depuis longtemps de l'arrivée de deux étrangers dans son désert, mais, ne sachant qui venait, elle ne s'était pas détournée. Sa figure aux lignes impassibles, comme taillée dans une souche, se détendit légèrement en reconnaissant les visiteurs. Et, quand Jeannine l'eut saluée de la formule en usage chez les Bretons, elle s'épanouit

tout à fait ; une imperceptible buée amollit son œil dur ; sa barbiche trembla.

— *Bétunn! Bétunn, Téphén!* (du tabac, du tabac, Téphén), cria Jeannine, prompte à déballer ses cadeaux et le plus précieux de tous, le paquet de scaferlati. *Gwin gwenn, tars!* (Du vin blanc, de la tarte !)

Elle n'avait pas de mots pour la péliote, les bas, le tricot, et elle les posa simplement sur les genoux de la chevrière en lui touchant la poitrine de l'index, comme pour dire :

« C'est à vous ! Nous vous les donnons. »

Mais Téphén, immobile, se taisait. Comprendait-elle ? Ses yeux allaient du trésor étalé sur ses genoux à Xavier et à Jeannine, debout à ses côtés et souriant...

— C'est pour vous, c'est notre présent de noces, insistait Xavier, qui avait glissé une pièce de cinq francs sous la péliote. Nous vous devons bien cela, Téphén, à vous, notre vieille amie, notre vigie, notre tutrice, quand nous étions enfants...

Jeannine, le cœur soudain contracté, songea : « Trouverai-je à la Théologale l'équivalent de cette protection misérable ? » Et Téphén comprit enfin. Mais, entre elle et ses visiteurs, il y avait toujours l'obstacle insurmontable, la dualité des idiomes.

C'est elle maintenant qui était une étrangère dans son pays ; personne ne l'entendait plus, à l'exception du curé de Guérande... Parler, à quoi bon ? Alors elle prit dans ses paumes calleuses les mains de Jeannine et de Xavier, les joignit et les porta doucement à ses lèvres...

Jeannine pleurait, et Xavier avait peine à n'en pas faire autant... Le soir même, ils étaient rentrés à Guérande, par le dernier train, qu'ils allèrent chercher à Escoublac. Ils n'avaient vu personne de la ville pendant ces trois jours et ce fut par hasard, semblait-il, qu'ils rencontrèrent à la gare le docteur Priou, avec lequel ils firent route jusqu'à Guérande. En réalité, Xavier avait donné le mot au docteur.

— On ne sait pas ce qui peut arriver, mon cher Priou, lui avait-il dit. Je ne me flatte pas que ma mère, qui est malheureusement engouée du stupide Bercegeay, vous fasse jamais appeler pour elle-même à la Théologale... Mais promettez-moi de ne pas attendre, si Jeannine courait un danger quelconque...

Deux jours après cet entretien, qu'on peut bien qualifier d'*in extremis*, le taco du docteur, appelé aux environs, passait vers sept heures du matin devant la grosse tour de la Théologale : un déli-



cieux visage s'y montrait au châssis de la petite fenêtre Renaissance percée dans l'épaisseur de la muraille. Le docteur Priou reconnut Jeannine. Les joues de la jeune femme étaient toutes rayées de larmes. Et il parut, une fois de plus, au jeune praticien, que la vie, dans cette étrange Guérande, était décidément arrêtée depuis Jean V.

— Ça promet pour l'avenir ! murmura-t-il entre les dents.

Parbleu ! Il possédait sa Guérande sur le bout du doigt, tout originaire de Saillé qu'il était ; mais les manies et les tics du petit clan carliste de la marquise, — les « Blancs d'Espagne », comme on les appelait ironiquement par opposition aux « Blancs d'Eu », — avaient depuis belle lurette franchi les remparts de la ville et l'on en faisait des gorges chaudes jusqu'à Saint-Nazaire. Du temps qu'on ne connaissait ni les autos, ni les chemins de fer, ni même les diligences et qu'une seule route carrossable, desservie par la patache du bonhomme Bernus, de balzacienne mémoire, rattachait Guérande à Savenay et au monde civilisé, c'est à cette fenêtre de la Théologale que les châtelaines de Sonil se penchaient pour donner l'adieu à leurs époux et sires. Des estampes de l'époque les montraient agitant une écharpe qu'elles ramenaient

ensuite sur leurs yeux. Et l'on pouvait encore excuser ce protocole féodal au temps de Marchangy. Mais, de nos jours !...

Le docteur Priou n'était pas seul à penser ainsi. Il connaissait assez Xavier, dont les préjugés s'étaient bien émoussés en courant le monde, pour se douter que son ami eût souhaité un genre de séparation moins archaïque et que Jeannine eût licence de l'accompagner jusqu'à Marseille ou, à défaut, sur le quai de la gare voisine. Mais une des conditions posées par la douairière à l'entrée de Jeannine sous son toit portait que Xavier et elle se conformeraient en tous points aux usages de la maison. La pauvre enfant était si abattue depuis sa rentrée à la Théologale que, pour son compte, elle accepta tout sans discuter. Quand Xavier l'eut remise à sa mère et qu'arriva l'heure de la séparation, Jeannine voulut accompagner son mari à la gare, qui est située hors des murs. Cette consolation lui fut refusée.

— Cela ne serait pas convenable, dit la douairière. Nous ne devons pas nous donner en spectacle aux gens, ma bru, et, de la tour, vous pourrez faire vos adieux à mon fils.

Jeannine n'avait qu'à se soumettre, comme M. de Sonil. Tandis que celui-ci gagnait à pied la

station, elle se tint à la fenêtre du donjon. Arrivé à l'endroit où le chemin fait un coude, Xavier se retourna une dernière fois et fit signe à Jeannine d'ôter le mouchoir dont elle couvrait son visage. Puis, comme s'il avait voulu fixer à jamais cette adorable image dans ses yeux, il demeura plusieurs minutes en contemplation devant la jeune femme et soudain reprit sa marche vers la gare.

## III

Les jours qui suivirent furent extrêmement douloureux pour Jeannine : toute à la pensée de l'absent, elle exécutait machinalement ce que lui intimait la douairière, dévidait dans son ombre chapelets sur chapelets, litanies sur litanies, ne sortait que pour l'accompagner à la messe ou au sermon, et, le reste du temps, cousait ou faisait à ses côtés de menus travaux d'ouvrage. Il pleuvait affreusement d'ailleurs et l'automne, si beau jusqu'alors, fondait littéralement en eau ; la récolte du pays blanc était de nouveau compromise.

Rebutée peut-être par ce déluge qui transformait les rues de la ville en marécages, Geneviève

ne parut que deux ou trois fois chez Mme de Sonil pendant ces premiers jours. La seule visite personnelle que reçut Jeannine fut celle de l'abbé Cariton qui, sous prétexte de réclamer ses bons offices pour la décoration de l'autel de sainte Anne, poussa une pointe jusqu'à la Théologale et eut la chance de pouvoir entretenir pendant quelques minutes la jeune femme tête à tête. Il en profita pour la reconforter et l'inviter à fréquenter plus assidûment son confessionnal.

Il était remarquable, en effet, que, malgré son ardente piété, Mme de Sonil ne poussait pas davantage sa bru à s'approcher de la Sainte Table : craignait-elle l'influence des directions du chanoine? Mme de Sonil survenant à ce moment, il lui demanda si elle avait indiqué un directeur à sa bru. La douairière répondit que non, mais que l'aumônier de Notre-Dame-la-Blanche, M. Berthelot de la Gaudinai, qui était son propre directeur, ferait très bien l'affaire. Ce M. de la Gaudinai, fort âgé, avait prêté autrefois à certains soupçons de gallicanisme et l'on n'ignorait point qu'à l'époque du Concile il ne s'était pas montré un chaud partisan du dogme de l'infailibilité ; sa carrière ecclésiastique, qui s'annonçait des plus brillantes, en avait inévitablement souffert ; mais

cette attitude et la disgrâce dont il la paya n'étaient point, bien au contraire, pour lui aliéner les sympathies des Louisets. Le chanoine se garda néanmoins de toute remarque désobligeante à l'égard de son confrère, homme fort respectable d'ailleurs, mais dont les facultés commençaient à décliner.

— Jeannine, avant son mariage, était ma pénitente, se contenta-t-il de répondre. Trouvez bon, madame la marquise, qu'elle continue de l'être.

La douairière aurait eu mauvaise grâce à insister. Elle n'avait pu se faire encore une opinion bien arrêtée sur le caractère de sa bru ; mais sa prévention demeurait aussi forte, et, sans en avoir l'air, depuis que Jeannine était à la Théologale, elle ne cessait de l'observer ; elle essayait de connaître son fort et son faible et ne se fiait point autrement à son apparente soumission. Jeannine ne pouvait demeurer longtemps dans cet état de semi-léthargie et comme d'anéantissement moral où l'avait jetée sa séparation d'avec l'homme qu'elle aimait ; une réaction s'opérerait tôt ou tard chez la jeune femme qui révélerait alors sa vraie nature. En attendant, Mme de Sonil épiait chacun de ses gestes, suivait chacun de ses pas, et son regard acéré semblait vouloir percer jusqu'au fond de son cœur.

Rien ne trouvait grâce en elle de Jeannine ; sa passivité, sa résignation, si elles n'étaient point une comédie, devaient cacher une ignorance totale des usages du monde — et, sur ce point, la douairière ne se trompait qu'à moitié. Sa beauté même paraissait vulgaire à la marquise : elle n'y rencontrait aucun de ces signes à quoi se reconnaît la véritable distinction et, comparant Jeannine à Geneviève, elle se demandait comment un homme de goût avait pu prendre le change et se laisser piper à des attraits si grossiers.

Sur les recommandations de Xavier, qui connaissait l'austérité de sa mère, Jeannine avait pourtant choisi dans sa garde-robe la toilette et les couleurs les plus neutres qu'elle y avait pu trouver. Même ainsi et vêtue avec la plus grande simplicité, elle ne pouvait faire que son charme naturel ne reprît le dessus ; elle communiquait à tout ce qu'elle portait une grâce et une élégance qui déplaisaient souverainement à la marquise. Mme de Sonil, qui gardait de son hérité janséniste une aversion insurmontable pour les cheveux découverts, commença par lui faire changer de coiffure : c'était cette coiffure bouffante, dite à la Watteau, qui fut de mode dans les premières années du siècle. Jeannine, qui n'était coquette

que pour son mari, ne tenait à ce genre de coiffure que parce qu'il avait les préférences de Xavier. Elle se soumit donc et adopta sans plus d'observation la façon étirée, aplatie aux tempes et sur le front, que Mme de Sonil lui proposait pour modèle.

— Voyez comme on se coiffe dans notre monde, lui avait dit la marquise à l'une des visites de Geneviève, et prenez exemple sur Mlle du Metz.

Encore eût-il fallu que la pauvre enfant pût aussi changer ses cheveux bruns, qu'elle avait magnifiques, et leur substituer le crin rêche, court et jaunâtre, de Geneviève : sous la lourde torsade de ses nattes massées sur la nuque, Jeannine, avec cette nouvelle coiffure puritaine, restait toujours Jeannine.

Telle était cependant sa simplicité ou son indifférence à toutes choses depuis le départ de Xavier qu'elle ne fit point attention à la remarque de la marquise concernant Geneviève. Il fallut, pour qu'elle y prît garde, que Mme de Sonil répétât quatre ou cinq fois la même phrase. C'était son *leitmotiv*, et, quoi que dit ou fit Jeannine, cela n'était bon que si cela s'inspirait de Geneviève. La marquise avait une façon de dire « notre monde », qui établissait instantanément la distance entre elle et l'intruse. Et la suite de la

phrase, où intervenait inévitablement le nom de Mlle du Metz, achevait de donner un tour agressif et blessant à la pensée de la douairière.

Jeannine, qui ne savait point en quelle intimité avaient vécu jusque-là sa belle-mère et Geneviève, ne devina point d'abord les intentions de Mme de Sonil et s'efforça, tout naïvement, de calquer ses gestes et ses paroles sur ceux de la jeune fille. Elle n'y arrivait point toujours et l'idéal de raideur et de sécheresse que lui proposait la marquise était trop difficile à atteindre du premier coup. Mme de Sonil ne manquait point de relever ces défaillances et elle le faisait avec une aigreur qui désolait Jeannine, tant, pour plaire à Xavier et depuis qu'elle commençait à reprendre le dessus sur son abattement des premiers jours, elle apportait de bonne volonté à se plier aux moindres désirs de sa terrible belle-mère ! Le soir, après les prières dites en commun, quand, sur un sec : « Bonne nuit, ma bru ! » de Mme de Sonil, Nochon la cuisinière, avec des airs confits de béguine, lui tendait son bougeoir de fer forgé, elle se sentait transie jusqu'à l'âme en enfilant les longs corridors humides qui menaient à sa chambre, située tout à l'extrémité de l'édifice, dans une aile abandonnée.

Qu'il y avait loin de cette chambre lugubre,



carrelée de briques glaciales et déchaussées en partie sous leur encaustique d'un rouge sombre, à son coquet intérieur brestois de la rue de la Rampe, même au petit cottage breton que le ménage occupait à Landévennec ! Pourquoi Mme de Sonil ne lui avait-elle pas donné la chambre de Xavier, plus intime, plus gaie et qui gardait encore quelque chose de l'absent ?

Un soir, comme Jeannine se mettait au lit, une chouette s'envola du baldaquin et personne ne répondit au cri de frayeur que la présence de cet hôte funèbre lui arracha. La pauvre enfant contemplait avec désespoir le mobilier branlant et tout artisonné au milieu duquel il lui fallait passer ses nuits et qui n'avait pas été renouvelé depuis le maréchal : les fauteuils aux accotoirs usés, montrant leur bourre par les trous du brocart, l'armoire Louis XIII en noyer massif, si lourde, si refrognée, qui déchirait de ses craquements le silence nocturne et semblait recéler un mystère dans ses flancs ténébreux, un bureau de même style, mais veuf d'écrivoire et de papier, auquel on avait adapté deux tablettes chargées de vieux livres à reliure de cuir foncé, dont les titres seuls emplissaient Jeannine d'un vague effroi : *le Miroir de la Mort, Traité de la véritable Componction, Guide de la*

*Viduité, le Jugement dernier*, etc. Dans ce cadre si peu approprié à sa jeunesse, sous les crépines du grand lit à colonnes, son imagination enfantait des rêves affreux ; elle croyait voir remuer, aux soirs de lune, les personnages de la tapisserie de haute lice qui masquait un des panneaux de la pièce et où un Thémistocle en casque à chenille, les jambes trouées par les rats, repoussait d'un geste perdu dans l'usure du fil les présents que lui offraient des envoyés d'Artaxerxès dont il ne restait plus que le bas des fesses et les brodequins ; le vieux Rouen de la cuvette et des autres ustensiles de toilette ne lui en faisait point oublier l'exigüité : le miroir enfin, travaillé au marteau, pouvait se targuer d'une origine vénitienne, mais si lointaine que le tain en était tout écaillé et qu'il n'y avait plus d'intact qu'un coin large comme les deux mains, à peine suffisant pour s'y voir le visage.

Si encore la lumière était entrée à flots dans ce magasin d'antiquailles ! Mais un orme centenaire, poussé contre la façade et à qui le lierre faisait, même en hiver, un manteau de velours sombre, bouchait presque hermétiquement l'unique fenêtre. Il ne venait du dehors qu'une clarté d'aquarium, un jour verdâtre qui donnait aux êtres et aux choses des tons de noyés. Cette lividité de l'atmosphère

rendait plus effroyable l'expression du grand Christ janséniste, aux bras verticaux, qui se détachait contre le mur de l'alcôve, devant un prie-Dieu dont le coussin s'était affaissé sous plusieurs générations de genoux. Avec la tapisserie de haute lice et le miroir de la cheminée, ce Christ sans indulgence faisait toute la décoration de la pièce, où ne se voyait, par ailleurs, ni un tableau, ni un vase, ni une fleur et qu'achevait d'assombrir la patine brunâtre de ses lambris.

A la pensée qu'il lui faudrait habiter pendant trois années ce caveau, Jeannine, déjà si atteinte par le départ de Xavier, ne pouvait s'empêcher de frémir. Le soin qu'on avait pris de l'y reléguer autant que l'indifférence apportée à rafraîchir le mobilier marquaient assez le peu de cas que faisait d'elle sa belle-mère. Évidemment Jeannine ne comptait pas à la Théologale. Cependant et tant qu'elle put croire que Mme de Sonil n'avait pour elle que de la froideur, Jeannine ne désespéra pas d'arriver à dégeler ce glaçon à force de prévenances et de docilité; elle s'appliquait à suivre de point en point les instructions de son cher Xavier, ignorant du complot noué entre la douairière et Geneviève et qui se flattait que la pratique de sa bru ferait tomber les préjugés maternels. Pour commencer

d'éclairer Jeannine sur les dispositions véritables de la marquise, il fallut les préparatifs de cette réception que les assidus de la Théologale attendaient avec tant d'impatience et la jeune femme avec un secret sentiment de terreur.

Mme de Sonil lui avait dit le matin :

— C'est ce soir mon cercle. Vous vous habillerez.

Jeannine, à qui la marquise n'avait point donné licence de l'appeler sa mère, inclina la tête et répondit à mi-voix :

— Bien, madame.

Au lieu que cette docilité la touchât, Mme de Sonil répliqua aigrement :

— Ne pourriez-vous répondre autre chose que « bien, madame ; oui, madame » à tout ce que je dis ? Ces façons de parler ne sont point de notre monde et il faut les laisser à la domesticité.

Jeannine aurait eu bonne envie de demander à sa belle-mère comment il fallait qu'elle s'exprimât ; mais elle savait d'avance la réponse qu'elle aurait reçue et que la marquise l'eût renvoyée une fois de plus à Mlle du Metz, qu'elle n'avait qu'à copier en tout.

Si pénible qu'il lui eût été de s'adresser à Geneviève, qui exagérait à son égard l'arrogance de la douairière, Jeannine s'y fût résignée cependant et,

plus volontiers encore, l'eût-elle consultée sur la toilette qu'il convenait d'adopter pour la réception du soir. Mais Geneviève, qui devait souper à la Théologale, n'était point là encore et il fallait s'habiller avant de se mettre à table.

Combien, à cette heure, Jeannine déplorait les lacunes de son éducation et que Xavier, perdu dans son amour, n'eût pas pris la peine de la former aux manières et aux usages de ce monde si nouveau pour elle ! Le milieu semi-bourgeois, semi-paysan, où elle avait vécu jusqu'à son mariage, ressemblait si peu à ce milieu de la Théologale ! Ce n'était point une sottise sans doute que Jeannine : elle savait observer et mettre à profit ses observations ; très suffisamment instruite, nantie de ses deux brevets, jeune, belle et enjouée, elle n'avait paru nullement déplacée dans les quelques salons où Xavier l'avait introduite pendant son séjour à Brest. Mais, outre qu'elle y était présentée et qu'elle s'y sentait soutenue par son mari, Jeannine ne trouvait là que des visages accueillants et des sourires de sympathie ; elle n'y éprouvait point ce sentiment d'oppression qui la paralysait à la Théologale. Seule, sans mentor, exposée aux critiques d'une vieille femme et d'une jeune fille qui ne perdaient pas une occasion de l'accabler de

leur supériorité et qui semblaient jouir de sa confusion, bien loin qu'elles lui marquassent la moindre indulgence, la malheureuse en était arrivée à ce degré de timidité qui confine à la stupidité véritable : après un mois de séjour à la Théologale, elle n'avait pas fait un pas dans le cœur et dans l'esprit de ses hôtes ; ceux-ci lui restaient aussi fermés qu'au premier jour. Elle n'entrait pas mieux dans le secret de leur conduite. Ainsi repoussée de partout, n'osant ouvrir la bouche par crainte de dire quelque inconvenance, flairant partout des pièges, interprétant tout de travers, il était inévitable qu'elle commît de nouveaux impairs et achevât de se ruiner dans l'opinion.

Mme de Sonil avait parlé à maintes reprises de ses réceptions devant Jeannine, mais sans s'expliquer sur le caractère qu'elle leur donnait. En l'invitant à s'habiller, elle accrut le trouble de la jeune femme qui ne savait comment interpréter cet ordre et craignait autant de désobliger sa belle-mère par une mise trop négligée que par une toilette trop tapageuse. Mais enfin et tout bien pesé, puisqu'il s'agissait d'une réception, Jeannine ne crut pas mal faire en se décidant pour la robe de soirée que lui avait commandée Xavier et qu'elle avait portée, l'hiver précédent, au bal de la Préfecture

maritime. Elle eût bien quelque peine, sans femme de chambre et sans miroir, avec le secours d'une seule bougie, à se tirer de cette opération éminemment délicate, mais enfin elle y parvint. Elle sortit pour la circonstance, de leur écrin, les modestes bijoux que lui avait donnés Xavier; elle piqua dans ses cheveux, dont elle ne modifia cependant pas la disposition, le grand peigne d'argent des saunières du Bourg-de-Batz. Sa robe était de couleur paille, garnie d'une frêle guipure qui venait mourir sur les épaules et à la naissance de la gorge; la coupe n'en avait rien de provocant certes, non plus que le reste de la toilette, — ce qui n'empêcha pas Mme de Sonil, du plus loin qu'elle aperçut sa belle-fille, de pousser les hauts cris et de lui demander si elle avait perdu la raison.

Jeannine, toute décontenancée, demeurait sur le seuil de la porte, où semblait l'avoir clouée le double regard de feu de Mme de Sonil et de Geneviève.

— Cette toilette! Mais, voyez donc, Geneviève, quelle indécence! Un pareil décolletage chez moi, à la Théologale!

— On n'imagine pas cela en effet, dit Geneviève, blanche de haine, à la vue de sa rivale dont cette toilette servait merveilleusement la beauté.

Il n'y a que les cocottes qui s'habillent ainsi...

Si patiente que fût Jeannine et si disposée à tout souffrir, elle ne put supporter un tel sarcasme émanant d'une étrangère avec qui elle n'était pas tenue à la même condescendance qu'avec sa belle-mère.

— Vous ne savez ce que vous dites, mademoiselle... Cette toilette qui vous scandalise si fort, apprenez que c'est mon mari lui-même qui me l'a choisie et qu'à la Préfecture maritime, où je l'ai portée pour la première fois et où l'on ne reçoit pas les cocottes, que je sache, elle n'a provoqué aucun commentaire désobligeant.

— C'est possible, se hâta de répondre Mme de Sonil. Les méchantes mœurs du jour ont pu se glisser à la Préfecture maritime comme ailleurs. En tout cas, elles n'ont point accès ici et vous ferez bien d'aller quitter tout de suite ces fanfreluches.

— Je ferai mieux, si vous le permettez, madame, dit Jeannine, blessée au vif, et passerai la soirée dans ma chambre.

— Est-ce ainsi que vous tenez votre promesse de m'obéir? demanda la marquise. J'entends que vous paraissiez à mon cercle, mais dans un costume décent.

— Comme celui de mademoiselle? demanda Jeannine.



— Précisément, dit Mme de Sonil, trompée à l'air innocent de sa bru.

— Le malheur est, madame, que le temps me manquera pour me confectionner un chef-d'œuvre de ce goût.

La réplique était si imprévue que Mme de Sonil en perdit son aplomb.

— Ouais ! Vous devenez agressive, ma petite, dit-elle au bout d'un moment à Jeannine, et, à ce coup, votre vraie nature se déclare.

— Je ne fais que prendre modèle sur Mlle du Metz, comme vous me l'avez recommandé, répliqua Jeannine, qui salua la douairière et remonta dans sa chambre.

Là les sanglots qui l'étouffaient éclatèrent librement. Elle n'en pouvait plus douter et c'était bien autre chose que de la froideur qu'elle avait à vaincre chez sa belle-mère, c'était un parti pris évident d'hostilité et, peut-être même, une haine invétérée, aveugle et sourde comme toutes les haines. Dans ces conditions, comment espérer venir à bout de Mme de Sonil et faire brèche dans ce cœur plus muré que Guérande même ? Cette femme, Jeannine le sentait, ne lui pardonnerait jamais d'avoir épousé son fils. C'était là le crime inexpiable à ses yeux et tous les efforts de Jean-

nine ne pourraient rien pour l'effacer. Mais, puisqu'il en était ainsi, pourquoi Mme de Sonil avait-elle feint de passer condamnation sur le mariage de Xavier et accepté de recevoir sa bru à la Théologale ? Qu'il eût mieux valu pour Jeannine que la marquise demeurât intraitable et, par quelles misères, par quel long martyre de trois ans, il allait lui falloir acheter la vaine satisfaction d'être reconnue de sa belle-mère !

Jeannine n'avait aucune vanité : ce n'était ni son rang, ni sa fortune, qui l'avaient séduite en Xavier ; elle l'eût aussi passionnément aimé pauvre et roturier. Mais Xavier, qui ne l'aimait pas moins passionnément et qui savait la richesse intime, les trésors de sensibilité, toute la générosité de cette nature essentiellement affective, se montrait ambitieux pour elle et souffrait de la savoir méprisée, fût-ce par une fraction infime de la société ; il tenait d'autant plus à la réhabiliter dans ce petit monde choisi qu'elle n'avait rien fait personnellement pour démériter de l'opinion ; désireux avant tout de réconcilier les deux cœurs qui se disputaient sa tendresse et incapable de supporter la pensée qu'il laisserait derrière lui une mère et une femme séparées par le plus cruel malentendu, il se flattait de surcroît que l'absolution de Mme de

Sonil laverait Jeannine de sa tache originelle et suppléerait aux parchemins qui lui manquaient.

Erreur bien excusable chez un cœur si violemment épris, mais dont les conséquences devaient cruellement retentir sur la destinée de Jeannine; C'est un devoir et presque une nécessité pour une aristocratie de vérifier les titres des personnes du dehors qu'on prétend lui agréger. Libre de son choix, Xavier ne l'était pas de l'imposer à un groupe social qui ne doit qu'à son intransigeance le reste de prestige dont il demeure encore investi au fond de certaines provinces reculées : si intéressante que fût Jeannine, son mari ne pouvait faire qu'elle ne fût la fille d'un failli et d'un suicidé. Mais Xavier était aveuglé par l'amour, et Jeannine, de son côté, aimait trop Xavier pour ne pas se plier à tous ses caprices. Il n'avait qu'à parler pour qu'elle obéît. Si Jeannine avait pu savoir dans quelle impasse on l'engageait, contre quel mur d'airain elle s'irait buter ! Mais, d'autre part, qu'aurait dit Xavier, à qui elle ne s'était jamais révélée que sous les dehors de la tendresse la plus soumise, en la voyant s'emporter à un mouvement de révolte aussi violent que celui dont elle venait de donner la surprise à Mme de Sonil et à Geneviève ? L'abbé Cariton, qui avait une expé-

rience plus profonde de sa petite pénitente, s'en fût moins ébahi et eût reconnu là les ardeurs de ce sang méridional qui va toujours aux extrêmes et ne sait point d'état intermédiaire entre la servitude et l'anarchie.

Et l'on peut s'étonner d'entendre parler ici de sang méridional. Le mot, chez l'abbé Cariton, n'était pourtant pas pris au hasard : Jeannine était une Batzienne ; mais cette Batzienne avait tous les traits d'une Carmen ou d'une Dolorès. On rencontre sans doute, en maints pays, de ces anomalies ethniques, mais nulle part peut-être autant que sur la côte et dans les îles bretonnes qui semblent avoir été, depuis les Atlantes, le point favori d'atterrissage des invasions par voie de mer. Les Espagnols, notamment, ont fait de nombreuses descentes dans la région d'entre Loire et Vilaine sous Charles de Blois et pendant la Ligue, et un corps de ces auxiliaires, avec Juan d'Aguila, tint plusieurs mois garnison à Guérande, au Croisic et à Batz. Si donc quelques gouttes de sang ibère coulent chez les paludiers, il n'est rien là d'extraordinaire. Les croisements de races sont féconds en surprises et ce n'est pas une de leurs moindres singularités qu'au bout de cinq ou six générations ils restituent quelquefois un type dans toute sa pureté originelle.

C'était le cas pour Jeannine, dont Xavier possédait un portrait exécuté par un artiste de passage, où la jeune Batzienne était représentée dans cet original costume que les paludières revêtent encore à l'occasion d'une cavalcade ou d'un bal de charité, portrait qui, pour la perfection du modèle, si ce n'est de l'exécution, pouvait s'égalier aux plus magnifiques Vélasquez. A la différence des autres femmes de son clan, blondes et de carnation vive, Jeannine était brune, de taille moyenne et de teint légèrement bistré. Ses yeux noirs et chauds, allongés en amande, la fine courbe de son profil, une lèvre rouge, charnue et voluptueusement dessinée, le buste le plus harmonieux, la hanche la mieux cambrée, des extrémités de duchesse ou d'Andalouse, achevaient de la distinguer du commun de ses compagnes et semblaient aussi paradoxaux chez une Bretonne qu'ils eussent paru naturels à Séville ou à Grenade. Ajoutez que l'enveloppe chez Jeannine n'était pas menteuse et que toute la sensualité méridionale, la fougue miraculeusement retrouvée d'un sang riche, ardent, passionné, exclusif, bouillonnait aux veines de cette déconcertante fille des grèves armoricaines pour qui le monde tenait tout dans l'homme qu'elle aimait.

De telles femmes, dont l'unique fonction est

d'aimer, ne peuvent survivre à la perte de ce qui fait pour elles la raison de la vie. C'est pour l'avoir compris que l'abbé Cariton, qui savait quel feu couvait chez sa jeune pénitente, dont la dévotion même, dans les premières années, avait quelque chose d'espagnol et lui rappelait l'exaltation mystique des moniales d'Avila, s'était finalement employé à favoriser l'union de Jeannine et de Xavier. Entre deux maux, la prudence commande de s'arrêter au moindre, et déjà, pour avoir imposé à Jeannine une séparation de quelques mois, l'entourage de la jeune Batzienne pouvait observer chez elle les effets d'un subit étiolement. Dans l'espace de quatre semaines, dont un court billet de Xavier, jeté à la poste de Marseille, et une lettre timbrée de Port-Saïd n'avaient pu combler le vide douloureux, la beauté de Jeannine, sans se gâter, en s'affinant même, avait subi un commencement de transformation : une teinte de mélancolie s'était répandue sur tout le visage et en avait légèrement pâli le bistré ; en même temps les yeux, cernés d'un trait de fatigue, s'étaient comme reculés dans les orbites où ils luisaient d'un feu sombre que ne suffisait pas à cacher l'épais rideau des cils presque toujours baissés.

Jusque-là cependant et si prévenu que fût son

entourage, Jeannine n'avait donné lieu à personne, fût-ce à Geneviève, de suspecter la sincérité de sa soumission ; les plus aigres reproches de sa belle-mère ne lui avaient arraché ni une protestation ni un soupir : elle trouvait même une sorte de volupté triste à subir ces avanies qu'elle offrait à son cher Xavier et qui étaient comme un sacrifice intérieur qu'elle lui faisait. Pour qu'elle eût rompu tout à coup avec ses engagements, transgressé son vœu d'obéissance, il avait fallu cette intervention de Mlle du Metz, non prévue par Xavier et qui avait déterminé chez elle une explosion soudaine de révolte, trop bien justifiée en l'espèce par la méchanceté de l'agresseur.

Jeannine, à la réflexion, n'en regrettait pas moins son coup de tête ; la pensée que sa conduite n'aurait pas obtenu l'approbation de Xavier lui était affreusement pénible. Dans les premiers moments de son effervescence, elle était bien décidée à ne pas assister à la réception de Mme de Sonil et même à s'abstenir de paraître au souper. Ses larmes la soulagèrent un peu ; son exaltation tomba, et la photographie de Xavier, qu'elle était allée prendre sur la cheminée et qu'elle baisa dévotement, consumma le miracle : Jeannine s'ingénia à découvrir dans sa garde-robe une toilette qui tint le

milieu entre la robe de ville et la robe de soirée ; elle ne garda de ses bijoux que son alliance et sa bague de fiançailles ; elle remplaça par des bottines ses fins souliers de soie paille et, ainsi simplement, mais encore élégamment vêtue, elle descendit au coup de cloche sonné par Justin.

## IV

Le premier invité qui parut au cercle de la douairière fut, comme à l'habitude, le docteur Bercegeay. Ce praticien était l'homme le mieux réglé de Guérande et il en eût remontré pour l'exactitude au cadran de l'horloge municipale. Avec une courtoisie d'ancien régime, il baisa le bout des doigts que lui tendait la marquise, tint un assez long moment dans ses deux mains grasses la dextre osseuse de Mlle du Metz, soupira, regarda d'un certain air Mme de Sonil et parut seulement alors remarquer Jeannine qui tenait la droite de sa belle-mère.

— Le docteur Bercegeay... Ma bru...

Le praticien s'inclina légèrement et se redressa presque tout de suite : aux yeux de ce parvenu, une petite Le Huédé ne méritait évidemment pas



davantage et, sans plus faire attention à elle, il entama la conversation avec la marquise et Geneviève sur le chapitre de la pluie et du beau temps.

— A propos, dit tout à coup Geneviève, est-ce vrai ce qu'on prétend, docteur, que le prix du sel a encore baissé et que les pluies d'automne ont compromis ce qui restait de la récolte?

— Je l'ai ouï dire en effet, mademoiselle, et que deux sauniers en gros du Bourg-de-Batz sont menacés de la faillite.

— Bon ! cela ne les changera guère, dit Geneviève avec un regard de coin vers Jeannine, et c'est un petit accident auquel on est habitué dans la corporation.

L'allusion était si directe, elle touchait si profondément Jeannine au plus vif de ses sentiments de famille, que toutes ses belles résolutions de garder son sang-froid, de ne relever aucun des sarcasmes de Mme de Sonil et de Mlle du Metz, faillirent s'en aller à vau-l'eau. Par bonheur, Justin, en livrée amarante et calotte de drap noir, collé de biais au chambranle de la porte, annonçait tout un nouveau lot d'invités :

— M. le chevalier de Sourzac... Mlles Le Délious de Kerdu... Mme la baronne et M. le baron de Chavagnes... Mlle Robin du Thuil...

Les présentations reprirent. Jeannine, le sang

aux tempes, la lèvre amère, invoquait mentalement son cher Xavier pour trouver le courage de supporter sans rien dire les nouveaux affronts qui l'attendaient. Elle était si peu préparée à un compliment, à une marque de sympathie véritable, qu'elle prit d'abord pour un persiflage les félicitations du chevalier de Sourzac. Le chevalier lui demandait si elle n'avait pas trop souffert du changement qui s'était fait dans sa vie et qui, pour une femme jeune, aimante et belle comme elle l'était, n'avait pu manquer d'être fort pénible. Jeannine cherchait une réponse ; mais Mme de Sonil, la devançant, fit aigrement observer à M. de Sourzac qu'elle ne voyait point ce qu'il y avait de pénible au séjour dans la Théologale et que changer d'air devait moins coûter à tout prendre que changer de cocarde et de drapeau, qui avait pourtant si peu coûté à certains politiques de sa connaissance.

— Eh ! sac-à-papier, riposta M. de Sourzac, piqué par cette sortie imprévue et en oubliant sa question, les gens qui parlent étaient-ils dans nos cœurs pour voir ce qui s'y passait?... Savez-vous à quoi je songe, chère madame ? C'est qu'il devait y avoir aussi, sous Henri IV, quelque Saint-Cyran ou quelque Sonil qui ne se rendait pas et qui traitait de rênégats les bons Français chez qui l'amour

du bien public l'avait emporté sur leur attachement à la Sainte-Union.

— Raillez, raillez, chevalier. Un Sonil n'en a pas moins été fait maréchal de camp par Anne d'Autriche.

— Eh ! oui... comme un autre Sonil sera décoré quelque jour par M. Loubet... Les régimes et les dynasties passent : la France continue.

— Un bel axiome pour tout excuser !

— Non pas, mais pour voir clair à toute heure dans son devoir et suivre imperturbablement la ligne droite... dont nous avons un peu dévié, ce me semble, en ouvrant cette discussion, car enfin il s'agissait de votre délicieuse belle-fille...

— Eh bien ! ma délicieuse belle-fille, qui est encore novice à ces manières, souhaiterait par ma bouche que vous ayez un peu plus égard à son inexpérience et ne l'accablerez pas sous le poids de vos hyperboles.

— Où voyez-vous des hyperboles dans ce que j'ai dit ?

— Heu ! Il n'y a qu'à se rappeler d'où *elle* sort, dit à mi-voix, mais de façon que sa réflexion parvint à la marquise, le servile Bercegeay.

— Patience ! Elle se formera, dit avec une comique oscillation de son turban vert pomme la vieille

Mlle Robin du Thuil, qui ajouta en désignant Geneviève : N'a-t-elle point sous les yeux le plus parfait des modèles ?

Geneviève ! Encore Geneviève ! Mlle du Thuil parlait comme la marquise, et le murmure d'assentiment qui accueillit sa remarque fit bien voir à Jeannine que ce n'était point là une opinion personnelle au turban de la vieille fille : tous les autres invités, à l'exception du chevalier, goguenard, montraient assez qu'ils la partageaient.

Mais qu'était-ce donc enfin que cette Geneviève dont Xavier n'avait jamais parlé à Jeannine et qui tenait une si grosse place dans ce petit monde étroitement serré autour de la douairière ? On la flattait, presque autant que la marquise, qui, loin d'en prendre ombrage, semblait goûter une satisfaction maternelle à ces hommages détournés ; si Mme de Sonil était la régente de la haute société guérandaise, Geneviève en était la dauphine ; Jeannine, auprès d'elle, avait l'air d'une étrangère ou, plutôt, d'une cousine pauvre, d'une de ces parentes éloignées et de basse extraction qu'on tolère, mais dont on a un peu honte.

Si peu exigeante que fût la jeune femme et si mal au courant des usages du monde, elle ne pouvait s'empêcher d'être obscurément choquée par

cette interversion des rôles, qui ne paraissait pas surprendre autrement les invités de la marquise. On eût dit qu'ils trouvaient tout naturel de voir occupée par Mlle du Metz la place qui aurait dû logiquement et légalement revenir à la bru de Mme de Sonil. La légère hésitation qu'ils avaient marquée en entrant s'était bien vite dissipée. Car il apparaissait de plus en plus, à tous les yeux avertis, que rien n'était changé à la Théologale, que Jeannine ne comptait pas et que Geneviève, traitée en fille adoptive, gardait toute son importance. Et, cette constatation faite, les invités, mis à l'aise, cessèrent de se gêner : ils ne firent plus attention à Jeannine qui s'était reculée dans un angle de la pièce ; leur cercle se reforma autour de Mme de Sonil et de Geneviève ; les dames sortirent leurs ouvrages. La douairière elle-même oublia ou affecta d'avoir oublié sa bru et, quand on annonça M. de la Bourbonnais et sa sœur, elle négligea si naturellement de la leur présenter que l'incident passa inaperçu.

Les deux nains eurent la surprise de se voir accueillis, ce soir-là, avec une aménité dont la marquise n'était point prodigue à leur égard : ils ne savaient ce qui leur pouvait valoir cette condescendance dont ils se montraient tout gonflés. Pas

une fois dans la conversation, Mme de Sonil n'avait fait allusion à leur ancêtre le sans-culotte..

C'était leur plaie vive et toujours saignante, cet Alphée-François-Auguste, comte de la Bourbonnais, né à Guérande en 1747, précepteur du duc d'Enghien de 1780 à 1782, maréchal de camp en 1788, passé avec armes et bagages aux révolutionnaires qui en avaient fait un collègue de Rossignol et de Ronsin à l'armée des Côtes de l'Ouest. Il était digne de cette compagnie. Sa mémoire, encore vivante dans le Bocage, reste chargée de l'exécrationnable programme d'incendie et d'exécutions en masse dont l'application méthodique se poursuivit sous ses successeurs et ne s'arrêta qu'avec le dernier Vendéen. On citait de lui des traits atroces : un Kercadio, disait-on, qui commandait l'aile gauche de Charette à Machecoul, était tombé entre ses mains, et, quoique cousins, mais brouillés déjà par des rivalités de ruelles, le vampire l'avait fait larder de coups de baïonnette, puis jeter dans un four tout allumé. Le crime de l'ancêtre continuait à peser sur ses descendants, encore que, depuis deux générations et par tout un siècle de loyalisme, de fidélité indémentie à la cause du trône et de l'autel, ils eussent bien racheté la défaillance de l'ancien terroriste. On

oublie quelquefois à Paris : en province, jamais. Et le fait est que les La Bourbonnais, tenus longtemps à l'écart de la haute société guérandaise, n'avaient dû d'y rentrer qu'à la faveur du zèle déployé par la belle-fille du général lors de la persécution louisettiste. Les rigueurs dont elle était l'objet avaient développé chez tous les membres de la Petite Église une sorte de fraternité spirituelle qui survivait à la dispersion de cette Église. Les La Bourbonnais en bénéficièrent ; le carlisme qu'il affichèrent bruyamment fit le reste ; mais, si on leur pardonna, on n'oublia pas. Leur nom resta frappé d'une tare. L'espèce de magistrature sociale que s'était arrogée la marquise la rendait plus particulièrement stricte sur certains chapitres du code nobiliaire : elle voulait bien recevoir les La Bourbonnais, mais à condition de leur faire sentir le caveçon. Et malgré tout, entre elle et eux, il y avait toujours le passé.

Mme de Sonil réfléchissait sans doute que ce n'était point le moment, quand elle-même portait une atteinte si grave aux principes en acceptant sous son toit la fille d'une Le Huédé Grange-à-Sel, d'accentuer sa sévérité à l'égard des La Bourbonnais, qui avaient maintenant de quoi lui répondre et dont il valait mieux, en tout état de cause, se

faire des alliés que des ennemis. Là était tout le secret de sa condescendance et de l'empressement qu'elle mit à aiguiller la conversation vers cette grand'mère des deux nains qui possédait une si merveilleuse recette contre les affections des bronches.

— Il faudra que vous me la couchiez par écrit, ma bonne, dit-elle à Mlle de la Bourbonnais. J'en veux faire emploi au premier jour...

— Heu ! Sentiriez-vous quelque symptôme ? demanda le docteur Bercegeay, qui n'avait point encore quitté le cercle de la marquise d'où il n'était généralement permis de s'évader qu'après le thé... Je me disais aussi...

— Non, c'est une précaution que je prends, docteur... J'ai tant d'estime pour la sainte femme qui fut la grand'mère de mademoiselle, que je tiens tout ce qui vient d'elle pour infiniment précieux...

— Ah ! chère madame, dit Mlle de la Bourbonnais, confuse de joie, comment reconnaître...

— Eh ! ma chère amie, culpa Mme de Sonil, avec un grand soupir, toutes les familles ont leurs misères et leurs faiblesses. Je commence à le voir. Ce sont de saintes âmes comme votre grand'mère qui donnent la force de supporter le présent.

— Bon ! Est-il si lugubre que cela, le présent, et



avez-vous tant sujet de vous en plaindre? dit M. de Sourzac, faisant semblant de se méprendre aux dernières paroles de la marquise. Les noms à courant d'air ne passaient guère jusqu'ici pour un titre à la bienveillance de Marianne. Et sur vingt officiers que le ministre aurait pu choisir, tous meilleurs roturiers les uns que les autres, c'est votre fils qu'on désigne, c'est lui...

— Il ne s'agit point de Xavier, répliqua sèchement Mme de Sonil.

Mais, au nom de Xavier, Jeannine, jusqu'alors muette et absente de la conversation, s'était comme réveillée. On crut entendre un sanglot, vite étouffé, et les yeux se portèrent vers le coin d'où il partait.

— Qu'est-ce donc? dit la marquise.

— Rien... ce n'est rien... murmura Jeannine.

— Excusez-moi, madame, dit en se tournant vers Jeannine le chevalier de Sourzac... j'ai, sans le vouloir, appuyé sur la plaie. Je suis un maladroit. Malgré tout, je ne m'en dédis point, et ce qui est vrai pour la mère de Xavier s'applique encore mieux à sa femme : vous avez trop de noblesse d'âme pour n'être point sensible à l'honneur qui lui échoit et dont la pensée, jointe à celle des intérêts supérieurs du pays et de la civilisation, ne peut manquer d'alléger votre chagrin.

— Mon Dieu, chevalier, dit Mme de Sonil, j'ai peur encore un coup que vous n'en soyez pour vos frais et vous parlez à cette petite un langage bien difficile à entendre pour elle... Ce n'est point de sa faute, ajouta-t-elle en regardant l'assistance, et on ne l'a point élevée à considérer les choses de cette hauteur.

— Elle se formera !... Elle se formera ! jacassa le turban vert pomme de Mlle du Thuil. Quand Geneviève...

Une fois de plus, l'intervention fortuite de Justin, qui apportait le thé, sauva l'impétueuse Jeannine d'un éclat. Le vieux domestique avait posé son plateau, puis s'était éloigné sans bruit. C'était Geneviève, d'habitude, qui faisait le service, aidée des autres jeunes filles de la société. Ce soin revenait désormais à Jeannine. Mais la jeune femme, encore toute frémissante du nouvel outrage qui venait de la frapper, demeurait à sa place et ne semblait pas comprendre ce qu'on attendait d'elle.

— Eh bien, ma bru?... dit Mme de Sonil en dirigeant sur elle son face-à-main.

La douleur, la honte paralysaient Jeannine, à qui sa beauté, le caractère touchant de sa physionomie n'eussent pas manqué, dans une société où l'élément masculin eût été moins avarement dis

tribué, de valoir la sympathie et l'admiration des assistants. Mais il n'y avait céans, outre M. de Sourzac, entièrement acquis dès le premier moment à la jeune femme, que le stupide Bercegeay, le nain La Bourbonnais et un excellent homme, le baron de Chavagnes, héraldiste consommé, qui connaissait par cœur la généalogie de toutes les familles guérandaises, pouvait dire sans se tromper combien d'ainés, de puînés, de cadets, de coseigneurs et de juveigneurs, sans parler des femmes, avaient provigné depuis Adam sur chacune de leurs branches, mais qui, sorti de là, ne savait rien et ne s'intéressait à rien, pas même au whist de la marquise, où il lui arrivait de remplacer le docteur appelé au chevet d'un malade. Encore M. de Sourzac prétendait-il qu'il préférerait jouer avec un *mort*, tant le baron accumulait de maladresses, qu'avec ce juge d'armes de la noblesse guérandaise, ce successeur des Montjoie, des Toison d'Or et des d'Hozier, admirable dans le dépouillement d'un chartrier et totalement dénué d'intelligence pour tout le reste. On ne sait point comme eût pu faire le baron pour procéder aux actes les plus élémentaires de l'existence, s'il n'avait eu sa femme qui pensait, décidait et agissait pour lui. Mais la baronne était précisément la féale de Mme de Sonil

qui, pour cette première soirée d'une importance si décisive, en raison du retentissement qu'elle ne pouvait manquer d'avoir dans tout Guérande, avait soigneusement trié ses invités sur le volet, avec le regret de ne pouvoir exclure de la liste le chevalier de Sourzac, nécessaire au whist du docteur.

En résumé, Jeannine, dans cette assistance d'une quinzaine de personnes, qui formaient comme une réédition du fameux cabinet des Antiques, ne rencontrait que des regards hostiles ou prévenus, à l'exception de ceux du chevalier. Et bientôt la table de whist lui enlèverait cet unique protecteur. Une petite rotonde, éclairée par deux candélabres, avait été aménagée pour les joueurs dans le fond de la pièce; Justin, dont le pas d'ombre allait et venait de l'office au salon, allumait déjà les candélabres, disposait sur le tapis les cartes et les corbeilles de jetons...

— Eh bien ! ma bru ? répéta Mme de Sonil.

— Que me voulez-vous, madame ?... dit Jeannine d'un air égaré.

— Cela se demande-t-il ? gémissent d'une même voix les deux demoiselles Le Délieux de Kerdu, scandalisées par tant d'ignorance.

Ces arrière-petites-filles d'un président à mortier, réduites par la rigueur des temps à tenir le débit

de tabac que le gouvernement du Seize-Mai leur avait fait attribuer au décès de leur mère, veuve d'un officier sans fortune tué au siège d'Alger, se rattrapèrent en société des basses compromissions où il leur fallait descendre dans l'exercice journalier de leur commerce et il n'y avait point, dans tout Guérande, de pimbêches plus guindées et plus à cheval sur les convenances. Louisettes et carlistes déterminées, bien qu'elles n'en fissent point état dans le public, il entraient peut-être plus de snobisme que de ferveur véritable dans leur attachement à la Dissidence et aux Bourbons d'Anjou : se dévouer à ces religions d'ultras était encore pour elles une façon de remonter à leur ancêtre le président à mortier et la manière la plus habile en tout cas de se pousser dans l'esprit de Mme de Sonil. L'altière châtelaine recevait ces marchandes sur le même pied que ses autres invités : Pulchérie et Mélanie — tels étaient leurs prénoms — l'en payaient par un dévouement à toute épreuve. Très fines, sous leurs airs pincés, elles avaient tout de suite flairé l'hostilité de Mme de Sonil à l'égard de Jeannine, et, à la première occasion, s'empresaient de faire les renchéries...

— Allons ! dit avec un petit rire nerveux la douairière en frappant sa jupe de son face-à-main,

je devais m'y attendre : voilà ma bru changée en statue de sel... Remplacez-la, Geneviève, je vous prie... Mlle de la Bourbonnais voudra bien vous donner la main pour la circonstance.

— Très volontiers, chère madame, dit la naine qui roula de son siège comme une boule.

Jeannine comprenait trop tard ce qu'on attendait d'elle et à quoi elle se fût employée avec une parfaite bonne grâce, si sa belle-mère avait bien voulu la prévenir d'une façon moins sibylline. Mais les impairs qu'elle avait déjà commis dans ce monde si nouveau et si mal disposé pour elle la rendaient d'une timidité d'enfant ; elle craignait qu'on n'y donnât une fausse interprétation de ses gestes les plus innocents et de ses démarches les plus naturelles ; rencognée dans l'angle le plus obscur de la pièce, elle n'avait d'attention qu'à se faire oublier. Pouvait-elle savoir d'ailleurs que Mlle du Thuil ne prenait pas de thé, mais de la camomille, dont on faisait tout exprès une infusion pour elle, que le baron de Chavagnes se contentait d'un doigt de lait, tandis qu'il fallait à ce grenadier en réduction qu'était Mlle de la Bourbonnais — et par ordonnance spéciale de la Faculté — un grog au rhum où il entraient plus de rhum que d'eau ? Elle ne connaissait personne dans ce salon qui serait un jour le sien et où

en attendant, elle comptait moins qu'un domestique ; Mme de Sonil ne l'avait même pas présentée à la moitié de ses invités ; quand Jeannine voulut se lever à son tour pour aider Geneviève, la marquise, d'un geste sec de son face-à-main, la fit asseoir :

— Restez !...

— Pauvre petite ! soupira l'excellente Pulchérie avec une feinte commisération. Ce que c'est de n'être pas née !

— Une Le Huédé, pensez donc, dit le docteur Bercegeay au baron de Chavagnes, en l'entraînant vers la table de whist où avait déjà pris place le chevalier de Sourzac.

— Le Huédé... parfaitement..., marmonna le vieil hérauldite, qui tenait encore sa tasse à la main et, le plus innocemment du monde, y trempait son étui à lunettes. J'ai trouvé l'autre jour dans un chartrier le nom d'un certain Le Huédé du Traict, gouverneur du Croisic sous la Ligue... C'est peut-être un ancêtre de madame... Mon Dieu, ajouta-t-il, je ne sais ce qu'ont aujourd'hui les biscuits de notre chère hôtesse : mais ils sont d'un dur !

— Parbleu ! baron, dit le docteur Bercegeay, dont la gravité ne put résister à tant de bouffonnerie, c'est votre étui que vous sucez et vous avez

mis par distraction le biscuit dans votre poche... comme vous aurez confondu les Le Huédé du Traict avec les Le Huédé Grange-à-Sel, d'où ne descend que trop authentiquement Mme de Sonil *junior*.

— En êtes-vous sûr?... Je suis sur une piste...

— Laissez donc ! Il n'y a qu'à la regarder.

— Elle se formera !... Elle se formera ! glapit à la cantonade le condescendant turban vert pomme de Mlle du Thuil.

— Dieu vous entende, ma bonne ! soupira la marquise en levant les yeux au ciel, ce qui signifiait pour tous les assistants que le mal était sans remède. Et, comme Geneviève, au même moment, lui présentait sa tasse et la naine le sucrier, elle les remercia toutes deux d'un « merci, mes toutes belles ! » qui faisait la contre-partie du « Dieu vous entende ! »

Le bruit des cuillers, le froissement des cartes et des jetons, mêlés aux exclamations des joueurs sous la rotonde empêchaient Jeannine de saisir les propos qui se tenaient à quelques pas d'elle. Pour se donner une contenance, n'ayant point apporté d'ouvrage, elle avait pris sur le guéridon voisin un album de photographies qu'elle s'occupait à feuilleter.

— Et vous, madame, que prenez-vous ? Du thé, de la camomille ?



Elle mit quelque temps à s'apercevoir que cette question s'adressait à elle et lui était posée par Mlle du Metz, debout et la regardant avec ce sourire de coin à la fois ironique et dédaigneux qui la rendait si insupportable.

— Rien.

— Est-ce parce que c'est moi qui vous l'offre? J'en suis au regret, mais il fallait bien que quelqu'un se chargeât du service, puisque vous ne vouliez pas vous déranger.

— Je ne voulais pas? On n'avait qu'à m'en prier intelligiblement.

— Il y a des choses qui s'entendent de soi... dans notre monde, au moins.

— Eh bien! mettez que je ne suis pas de votre monde.

— Je ne me serais pas permis de vous le dire.

— Mademoiselle!...

Jeannine avait jeté l'album sur le tapis et s'était dressée en face de Geneviève, toujours ricanante. Elle avait envie de griffer, de mordre...

— Qu'y a-t-il donc? demanda Mme de Sonil sans quitter sa place.

— Il y a... il y a... balbutia Jeannine.

Mais ses nerfs la trahirent, les choses se mirent à danser devant ses yeux. D'instinct, se sentant

défaillir, elle se cramponna au guéridon et l'entraîna dans sa chute. Ce fut un affolement. Seules, Mme de Sonil et Geneviève gardaient leur sang-froid.

— Docteur, vite, vite, venez! criait l'innocente Mlle du Thuil.

— Ma parole, elles l'ont tuée! dit le chevalier qui jeta ses cartes et suivit le docteur.

Celui-ci s'occupait à dégraffer Jeannine, qu'avec l'aide de Justin, accouru au bruit, il avait relevée et couchée sur un canapé où deux de ces dames lui bassinaient le front d'eau fraîche.

— Heu! elle ne respire plus... Avez-vous des sels, madame la marquise?

— Justin, mes sels... Vous croyez donc à une syncope, docteur?

— C'est assez dans l'ordre après une crise de nerfs.

— Une crise de nerfs... ou une attaque d'épilepsie? demanda insidieusement Geneviève.

— Vous m'ouvrez des horizons, mademoiselle... Il est certain que la brusquerie de l'attaque... Toutes les hypothèses sont permises.

Justin rentrait au même moment avec les flacons de sa maîtresse. Mais, avant qu'on ne les lui eût fait respirer, Jeannine était déjà sortie de son

évanouissement et s'efforçait de se remettre debout.

— Allons, dit Mme de Sonil à l'oreille des demoiselles Le Délious, ce n'était qu'une comédie.

## V

Mme de Sonil avait bien choisi ses confidentes : les demoiselles Le Délious de Kerdu, qui tenaient le bureau de tabac de la place Saint-Aubin où s'achalandait toute l'aristocratie guérandaïse, étaient bien les personnes les plus propres à servir les secrètes combinaisons de la douairière ; c'est de leur comptoir, où elles se tenaient en permanence jus qu'au couvre-feu, se relayant seulement à l'heure des offices, que s'échappaient la plupart des bruits qui alimentaient la chronique locale. Leur bonnet ruché de tulle noir faisait autorité dans la ville presque autant que la barrette de M. le chanoine. Les jaloux appelaient leur débit de tabac la potinière. Le mot n'était point tout à fait exact. Ces demoiselles, quand il le fallait, savaient garder leur langue ; tous les secrets qu'elles avaient surpris ne couraient point la rue. Et c'est ainsi que l'abbé Cariton, qui les soupçonnait à bon droit d'en savoir

plus long qu'elles ne disaient sur les agissements des Louisets, avait dû convenir qu'il en aurait appris tout autant s'il s'était adressé à des murs.

Simple façon de parler sans doute, car les murs n'ont pas cette politesse raffinée, ni surtout cet ondoïement, cette souplesse onctueuse avec laquelle les deux béates s'entendaient à esquiver les questions insidieuses du chanoine. Ah ! s'il avait pu tenir cinq minutes ces momières dans son confessionnal ! Mais, comme tous les Louisets avérés ou supposés, M<sup>l</sup>les Le Délious ne fréquentaient qu'à Notre-Dame-la-Blanche. A peine la porte refermée derrière le chanoine, leurs langues se remirent tout naturellement à trotter droit et serré. Il fallait bien rattraper le temps perdu ! Précisément M. de la Bourbonnais et sa sœur venaient aux nouvelles et l'on apercevait sur la place M<sup>l</sup>le du Thuil qui auscultait sa « queue de rat ». Le débit ne chômait pas une minute à l'issue des offices et aux heures du marché. Les deux béates avaient une façon si personnelle de verser le pétun dans les tabatières et les médisances dans les oreilles, — quand les tabatières étaient aristocratiques et quand les oreilles en valaient la peine, bien entendu ! Leurs petits airs de chattemites, le tour légèrement archaïque de leur conversation, un je ne sais quoi de pré-

cieux et de pincé à la fois, tout en elles sentait son monde. Prudentes cependant, elles ne donnaient jamais une nouvelle comme de leur cru ; elles commençaient toujours leurs phrases par : « J'ai ouï dire... » ou « Nous avons ouï dire... » Et elles prenaient la précaution — illusoire — d'exiger de leurs confidents la discrétion la plus absolue.

— Nous ne le disons qu'à vous, chère madame... et il est bien entendu qu'en tout état de cause et nonobstant la vraisemblance du bruit dont nous nous faisons l'écho, nous ne saurions, ma sœur et moi, nous porter caution de sa véracité : tant y a que nous avons ouï dire que Mlle de Champavon a fait venir un casaquin de soie puce des magasins de Paris et que le coût de l'objet, frais de port compris, s'élève à 36 francs et 65 centimes. Qui eût pensé que Mlle de Champavon se livrât, au déclin de l'âge, à de pareilles folies ?

Tel était le ton ordinaire des confidences de Pulchérie, appuyée de Mélanie, qui les ratifiait du chef. Pulchérie lançait le trait, Mélanie le fixait. Il fallait convenir, d'ailleurs, que les deux sœurs, bien qu'elles ne bougeassent de chez elles que pour se rendre à Notre-Dame-la-Blanche ou à la Théologale, étaient d'ordinaire assez bien renseignées. S'il leur arrivait de déformer la vérité, c'était avec les

meilleures intentions du monde, et ces prudes personnes, de bonne foi, en dévidant leurs petites infamies, prétendaient s'employer au service du bien public et de la moralité générale.

En réalité, elles servaient surtout Mme de Sonil, chez qui elles prenaient langue. Et cette gouvernante effective de Guérande n'avait pas de meilleurs lieutenants ; elles étaient tout ensemble ses ministres des relations extérieures et son bureau permanent d'espionnage. On s'en doutait vaguement dans Guérande et l'on n'en avait que plus de crainte révérentielle pour ces Éminences grises en jupons. « Pourvu que Mlles Le Délious ne viennent pas à savoir !... Qu'en diront les demoiselles Le Délious?... » Ce refrain revenait cent fois par jour, chuchoté à l'oreille ou prononcé dans le secret des consciences, chez les dames de la « société ».

Il faut avoir été mêlé à la vie de certaines de nos petites villes bretonnes pour savoir dans quelle acception superlative y est pris ce mot de « société » et l'air recueilli et quasi mystique avec lequel on le prononce. C'est ainsi qu'à Versailles on devait parler de la cour. Dans ces petites villes, chaque jour plus clairsemées et qui vacillent sur leurs assises, la pyramide sociale n'a pas encore été renversée ; les classes y sont encore réparties

par étages, comme dans les maisons. Mais, à l'inverse des maisons, c'est le menu peuple qui en occupe le rez-de-chaussée ; au-dessus, les boutiquiers, puis la bourgeoisie et les fonctionnaires, et, couronnant le tout, ce qu'on appelle la « société », composée de l'aristocratie et des quelques éléments libéraux qu'elle a dû s'agréger pour assurer son influence.

A Guérande et dans les dernières années du dix-neuvième siècle, cette influence était encore assez puissante. La ville, il est vrai, n'a ni commerce ni industrie ; l'action administrative ne s'y exerce qu'à distance. Enfin, sur un peuple de petits boutiquiers, le prestige du nom et de l'éducation est resté presque aussi fort qu'il y a cent ans. Et le fait est que, dans cette bourgade privilégiée, l'opposition ne groupait pas plus d'une soixantaine de voix : à chaque élection la liste du maire passait haut la main.

M. de Sourzac était sans doute tout le contraire d'un énergumène et sa popularité tenait en grande partie à sa rondeur. Il avait le caractère de son physique, où tous les angles s'atténaient dans l'aimable épanouissement d'une chair rose, saine et bien nourrie, mais sans rien de pléthorique. L'exploitation à demi-fruit d'un domaine d'une

centaine d'hectares aux portes mêmes de Guérande, la chasse, une cave réputée dans la presqu'île et dont il faisait volontiers les honneurs à ses administrés, des revenus solides, une gouvernante accorte et l'absence de toute ambition concouraient à fortifier la bonne humeur naturelle et les dispositions conciliantes de ce vieux garçon replet, haut en couleur et de verbe assez libre, vrai type du *gentleman-farmer* d'autrefois. Député à l'Assemblée nationale, après la guerre de 70, où il avait mené ses mobiles d'un tel train que les Bava-rois lui donnèrent le même surnom qu'à Kléber : *Feuerteufel* (diable de feu), il était resté sur le carreau en 1876 avec le gros des troupes légitimistes. Comme il n'avait point demandé à être élu, il ne s'indigna point qu'on lui préférât un candidat d'une nuance plus voyante et se contenta de remplir au mieux des intérêts de sa circonscription le double mandat de conseiller général et de magistrat municipal que lui renouvelait périodiquement l'affection de ses concitoyens. Mme de Sonil, qui lui reprochait son ralliement à la branche cadette et ses fréquentations démocratiques, comme une concession au méchant goût du siècle, eût été bien embarrassée peut-être, le chevalier disparu, de maintenir son propre ascendant. Cet excellent



homme, qui regardait aux opinions beaucoup moins qu'aux personnes et à qui l'on ne pouvait reprocher qu'un certain scepticisme religieux et quelque épicurisme inhérent à sa condition de vieux célibataire, s'entendait fort bien nonobstant avec le chanoine Cariton comme avec le docteur Priou, qu'il se proposait de faire entrer dans son conseil aux élections suivantes. On le voyait rarement en revanche, quoiqu'il fumât comme un Suisse et qu'il eût presque toujours à la bouche une grosse pipe de bruyère recourbée, dans le débit des demoiselles Le Délious, et, comme les simples mortels, il se fournissait chez Pierre ou Jacques, au hasard de ses déambulations. Dans le fond, peut-être tenait-il en médiocre estime les deux béates de la place Saint-Aubin dont, avec un peu plus de décision et un « bongarçonisme » moins universel, il eût facilement ruiné le crédit. Il estimait sans doute que la chose n'en valait pas la peine et que tous ces cancans, qui prenaient leur essor du comptoir des deux sœurs, n'avaient aucune importance. En quoi il se trompait.

Dès le lendemain de la soirée donnée par Mme de Sonil, le bruit commença de se répandre en ville que la marquise était fort malheureuse et que Jeannine, personne sans éducation et qui avait séduit l'in-

nocent Xavier par les artifices habituels aux filles de son rang, non seulement ne témoignait aucune reconnaissance à sa belle-mère de l'avoir reçue à la Théologale, mais y était un objet de scandale permanent, arborait les toilettes les plus effrontées et, pour comble d'impudence, osait se livrer, devant les invités de Mme de Sonil, à des scènes de jalousie, dont la seule évocation soulevait encore le cœur des assistants. C'était au point que Mlle du Metz en avait failli tomber malade et que Mme de Sonil, par crainte d'un nouveau scandale, était décidée à ne plus tenir cercle jusqu'au départ de sa bru. Quant au docteur Bercegeay, il n'eût point été surpris que Jeannine fût tout simplement épiléptique...

— Mais c'est ignoble ! C'est infect ! Qui diantre a pu répandre un bruit pareil ?

— Ne vous en doutez-vous pas ? dit le docteur Priou qui tenait le bruit d'une de ses clientes et qui, croisant dans la rue, quelques jours plus tard, Mme de Sonil et Jeannine, dont la mine faisait peine, s'était décidé à le communiquer au chevalier.

— Pardieu ! C'est encore une invention de ces deux vieilles pecques de la place Saint-Aubin. Mais j'étais là, mon cher docteur ! Tout s'est réduit à une

crise de nerfs. On en aurait eu à moins, d'ailleurs, et la manière dont on traite cette pauvre jeune femme...

— Alors, démentez !

— Comment ! Par voie d'affiche ? Est-ce que je puis prendre un arrêté pour clore le bec à ces pies-grièches ?

— Vous pouvez voir la marquise.

— Elle ne reçoit qu'à son jour...

— Peut-être recevrait-elle M. le chanoine ?

— C'est une idée, dit M. de Sourzac, peu marri en somme de passer la corvée à un autre... Le chanoine, lui, n'y va pas par quatre chemins. Il force toutes les consignes. Allons en causer avec lui... Il a un prétexte tout trouvé et pourrait venir prendre des nouvelles de Jeannine.

Malheureusement, l'abbé Cariton était souffrant. Des palpitations de cœur, consécutives à une attaque de goutte, le retenaient chez lui. Il projetait justement de se rendre à la Théologale, étonné un peu que Jeannine n'eût pas paru à son confessionnal depuis la Toussaint. En réalité, Jeannine n'était pas encore remise de sa terrible secousse. Le lendemain, elle n'était pas descendue à l'appel de la cloche. Nochon, que Mme de Sonil lui expédia, la trouva couchée. Jeannine refusa toute nourri-

ture de la journée. Elle avait la fièvre, les tempes battantes, une insupportable lourdeur de tête. Mme de Sonil, butée, ne voulait voir là encore qu'une comédie. Cependant, le deuxième jour comme Jeannine refusait à nouveau de descendre, elle fit prévenir distraitement le docteur Bercegeay et monta chez la malade avec le praticien.

Jeannine, dans l'intervalle, avait fait un effort et s'était levée.

Mme de Sonil admira intérieurement la coïncidence. La jeune femme, à son insu, corrobora cette opinion en déclarant qu'elle allait beaucoup mieux.

— Heu ! je le vois bien... Un peu de fatigue nerveuse... Rien de sérieux...

— Ah ! dit triomphalement Mme de Sonil.

— Le pouls est normal, la langue nette...

— Bref, ma bru, vous vous portez comme un charme... Je m'en doutais.

Et elle quitta la chambre avec le docteur Bercegeay, qui venait de lui donner un nouveau témoignage de son adresse à conformer ses diagnostics aux désirs de sa clientèle.

Jeannine, après cela, ne pouvait s'abstraire davantage dans la retraite et il lui fallait, coûte que coûte, paraître au déjeuner et au dîner de la marquise. Si faible encore qu'elle se sentit, une

pensée la soutenait : elle s'était souvenue que Xavier avait dû lui écrire de Singapour, troisième étape du paquebot, et que sa lettre ne pouvait tarder. Or cette lettre, pour obéir au protocole de la Théologale, devait emprunter la voie de la marquise et passer d'abord sous ses yeux. Il en résultait que Xavier ne pouvait s'entretenir cœur à cœur avec Jeannine, qui, toute prévenue qu'elle était, ne laissait pas de souffrir d'une réserve si nouvelle.

Que de fois elle s'était penchée sur les deux billets qu'elle avait reçus déjà de l'absent, s'efforçant de lire entre les lignes et d'y découvrir les vrais sentiments de Xavier ! Mais elle-même n'était-elle pas tenue à une discrétion identique, et sa belle-mère, qui, sous prétexte de la former aux bonnes manières, exigeait communication des lettres qu'elle écrivait à Xavier, ne les lui faisait-elle pas recommencer deux et trois fois, jusqu'à ce qu'elles fussent devenues aussi platement incolores, aussi dénuées de passion, que pouvait le souhaiter une âme si puritaine ? Tous les élans de la jeune femme, ses cris vers l'absent, il les lui fallait refouler au fond d'elle. Quand bien même leur manifestation écrite n'eût point choqué la marquise, si prompte à découvrir de l'inconve-

nance ou du mauvais goût bourgeois dans les lignes les plus inoffensives, sa pudeur n'aurait pu s'accommoder d'un pareil contrôle. D'autre part, ne sortant jamais seule, épiée dans ses moindres démarches, il lui était impossible de jeter une lettre à la poste et de communiquer directement avec Xavier. Puis, quand elle l'aurait pu faire, que lui aurait-elle dit et quel trouble, quel déchirement, n'eût-elle pas causé à ce cœur délicat, en lui exposant la vérité ? Mieux valait la lui taire jusqu'au bout et souffrir en silence...

Le paquebot postal avait dû subir quelque retard, car la lettre attendue n'arriva que le surlendemain à la Théologale. Et elle ne différait point des lettres précédentes. Mme de Sonil y avait la meilleure part : Xavier sans doute jugeait de bonne politique d'exagérer l'expression de sa reconnaissance envers sa mère, dans l'espoir qu'il en rejaillirait quelque chose sur Jeannine et que la marquise en traiterait celle-ci avec plus d'égards. Le résultat fut tout autre et Mme de Sonil prit texte de ces remerciements pour accabler, au nom même de Xavier, l'ingrate qui ne savait pas reconnaître l'étendue des sacrifices qu'elle avait faits en la recevant sous son toit.

Moins touchée par ces remontrances que parle

nom qu'elle invoquait et qui avait tant de puissance sur son âme, Jeannine sentit fondre son ressentiment et, avec une spontanéité, une effusion, des accents qui eussent attendri un rocher, supplia Mme de Sonil de lui pardonner des fautes de conduite et de langage qui étaient un effet de son ignorance du monde beaucoup plus que de sa volonté. Entraînée par cette sensibilité irréfléchie et sans contrepoids qui la jetait toujours aux extrêmes, elle se précipita aux genoux de la marquise, pleura, sanglota et donna toutes les marques du repentir le plus profond.

La douairière savourait cette humiliation de sa bru qu'elle eût voulu produire à tous les yeux, mais qui ne triomphait pas de sa méfiance. Elle laissa couler les larmes de Jeannine sans un mot, sans un geste de sympathie. Et, comme la jeune femme, accablée par ce silence, s'arrêtait à bout de forces, elle lui dit durement :

— Tout cela ne serait rien et, si vous n'aviez offensé que moi, je pourrais vous pardonner en considération de Notre Seigneur Jésus-Christ. Mais vous avez offensé une autre personne qui n'est point obligée à la même indulgence, et c'est son pardon qu'il vous faudrait obtenir d'abord, si vous vouliez avoir le mien...

Jeannine, interloquée, avait levé les yeux sur la marquise.

— Une autre personne... Vous ne voulez pas parler de Mlle du Metz, madame?

— Et de qui donc, s'il vous plaît?

— Mlle du Metz!

Les joues de Jeannine s'étaient instantanément séchées, comme ces routes du pays blanc dont le vent d'est happe d'un coup toute l'humidité; cédant à un de ces dangereux revirements auxquels sa nature impulsive n'était que trop sujette, elle fit éclater son indignation :

— Mlle du Metz! Demander pardon à Mlle du Metz!...

— Sans doute.

— Mais c'est elle qui m'a outragée, madame! Et non pas moi seulement, mais les miens, mon père, ce qui est pis... Chacune de ses paroles est un sarcasme... Je suis son jouet. Elle ne perd pas une occasion de me décocher ses traits empoisonnés... Que lui ai-je fait pourtant?...

Innocente Jeannine! Elle demandait ce qu'elle avait fait à Geneviève et elle le demandait à celle qui partageait, qui épousait son inexorable ressentiment! Sous le coup de la colère qui l'avait dressée à son tour devant Jeannine, Mme de Sonil



fut sur le point de se trahir, de crier à la jeune femme : « Ce que vous avez fait, malheureuse ? Vous lui avez pris Xavier ; vous avez ruiné nos plus chères espérances ; vous avez gâché notre vie à toutes deux et nous ne serons contentes que quand vous aurez disparu... » Elle garda son secret. Mais du moins elle écrasa Jeannine sous le plus terrible et le plus définitif des verdicts :

— Mlle du Metz est de famille honorable, vous l'oubliez trop, ma bru. Elle a sur vous d'autres supériorités, quand ce ne serait que celle de l'éducation. Elle n'est pas de ces petits esprits qui se formalisent d'une plaisanterie. Ce qu'elle en faisait était pour votre bien.. Je regrette que vous ne l'ayez pas compris, et, puisqu'il en est ainsi, je sais ce qu'il me reste à faire.

Jeannine rentra dans sa chambre, épuisée. Elle se jeta sur son lit et y demeura quelque temps, le cerveau vide, les yeux perdus... Ce n'est qu'un peu plus tard que les dernières paroles de sa belle-mère lui revinrent à l'esprit : « Je sais ce qu'il me reste à faire... » Que voulait dire par là Mme de Sonil ? Que cachait cette menace ? Par où, comment, dans quelles parties vives de son être, allait-elle encore frapper Jeannine ? La pauvre enfant se le demandait avec une anxiété véritable. Elle se coucha et ne

put fermer l'œil de la nuit. Dieu bon ! Si Mme de Sonil écrivait à Xavier, si elle allait la noircir à ses yeux, si...

Soudain toutes les conséquences de cette affreuse hypothèse se présentèrent à l'esprit de Jeannine. Prévenir Xavier, elle ne le pouvait : un prisonnier est plus libre entre ses quatre murs que ne l'était Jeannine à la Théologale ; on ne lui avait même pas laissé d'encre et de papier dans sa chambre et il lui fallait faire sa correspondance sous les yeux de Mme de Sonil. La malheureuse, à qui Xavier avait remis quelque argent pour ses dépenses imprévues, songea à soudoyer Justin ; mais le vieux cagot accueillit ses ouvertures d'un tel air que Jeannine n'insista pas. Comme il arrive fréquemment, la solution la plus simple ne lui apparut qu'en dernier lieu et quand elle commençait à désespérer : l'abbé Cariton n'était-il point là ? Elle n'avait qu'à l'aller trouver à son confessionnal, elle lui dirait tout et il préviendrait Xavier...

Cette pensée lui rendit un peu de calme. Le reste de la journée se passa sans incident. Jeannine n'échangea aux heures de repas que le minimum de mots nécessaires avec Mme de Sonil ; elle exécuta silencieusement à ses côtés les mêmes tra-

vaux d'ouvroir, qui, avec les récitation des prières, occupaient les trois quarts des après-midi ; elle se coucha et, le lendemain, elle entendit la messe à Notre-Dame-la-Blanche en compagnie de sa belle-mère. Elle projetait de se rendre après l'office au confessionnal de l'abbé Cariton. Ce lui fut un coup terrible d'apprendre l'indisposition de l'ecclésiastique : on ne savait quand le chanoine reprendrait son service à la collégiale.

— Retournons à Notre-Dame-la-Blanche, vous vous confesserez à M. l'abbé de la Gaudinai, dit Mme de Sonil. Si vous l'aviez pris pour directeur, comme je le souhaitais, vous n'en seriez pas où vous êtes...

Jeannine suivit sa belle-mère sans protester. Elle ne se sentait plus la force de réagir et ce dernier coup du destin l'avait brisée. Le pis est qu'en se confessant à l'abbé de la Gaudinai, elle se privait pour longtemps du seul prétexte qu'elle pût invoquer pour revoir l'abbé Cariton. La marquise partageait sur les sacrements, auxquels on ne doit recourir qu'avec une extrême modération et dans un état de contrition parfaite, l'opinion de son grand oncle Saint-Cyran. Peu contente de faire son livre de chevet du *Traité de la fréquente communion*, qui est pour autant de celui-ci que d'Ar-

nauld, elle l'avait donné à méditer à Jeannine, qui n'entendait goutte à cette théologie sauvage, mais en avait cependant retenu assez pour savoir qu'au gré de sa belle-mère, moins elle approcherait de la Sainte-Table et mieux cela vaudrait. En l'espèce, Jeannine n'apercevait aucun moyen de se présenter au guichet du chanoine avant la vigile de Noël, c'est-à-dire avant trois grandes semaines. Quel champ laissé à la marquise ! Et comment garder le moindre espoir dans l'efficacité d'une intervention qui se produirait avec un tel retard !

Sur les entrefaites, venant à croiser dans la rue le docteur Priou, Jeannine lui jeta un regard suppliant, éperdu, un regard de bête traquée, que surprit au passage Mme de Sonil.

— Est-ce que vous connaissez cet homme ? demanda-t-elle à Jeannine.

— C'est un ami de Xavier... le docteur Priou, balbutia la jeune femme.

— Je sais, dit la marquise. Mon fils n'a jamais été très sévère dans le choix de ses relations. Un démagogue ! Mais je vous demande si vous le connaissez personnellement ?

— Il nous faisait visite à Brest, dit Jeannine.

— Ah !...

Ce fut tout. Mais Jeannine sentit que, sans le

vouloir, elle venait de travailler à sa perte, qu'un des derniers jours de souffrance qu'elle conservait sur la vie extérieure venait de se boucher : désormais la marquise se défierait autant du docteur Priou que de l'abbé Cariton.

La journée qui suivit fut l'une des plus mornes qu'eût connues Jeannine. Jamais elle n'avait éprouvé à ce degré cette sensation d'étouffement, d'oppression, qui lui avait fait instinctivement porter les mains à la gorge dès le premier instant où elle avait pénétré à la Théologale. On était là comme hors de la vie. Les domestiques eux-mêmes ressemblaient à des larves ; on ne les entendait pas venir ; leurs pas feutrés ne faisaient aucun bruit ; on devinait leur présence à une sorte de rupture de l'équilibre atmosphérique, de déplacement imperceptible des couches grisâtres de l'air intérieur, dont la répercussion se communiquait aux nerfs de la jeune femme, devenus à la longue d'une sensibilité presque morbide.

En dehors de ses jours de réception et Mlle du Metz exceptée, la marquise ne recevait personne. Cependant à diverses reprises, les dimanches en particulier, après le salut, Jeannine avait cru discerner au-dessous d'elle, dans les caves qui prenaient jour au rez-de-chaussée, un bourdonnement

confus, comme une vague rumeur d'oraisons. Et, de sa fenêtre, autant que le feuillage lui avait permis de s'en rendre compte, il lui avait semblé voir glisser des silhouettes furtives sous les arbres.

À ces heures-là généralement, c'est-à-dire entre six et sept, Mme de Sonil, pour une raison mystérieuse, congédiait Jeannine et l'invitait à monter dans sa chambre, afin d'y faire une méditation, dont elle lui indiquait le thème. Et, comme par hasard aussi, cette méditation se rapportait neuf fois sur dix à la fragilité des attachements charnels, à la précarité de la jeunesse, de la beauté et de tous les dons périssables du corps. Jeannine, petite créature d'amour, ne vivant que de Xavier et pour Xavier, sortait de ces lectures la tête en feu, bouleversée à la pensée que l'être qui était toute sa vie pourrait un jour se détacher d'elle ou seulement l'aimer moins. Tout son sang lui reflétait au cerveau à cette pensée qui s'enracinait peu à peu en elle et la dévastait.

Ce jour-là encore, en la renvoyant dans sa chambre, Mme de Sonil lui avait donné à méditer un texte de l'*Imitation* choisi dans la version janséniste de du Breuil, prieur de Saint-Val. C'était le chapitre LIII du livre III : *Que la grâce de Dieu est incompatible avec le goût des choses de la terre.*

Jeannine lisait et relisait ce chapitre dont sa belle-mère lui avait marqué d'un trait d'ongle les alinéas qui devaient plus particulièrement fixer sa contention.

« Il vous faut éloigner de vos connaissances, de vos amis, et vous priver de toutes les consolations temporelles... Pour être vraiment spirituel, il vous faut renoncer à vos proches comme aux étrangers et vous garder de vous-même plus que de personne... Mortifiez-vous dans vos affections dérégées et ne vous attachez à aucune créature par un amour particulier... »

Quoi, pas même à Xavier? se demandait la pauvre enfant. Et peut-il y avoir quelque dérèglement dans l'affection qu'une épouse porte à son mari? Ne faisait-elle point tout cependant pour contenter Mme de Sonil, et n'en était-elle point arrivée à éliminer de ses lettres jusqu'aux plus innocentes protestations d'amour? Ah! ces lettres froides, correctes, académiques, ce moule glacé où il lui fallait comprimer, éteindre les ardeurs qui la dévoraient, comme elle les détestait et que n'eût-elle pas donné pour pouvoir s'épancher une fois, une seule, librement, avec Xavier! Les heures de courrier étaient pour elle des supplices. Et à ce supplice s'ajoutait en ce moment la pensée

lancinante que, dans l'ombre, à deux pas, Mme de Sonil portait peut-être sur elle, dans une lettre à son fils, les plus graves accusations.

Depuis la fatale soirée qui s'était terminée par la syncope de Jeannine, Mlle du Metz ne s'était pas montrée à la Théologale — ou, du moins, Jeannine ne l'y avait point aperçue. Cependant, Mme de Sonil n'avait point paru s'inquiéter de cette absence. Faisait-elle partie du nouveau plan de conduite adopté par la douairière et qui alarmait tant sa bru? C'était bien probable. Si Jeannine avait été au courant des bruits qui circulaient en ville, elle aurait su que Mlle du Metz, se prétendant offensée, avait jugé que sa dignité ne lui permettait pas de remettre les pieds à la Théologale, tant que Jeannine ne lui aurait pas fait des excuses. Et, loin de chercher à la fléchir, Mme de Sonil, quoi qu'il lui en coûtât, n'avait pu que l'encourager dans cette attitude intransigeante. Elle-même, disait-on, par considération pour son fils et dans un admirable esprit de sacrifice maternel, était résignée à ne plus voir personne, à suspendre ses réceptions, à vivre dans la retraite la plus absolue, afin de ne pas donner au monde une réédition de l'affligeant spectacle de naguère.

Ainsi posée en victime à tous les yeux, il lui



restait encore à surprendre la religion de Xavier et à l'abuser sur les vrais sentiments de Jeannine. Déjà, dans ses lettres précédentes, la marquise avait fait de brèves allusions au concours que lui prêtait Mlle du Metz, si obligeante, si affectueuse, si distinguée surtout et qui voulait bien mettre son expérience du monde au service de Jeannine : celle-ci, sans se flatter de l'égaliser jamais, ne pouvait trouver un modèle plus parfait. Vieille, souffrante, absorbée par ses devoirs religieux et l'administration de la Théologale, Mme de Sonil eût désespéré de former la jeune femme à elle seule, tant la tâche était malaisée et le caractère de sa bru difficile. C'était en somme toute une éducation à faire. La douairière n'osait promettre qu'on y réussirait. En attendant elle tenait registre des moindres fautes de Jeannine et elle avait l'habileté de les présenter à Xavier sous le jour le plus propre à faire valoir par contraste la distinction, l'intelligence et l'affabilité de Geneviève.

Ce parallèle perpétuel avait quelque chose d'insultant pour Jeannine, mais l'astucieuse femme savait l'art d'envelopper les pires insinuations dans une phraséologie douceâtre qui ne pouvait manquer de tromper son correspondant. « Folle dame, dit Pierre de Changy dans son *Livre de l'Institution*

*chrétienne*, ne veulx-tu pas ta bru, qui luy est amye et pour jamais compaigne, estre aymée de son mary? Eusses-tu désiré estre ainsi avec le tien? » Mme de Sonil eût répliqué au vieux moraliste que c'était là une question d'espèce qui ne se pouvait trancher par la jurisprudence ordinaire. Et peut-être d'ailleurs était-elle parfaitement sincère et mettait-elle de bonne foi Dieu et les saints de moitié dans ses louches combinaisons. Par une de ces aberrations du jugement, si fréquentes chez les dévotes du bel air qui substituent leurs propres lumières à celles de leurs directeurs, elle finissait par croire qu'elle servait les plans de la Providence et les intérêts de Xavier en essayant de détacher son fils de Jeannine pour le porter vers Geneviève. L'absurdité de cette manœuvre, encore plus que son impudence, disparaissait pour elle dans l'excellence du résultat final et, les yeux sur le but, elle ne voyait point ou s'efforçait de ne point voir que deux chemins seulement s'ouvraient pour y atteindre : le divorce ou la mort de Jeannine.

Mme de Sonil comptait peut-être sur un miracle de la Providence pour lui en ouvrir un troisième. Et ainsi s'expliquait qu'aucune considération ne pût la faire démordre d'un parti qu'elle n'avait

adopté d'ailleurs qu'après s'être mise en règle avec sa conscience et quand elle crut bien sérieusement avoir démasqué l'aventurière qui se cachait dans sa bru. Jusque-là cependant elle s'en était tenue dans ses lettres à opposer Geneviève à Jeannine et n'avait incriminé à mots couverts que la mauvaise éducation et le caractère entier de la jeune femme. Plus forte depuis qu'elle avait mis l'opinion publique dans son jeu, elle osa cette fois préciser ses accusations et représenter Jeannine comme une personne avide de distractions et à qui le régime de la Théologale commençait à peser visiblement, qui en donnait toutes les marques par l'extravagance de ses toilettes, l'aigrissement de son caractère et sa recherche des sociétés étrangères.

Pour ce dernier chef d'accusation, Mme de Chavagne lui avait fourni le matin même un témoignage de la plus grande importance, mais dont elle ne comptait faire état que dans les lettres suivantes : de derrière ses persiennes et à l'aide d'une lorgnette, la baronne avait très bien vu, près de la porte de Saillé, le docteur Priou engager une conversation avec Pélo, le fils du métayer de la Villeneuve, qui apportait à la Théologale un panier de légumes frais. Et il lui avait même semblé qu'à l'issue de cette conversation le docteur glissait à

Pélo un billet qui ne pouvait être qu'à l'adresse de Jeannine. Mme de Chavagne n'osait jurer que le garçonnet s'en fût chargé, car il s'était enfui comme un diable en secouant la tête, mais la marquise n'avait point de ces hésitations et, quoique Pélo n'eût point vu Jeannine, elle était certaine que le billet était parvenu à son adresse.

En attendant qu'elle pût tirer la chose au clair — ce qui demanderait peut-être quelque temps — la marquise en savait assez pour confirmer ses soupçons personnels et qu'elle se fit une obligation d'en instruire son correspondant. Mme de Sonil n'était point femme à transiger avec un devoir de conscience qui s'accordait si bien avec ses intérêts. Néanmoins et pour cette première entrée de jeu, elle jugea plus habile de ne donner aucun nom : un certain vague, en ce qui concernait les relations nouées par Jeannine, ne pouvait que préparer les voies à ce qui devait suivre et il suffisait que, dès ce moment, Xavier commençât de concevoir des doutes sur la fidélité de sa femme.

« Je crains, mon fils, écrivait la marquise, après avoir peint à sa façon les préliminaires de la réception où avait paru Jeannine, que ce ne soit point là l'indice d'une nature dans laquelle on puisse s'assurer. Une véritable épouse chrétienne

doit témoigner, par la modestie de sa conduite et la simplicité de sa mise, des regrets que lui inspire l'absence de son mari. Tout le temps qu'elle ne donne point à Dieu, elle doit le donner à la pensée de l'absent. Il m'est pénible de vous avouer que Jeannine me semble très loin de cet idéal. A diverses reprises, j'ai dû lui faire des représentations; Mlle du Metz, qui se dépensait sans compter pour son éducation et autant par affection pour vous que par égard pour moi-même — vous connaissez sa nature généreuse et toujours prête à s'employer au service de notre maison! — s'est vue bien mal récompensée de ses bons offices: Jeannine, devant tout notre monde et au risque d'un scandale, l'a traitée avec tant d'incivilité et en termes si bas que Geneviève n'ose plus reparaitre à la Théologale. D'autres signes, auxquels il est difficile à une mère de se tromper, me font craindre que votre femme ne soit lasse de vivre dans la retraite et quelque effort que je fasse, ainsi que mon entourage, pour lui rendre cette retraite supportable. En tout cas, mon fils, comptez sur moi pour m'opposer avec la dernière énergie à toute tentative de nature à compromettre l'honneur de votre nom. Je ne saurais admettre que Jeannine, comme elle paraît en avoir le désir, re-

prenne ici d'anciennes fréquentations et s'en crée peut-être de nouvelles. Mais voyez cependant comme mes appréhensions maternelles étaient justifiées! Le passé est passé et il n'y a plus à y revenir: tâchons du moins, vous par vos remontrances et en témoignant à Jeannine combien vous êtes peiné de sa conduite envers Mlle du Metz, moi par une surveillance de tous les instants, d'écarter les menaces de l'avenir et de préserver la dignité de votre foyer... »

Ce chef-d'œuvre de duplicité féminine partit le jour même pour sa destination. Jeannine, on le voit, était bien autorisée à se défier des manœuvres de sa belle-mère dont les effets n'auraient pu être corrigés que par une énergique mise au point de l'abbé Cariton. Or le chanoine était malade. Il ne s'agissait sans doute que d'une simple indisposition, mais cette indisposition pouvait durer plusieurs jours et, dans l'intervalle, le coup aurait porté, le soupçon aurait commencé d'empoisonner Xavier...

Jeannine n'y put tenir: elle jeta son livre, se rhabilla... Elle voulait sortir, s'évader, aller elle ne savait où ni chez qui... peut-être chez le docteur Priou ou chez le chevalier de Sourzac, le seul qui lui eût témoigné quelque sympathie au cours de

la fatale soirée... mais voir quelqu'un enfin, parler, vider son âme, au risque de compromettre sa réputation. Comme elle assujettissait son chapeau, un coup sec fut frappé à sa porte. Ce n'était point le grattement discret de Justin; Mme de Sonil, elle, entrait sans frapper... La figure de la jeune femme s'illumina en reconnaissant l'abbé Cariton...

— Monsieur le chanoine!... Ah! je suis sauvée. !..

Elle n'avait pas encore remarqué les pommettes fiévreuses et l'air essoufflé de l'ecclésiastique qui dut s'asseoir dès en entrant et s'éponger de son vaste mouchoir.

— Excusez-moi, mon enfant... Je ne vais pas très bien, vous le savez... Et l'emphysème s'en mêle par-dessus le marché... Ah çà! que se passe-t-il céans?...

— Mais, monsieur le chanoine...

— On vous a donc laissée seule?... Voilà un grand quart d'heure que je rôde de salle en salle, je grimpe des escaliers, j'enfile des corridors... J'ai fini par y gagner une suee... comme en plein mois d'août... Personne nulle part, sauf chez vous. Qu'est-ce que ça veut dire?...

— Justin n'est pas en bas? demanda Jeannine avec surprise.

— Ni Justin, ni Nochon, ni Mme de Sonil, ni même Mlle du Metz... Tout le monde est aux champs... Par nuit close et avec cette brume à couper au couteau!... c'est extraordinaire.

— Il a pourtant bien fallu qu'on vous ouvrit? remarqua Jeannine.

— Mais non... Voilà justement le plus bizarre... Mon coup de sonnette (et j'y mettais cependant une certaine vigueur) n'a éveillé personne dans cette nécropole... De guerre lasse je suis parti... Et vous n'auriez pas eu ma visite aujourd'hui si, en faisant un détour par la venelle aux Foins, je n'avais pas remarqué que la petite porte du jardin qui donne sur cette rue était entre-bâillée... Ma foi, nargue au protocole!... Je vous savais à la Théologale, et je suis entré... Mais vous-même, mon enfant, continua l'abbé Cariton en remarquant la toilette de Jeannine, si je ne m'abuse, vous alliez sortir... à moins que vous ne veniez seulement de rentrer?

— Je sortais, monsieur le chanoine... Cela ne pouvait plus durer. Il fallait absolument que je parlasse à vous ou à quelqu'un, à M. de Sourzac, au docteur Priou... Maintenant ma démarche devient inutile, puisque, Dieu merci, vous voilà et que je puis vous dire...



— Rien que je ne sache ou que je ne devine, ma pauvre enfant. J'ai reçu tout à l'heure la visite de M. de Sourzac qui m'a mis au courant... Et — vous voyez — bien que la Faculté m'ait consigné à la chambre, je n'ai pu y tenir... J'ai pris mes cliques et mes claques... C'est donc vrai que Mme de Sonil vous rend si malheureuse? Pourquoi ne m'aviez-vous rien dit?... Pourquoi surtout m'aviez-vous caché que Mlle du Metz...

— Parce que je voulais croire jusqu'au dernier moment que je me trompais... parce que vous m'aviez prêché vous-même la résignation... parce que je voulais faire plaisir à Xavier surtout, acheva Jeannine dans un sanglot.

— Votre sacrifice ne sera pas perdu, soyez-en sûre... Xavier saura...

— Trop tard, monsieur le chanoine!

— Mme de Sonil lui a déjà écrit?

— J'en ai peur...

— Eh bien! elle lui récrira... et elle rétractera ses calomnies, c'est moi qui vous en réponds, car enfin, si vous êtes malheureuse, c'est un peu de ma faute. Oui, oui, j'ai ma part de responsabilité dans ce qui arrive... Je connaissais Mme de Sonil... Xavier, lui, est plus excusable : un fils ne connaît jamais complètement sa mère, et c'est bien heu-

reux... Et, au lieu de donner les mains au projet de votre mari, j'aurais dû m'y opposer, lui dire : « Mettez partout votre femme, sauf à la Théologale. Les avantages que vous retirerez de son séjour chez la marquise ne compensent pas les risques auxquels vous l'exposeriez... » Mais quoi, aussi, ma pauvre enfant, je comptais sur vous pour m'éclairer!... J'avais pris la précaution d'exiger que vous restiez ma pénitente... Mon silence a encouragé la marquise. Rien de tout cela ne serait arrivé, si j'avais pu intervenir à temps... Et, si votre belle-mère ne s'était pas amendée, je l'aurais tout simplement menacée, comme je vais le faire dans un instant, de casser les vitres et de vous emmener au presbytère... en attendant de vous trouver un autre asile... Mais, dites-moi, remarqua tout à coup l'abbé Cariton en se tournant sur son siège, voilà quelques moments que les oreilles me tintent... Je ne me savais pourtant pas sujet aux hallucinations auditives... Ai-je la berluie ou n'entendez-vous pas aussi?...

Ce disant, l'excellent ecclésiastique, qui tendait l'oreille de tous les côtés, la baissa brusquement, déchaussa un carreau du bout de son soulier, puis se pencha vers le parquet, comme s'il lui avait paru qu'en définitive c'était plutôt de là que

provenait la sourde rumeur dont son ouïe était frappée.

— Si, dit Jeannine... j'entends... Et ce n'est pas la première fois...

— En vérité? dit l'abbé Cariton, chez qui une clarté venait de se faire... Et de quelle nature vous paraît-il, ce bruit?...

— On dirait un chant, une prière récitée en commun... c'est si vague, d'ailleurs, que je puis me tromper...

— Et ce bruit se répète souvent?

— Seulement le dimanche et les jours de fêtes, à peu près vers cette heure-ci.

— Par la sainte mère du Christ! s'écria l'abbé Cariton en se levant, la figure toute congestionnée, ce sont mes Louisets. Quel coup du ciel!... Eh! je m'explique maintenant qu'il n'y eût personne à la Théologale pour me recevoir... Maîtres et gens, sans parler des affidés qui ont dû se glisser par la petite porte du jardin, tous mes hérétiques doivent être là, sous nos pieds, en train de procéder à leurs habituelles momeries dominicales...

— Des hérétiques?

— Mettez schismatiques, si vous voulez... Dire que je les cherchais partout depuis trois ans!...

Du diantre si je me fusse avisé d'aller les quérir à la Théologale!... Attendez-moi un moment, Jeannine, continua l'abbé Cariton qui fouillait fiévreusement dans sa soutane... Ah! les coquins! Ils se croient bien à l'abri derrière leurs murailles de forteresse et ils lèvent peut-être les yeux, en invoquant la Providence, vers ce parquet en vieux chêne, dont l'épaisseur les assure contre toute indiscrétion... Elle les a entendus, la Providence!... Et elle va leur déléguer de ce pas son ministre...

— Voulez-vous que je vous éclaire? demanda Jeannine de plus en plus étonnée.

— Inutile! dit l'abbé qui avait trouvé l'objet qu'il cherchait. J'ai mon rat-de-cave qui m'a déjà servi à pénétrer jusque chez vous.

Il l'alluma au bougeoir et Jeannine le vit qui s'engouffrait comme une trombe dans le corridor. Elle avait laissé la porte ouverte et elle écoutait. Quelques instants après, elle entendit un hourvari formidable, des supplications, des cris, dominés par les éclats de voix de l'abbé, puis le bruit d'une chute, que suivit celui d'une débandade précipitée. Et soudain un silence complet, un silence de mort. Il semblait que quelque peste subite eût fait le vide dans la Théologale. L'abbé ne remontait pas.

Jeannine, inquiète, attendait sur le seuil de sa chambre ; elle n'osait descendre. Un quart d'heure se passa. Puis il y eut une reprise du bruit, des pas précipités, des exclamations, enfin un roulement de voiture sur le gravier. Jeannine reconnut la voix de Mme de Sonil qui donnait des ordres... On eût dit qu'on déménageait quelque chose en bas... La jeune femme n'y put tenir et descendit.

Au tournant de l'escalier, elle s'arrêta, figée de terreur : dans le vestibule, deux hommes requis pour cet office et qu'entouraient le docteur Bercegeay, un prêtre et le personnel de la Théologie avec des flambeaux, emportaient le corps du chanoine, frappé d'un coup de sang au milieu de son opération de police.

## TROISIÈME PARTIE

---

### I

Les obsèques de vénérable et discret messire Athanase-Paterne-Ciférian Cariton, docteur en théologie, curé de Guérande et chanoine honoraire de Saint-Similien, avaient eu lieu la veille au milieu d'un déploiement de foule inaccoutumée et sans que rien eût transpiré dans le public des circonstances mystérieuses où s'était produit l'accident : les Louisets, surpris par le digne ecclésiastique, avaient toutes sortes de bonnes raisons pour se taire ; aucun bruit suspect — et pour cause — ne s'envola du comptoir des demoiselles Le Délious. D'autre part le tempérament sanguin du chanoine l'exposait plus que tout autre aux terribles surprises de l'apoplexie. Même chez le docteur Priou, la version propagée par Mme de Sonil ne rencontra aucune résistance et il fut générale-

ment admis qu'en sortant de la chambre de Jeannine l'abbé Cariton avait été foudroyé sur les marches de l'escalier, au pied duquel le personnel de la Théologale l'avait trouvé en rentrant. Mais déjà le chanoine avait succombé.

Jeannine seule aurait pu démentir cette version, mais comment l'eût-elle osé, à qui eût-elle confié son secret? Mme de Sonil la tenait sous son regard d'acier. Avec l'abbé Cariton s'était évanoui le dernier espoir de la malheureuse. Elle n'attendait plus rien de la destinée. Quand la marquise, à l'issue des obsèques, la jeta aux pieds de Geneviève et lui intima de faire des excuses à l'arrogante jeune fille, elle obéit machinalement; elle répéta mot pour mot les phrases que lui soufflait son impitoyable belle-mère et que Geneviève reçut du haut de sa dignité, sans même condescendre à lui tendre la main. A la vérité, Mme de Sonil lui ayant réclamé quelques instants plus tard la lettre du docteur Priou, elle n'eut point l'air de comprendre. Elle était comme hébétée. Il semblait qu'en elle aussi il y eût quelque chose de mort, qu'un des ressorts vitaux se fût brisé. Une volonté étrangère s'était substituée à la sienne : des sommeils lourds, sans pensée, succédaient chez elle à des journées atones où elle accomplissait les rites

ordinaires de l'existence avec une sorte d'automatisme inconscient; elle ne parlait, elle ne marchait qu'au commandement. Et c'est ainsi qu'elle n'aurait su dire pourquoi, ce matin-là, en rentrant à la Théologale, après avoir accompagné sa belle-mère à Notre-Dame-la-Blanche, elle s'était attardée au jardin et avait porté ses pas vers la tour.

L'idée lui était-elle venue de revoir la triste bastille par une fenêtre de laquelle, trois mois plus tôt, elle avait donné l'adieu à Xavier? Mais il n'y avait plus d'autre idée dans son cerveau que celles qu'y implantait la marquise. Peut-être, sans le savoir, Mme de Sonil avait-elle éveillé chez Jeannine le souvenir de la tour en causant, à l'issue de la messe, avec l'aînée des demoiselles Le Délios qui tenait d'une personne bien informée que les remparts de la ville étaient « menacés » d'une réfection prochaine : on devait commencer par la porte Saint-Michel; les architectes s'en prendraient ensuite à la Théologale et à la porte de Saillé, dont l'état laissait plus particulièrement à désirer. Toute l'enceinte y passerait. M. de Sourzac n'en faisait jamais d'autres, et cette réfection, qui était l'aboutissement de ses démarches personnelles au conseil général et près de la commission des monuments historiques, allait tout sim-



plement livrer Guérande à l'anarchie, les ouvriers du dehors auxquels il faudrait faire appel ne pouvant que gangrener ce qui restait d'éléments sains dans la population.

Et Pulchérie conclut, en levant son manchon vers le ciel :

— Nous n'avions donc pas assez de la mauvaise presse, des écoles sans Dieu et du docteur Priou, et il nous fallait encore les architectes ! Qu'en pensez-vous, chère madame ?

— Je pense comme vous, mademoiselle Pulchérie, dit Mme de Sonil. M. de Sourzac, depuis qu'il s'est fait philippiste, ne sait qu'imaginer pour flatter la démagogie, et son amour des nouveautés finira par nous mener à la ruine. Quel besoin de toucher à nos remparts, qui se défendent bien tout seuls, sans ces messieurs de Paris ?

La vérité est qu'ils se défendaient fort mal. Mais Mme de Sonil avait toujours vécu parmi ces décombres : sa religion et sa race l'inclinaient à un certain fatalisme archéologique. Les Bretons ne relèvent jamais ce qui est tombé : si un pignon s'effondre ou le toit d'une chapelle, ils bâtissent à côté une autre maison, une autre chapelle : respectueux des sanctions du destin, ils ne touchent pas à l'édifice que le temps a condamné. De là

le nombre invraisemblable de ruines qu'on trouve en Bretagne, même au milieu d'agglomérations florissantes. La Théologale, lézardée en maint endroit et dont les pierres de soubassement continuaient à se déchausser, ne pouvait que gagner à une réfection bien comprise. La douairière, qui savait que la tour durerait autant qu'elle, eût préféré que l'administration ne s'en mêlât point et laissât les choses en l'état. Mais il suffisait que l'initiative de la réfection partît de M. de Sourzac pour l'indisposer contre la mesure dont venait de l'entretenir Pulchérie, — et c'est bien ce qu'avait flairé la béate.

Sans prendre part à la conversation, Jeannine en avait suivi vaguement la marche générale et, sur elle aussi, mais pour d'autres raisons, la nouvelle avait fait une impression pénible. Des parcelles de notre sensibilité adhèrent aux lieux où nous avons vécu certains instants de vie profonde ; il suffit qu'on y touche pour éveiller cette poussière d'atomes pathétiques. Cette tour de la Théologale, où Jeannine n'avait pas remis les pieds depuis le départ de Xavier, lui était devenue subitement chère depuis qu'elle la savait menacée. Sa massive architecture découpait une grande ombre froide sur le jardin, déjà si triste avec ses cyprès,

ses fusains et ses ifs, et dont les allées, cernées de buis arborescent, dégageaient une odeur fade de cimetière. Mme de Sonil, fermée au sentiment de la nature, n'y venait presque jamais. Le verger seul et le potager attestaient certains soins. Partout ailleurs, c'était la sauvagerie. Il fallait écarter les ronces et les orties pour pénétrer dans la tour, dont le rez-de-chaussée servait de débarras. On montait de là, par un escalier en vis, à l'étage supérieur éclairé par une seule fenêtre donnant sur la route de la gare. La pièce était abandonnée ; il ne s'y voyait aucun meuble, pas même un tabouret. Le plâtre des murs était tombé et la pierre, noire, suintante, s'y montrait à nu. Ainsi de l'âme de Jeannine, avec qui cette désolation s'harmonisait mystérieusement.

Un banc de granit, enclavé dans l'embrasure, régnait autour de la fenêtre, qui n'avait plus de vitre. Jeannine s'y assit et laissa errer mélancoliquement ses yeux sur le paysage inférieur, où elle tâchait d'évoquer le fantôme de Xavier. Que ne reparaisait-il à ce coude de la route où elle l'avait vu se tourner vers elle pour la dernière fois et que ne pouvait-elle lui crier sa détresse, le mettre en garde contre les calomnies de Mme de Sonil !

A l'appréhension de leurs effets se joignait

l'anxiété que lui causait l'incertitude de la situation en Extrême-Orient. Mme de Sonil était abonnée à un journal de Bordeaux qui soutenait l'intrigue jaymiste et qui arrivait généralement à la Théologale avec le courrier de l'après-midi. Jeannine n'osait déplier le journal avant que sa belle-mère ne lui en eût donné licence et, dans les premiers temps, elle cherchait à suivre, sur la figure de la douairière, le reflet des impressions éprouvées. Mais la figure de la douairière demeurait impénétrable. Sans sourciller, cette âme de fer allait jusqu'au bout de sa lecture et ne l'interrompait d'aucune réflexion. Après quoi seulement, elle tendait le journal à sa bru qui, négligeant tout le reste, courait aux nouvelles du théâtre de la guerre et s'en repaissait avidement.

C'est ainsi qu'elle apprit que le *Descartes* avait appareillé pour Fou-Tchéou, afin de se rapprocher de la capitale chinoise où de graves événements se préparaient : les Boxers, maîtres de tout le pays, avaient commencé d'investir Pékin ; on craignait un soulèvement dans Pékin même, où l'élément xénophobe gagnait chaque jour du terrain et acquérait à mesure plus d'audace. Xavier, d'après les calculs de Jeannine, devait avoir rejoint son navire : si les Légations, menacées, s'adressaient

aux amiraux, ferait-il partie du détachement envoyé à leur secours ou bien demeurerait-il à bord?

Douloureuse question qui la perçait jusqu'au cœur, quand elle sortait de son anéantissement, et que l'âme cornélienne de la marquise, à qui elle se posait aussi, envisageait avec une stoïque impassibilité!

## II

Un vent tiède du sud-ouest courait à ses pieds dans les roseaux de la douve et composait avec leur bruissement et la voix mouillée des rainettes une harmonie mélancolique; plus loin, c'était le mail, découronné pour le moment de ses verdure et veuf de promeneurs. Puis le terrain s'abaissait : d'Escoublac à Pen-Bron s'étalait tout le pays blanc, aujourd'hui sans couleur sous le ciel gris, mais si expressif encore, si peu semblable à aucun autre, avec les cases géométriques de ses salines qui l'eussent fait prendre pour un de ces échiquiers gigantesques comme les Orientaux en dessinent sur le sol et dont les pions sont figurés par des personnages humains. De grandes routes

droites, tirées au cordeau et surplombantes comme des digues, coupaient en croix cet échiquier de 1 800 hectares. Le marais était encore sous l'eau; ce n'est guère avant la fin de février qu'on corroie la terre des œillets et qu'on la prépare pour la saunaison et, aussi loin que s'étendait son regard, Jeannine n'apercevait d'autre être vivant par les chemins qu'une petite vieille en mante de berlinge, un sac sur l'épaule, un bâton à la main, qui, poussant ses chèvres devant elle, s'en venait de Krémaguen vers Guérande où, sans doute, elle comptait s'arrêter.

Mais point! Laissant à droite la porte de Saillé, la vieille continua son chemin vers l'intérieur des terres. Elle allait sans se retourner, d'un pas resté ferme encore, et Jeannine reconnut sa vieille amie Téphen-er-Givri, la bonne fée paludière qui avait veillé sur ses amours naissantes au temps où elle folâtrait sur les « bossis » de la Villeneuve avec Xavier. Que de fois Téphen les avait avertis de l'arrivée de Mme de Sonil! Ils ne parlaient point la même langue, mais quand elle leur criait, en levant sa quenouille : « *An itron!* » (la dame), ils comprenaient et se rasaient aussitôt derrière quelque touffe d'artiplex ou de statice, la jolie fleur bleue des marais qui ne fane pas et

qu'ils avaient prise pour emblème de leur amour.

Jeannine n'avait revu Téphén qu'une fois depuis le séjour qu'elle avait fait avec Xavier à la Villeneuve et au cours duquel le jeune couple était allé rendre visite à la vieille chevrière sur la lande de Krémaguen : c'était précisément aux obsèques de l'abbé Cariton. Téphén venait au dernier rang de la foule et elle fut aussi la dernière à quitter le cimetière. Le gardien, qui s'appretait à fermer les portes, dut l'aller quérir sur la tombe encore fraîche du chanoine, avec les mânes de qui elle avait engagé un mystérieux colloque.

— Allons ! la vieille, on ferme !... Déguerpi-sons...

Comme elle ne bougeait pas, il la prit par les épaules.

— *Mat eo ! Me ga dehenn.* (C'est bon ! Je m'en vais.)

Et elle s'en fut, la tête un peu plus basse, l'échine un peu plus voûtée que d'habitude. Elle regagna dans la soirée sa bauge rocheuse ; elle y passa la nuit ; elle occupa toute la journée suivante à diverses courses aux environs, régla de menues emplettes chez l'épicier et le fournier de Rouffiat, se coucha et, le lendemain, son baluchon sur le dos, son brûle-gueule aux dents, après une courte

oraison devant la croix de Krémaguen, se mit en route avec ses chèvres dans la direction de Guérande, première étape de son exode vers l'inconnu.

« Où va-t-elle ? » se demandait Jeannine, intéressée malgré elle par cette énigme.

Comme la vieille arrivait à la hauteur de la Théologale, Jeannine la héla. Il n'y avait personne sur la levée ; seul un forgeron battait le fer dans une des masures qui bordent extérieurement le mail et qui dérobent aux promeneurs une partie du magnifique panorama. Téphén entendit l'appel et leva la tête. Jeannine était si changée qu'elle ne la reconnut peut-être pas, mais elle comprit le sens de la question et, du bout de son bâton, elle montra le nord-ouest, la région embrumée dont les landes moutonnaient là-bas, derrière Muzillac, au dernier plan de l'horizon.

Là-bas, c'était la Bretagne, la vraie, celle où l'on parlait breton. Ici, où les dernières syllabes de l'idiome sacré venaient de s'éteindre sur les lèvres de l'abbé Cariton, ce n'était plus la Bretagne. Tant qu'ils avaient été deux à le parler, cet idiome, elle était restée, souhaitant tout bas de disparaître avant son pasteur. Le ciel en avait décidé autrement : l'abbé Cariton était parti le premier ; désormais le pays blanc appartenait



sans réserve aux gens d'oïl. Qu'y ferait-elle, seule survivante de son clan? Là où est la langue, là est la patrie. C'était tout cela que voulait dire le geste de Téphen. Et Jeannine, qui n'avait pas eu de peine à l'interpréter, sentit bien en effet que dans la presqu'île, conquise définitivement à l'influence française, il n'y avait plus de place pour cette suprême représentante d'une nationalité morte.

Les petites patries ont fait la grande, qui obéit peut-être à sa loi secrète, en les défaisant. Le monde converge partout à l'unité. Jeannine n'eût pas gémi en d'autres temps sur les fâcheuses conséquences de cette loi d'airain : avec Téphen pourtant, c'était encore un lambeau de sa jeunesse qui la quittait. Elle croyait éprouver que tout sombrait autour d'elle, que les murs de son *in-pace* se resserraient, que le cube d'air qui lui était si avarement mesuré avait encore diminué.

La vieille chevrière poursuivait sa route : parvenue au pied de la motte féodale de Glogor, d'où l'on domine tout l'ensemble du pays blanc et après laquelle la route s'enfonce dans les terres, elle se retourna, demeura quelques moments en contemplation à la même place, le buste oscillant et comme battu par une tempête intérieure.

Qu'elle semblait avoir de peine à s'arracher au magnétisme secret, à l'obscur séduction du pays natal! Il se levait des ceillecs et des glèbes une vapeur argentée que le vent d'amont chassait vers les hauteurs, et c'était comme si toutes les puissances secrètes de cette contrée amphibie, moitié naïade, moitié napée, montaient vers elle et la conjuraient de ne point partir. Où trouverait-elle ailleurs ce qu'elle laissait ici? « Reste! » disaient les eaux rousses, les chênes verts en bouquets sur les pentes, les dunes grises dont le bourrelet de pins cernait l'horizon d'un trait sombre. L'hiver avait engourdi la presqu'île; mais, aux premières caresses du printemps, elle s'éveillerait, redeviendrait le pays blanc, la région immaculée, veillée par Notre-Dame-la-Blanche et ses trois autres grands patrons symboliques au nom synonyme de blancheur : saint Clair de Saillé, saint Aubin de Guérande, saint Gwénolé (*Gwen-oll-ee*, le tout blanc) du Bourg-de-Batz; l'infini salicole, si morne à présent, s'animerait; les mulons de sel surgiraient du marais, poussés en une nuit comme de grands champignons boule-de-neige ou comme des tentes de nomades; les caravanes des paludiers passeraient sur les bossis au tintement argentin des mules secouant leurs grésillons. La

mer, si jalouse d'ordinaire, avare de ses moindres dons, ne rejetait ailleurs que son écume, ses épaves et ses vomissures ; ici, dans ce grand « traict » ensoleillé, dans cette sorte de grande cuve qu'elle s'était taillée entre Vilaine et Loire, elle déposait le meilleur d'elle, sa substance profonde, son pur esprit, son sel. On le respirait partout. Il était la vie du paysage ; c'est lui qui faisait si clair le teint des filles, si alerte et si vigoureux le corps des hommes. Et Téphen elle-même, toute petite, mais solide encore comme une roche à plus de quatre-vingts ans, elle lui devait sa force physique, son incroyable endurance aux coups de la fatalité.

Alors pourquoi s'en allait-elle ? Pourquoi, au seuil de la tombe, tranchait-elle si impitoyablement les attaches puissantes qui la retenaient à cette patrie de son cœur et de son sang ?

Parce que tout cela, au fond, n'était qu'un mirage et que, pour elle, il n'y avait plus de pays blanc.

Oui, deux ou trois fois tous les dix ans, par les beaux étés chauds, il arrivait encore que le marais s'animât d'une vie factice. Spectacle réjouissant comme celui d'une ruche en pleine activité ! Pour rare fût-il, il suffisait dans les premiers temps à Téphen qui, après la liquidation de sa petite fortune

et plutôt que de se laisser hospitaliser à Savenay ou à Nantes, avait préféré la misère avec la liberté et demeurer au voisinage de son cher marais. Sa bauge rocheuse de Krémaguen n'était point un palais, mais elle y était à l'abri des expropriations et, depuis près de vingt ans qu'elle gîtait là, elle se flattait candidement d'y mourir. Sur pied chaque jour avant l'aube, elle traversait comme une ombre, en suçant sa pipe, les hameaux voisins où la clochette de ses chèvres réveillait les quelques ménagères qui l'achalandaient ; le reste du temps elle le passait à filer sa quenouille sur la lande ou à paître sa harde famélique au revers des bossis. Le dimanche seulement elle s'attardait un peu à Kervallet pour entendre la grand-messe et le prône qui continuaient de se faire en breton. Puis, certain jour, le desservant annonça qu'en raison du petit nombre de fidèles qui parlaient encore cette langue, le prône et la confession se feraient dorénavant en français ; Batz recevait un nouveau pasteur, tandis que l'abbé Cariton était transféré à la cure de Guérande : c'était officiellement fini du breton dans la dernière paroisse de la Loire-Inférieure où se fût conservé, comme une relique des temps barbares, un débris de l'ancien idiome armoricain.

Guérande, par bonheur, n'est pas plus éloignée de Krémaguen que Kervallet et, dès lors qu'elle était sûre de pouvoir confier ses péchés à un ecclésiastique capable de la comprendre, Téphén ne se trouvait pas trop à plaindre. Elle regretta bien le prône; elle le regretta moins quand l'abbé Cariton, heureux lui-même de s'épancher dans l'oreille d'une vraie Bretonne, l'eut pour ainsi dire adoptée et installée au presbytère, où il y avait toujours pour elle, le dimanche, à l'issue des offices, une pleine écuellée de soupe au *blonek* (1).

La vie de recluse qu'elle menait en semaine sur la lande et dans les pâtis la laissait ignorante du cheminement de l'influence française à Kervallet et dans les autres hameaux du Bourg-de-Batz; le peu de mots qu'elle échangeait avec ses clientes, dans la brume du petit jour, ne variait guère, et, bien souvent même, tout se bornait à un salut ou à un remerciement. Si la jeunesse, dans ces hameaux, ne parlait plus breton, les vieux le parlaient encore, et c'était aux vieilles gens que Téphén avait surtout affaire. Leur langage se corrompait un peu plus sans doute à mesure qu'il se

(1) Graisse de lard fumé.

trouvait en contact avec le français; il arrivait à Téphén de ne pas entendre certaines expressions, des néologismes à forme bretonnisée, que ses clientes introduisaient innocemment dans leur vocabulaire. Mais quoi! si gâté fût-il, c'était du breton encore. Le temps marchait cependant; les vieux s'en allaient l'un après l'autre; la clientèle de Téphén s'éclaircissait. Entrant un matin chez le fournier qui lui blutait le gros pain de méteil de sa semaine, l'octogénaire fut reçue par une jeune femme qui lui rit au nez dès qu'elle eut ouvert la bouche :

— J'n'entendons mie à votre charabia, moé. Kéque vos volez, la vieille? La fornière est crevée, quoé! et j'sons sa remplaçante.

Scandalisée, Téphén tourna les talons. Elle se passa de pain ce jour-là. Le lendemain elle se rendit à Rouffiat, chez un autre boulanger, et, là du moins, pour s'éviter une nouvelle rebuffade, elle posa ses vingt sols sur le comptoir, désigna une miche et l'emporta.

On la crut frappée de mutisme. Elle s'obstinait simplement à ne pas donner la réplique aux gens. Car maintenant tous, sans exception, ils parlaient ou croyaient parler français. A peine si quelques mots de l'ancien idiome : *bara*, *kik*, *gwin*,

avaient subsisté parmi eux, perdus, noyés, comme des épaves, au milieu du patois bourbeux qu'ils prenaient pour un langage de civilisés. Quand, après que Téphen avait rempli leurs seilles de fer-blanc, ils essayaient par dérision d'engager la conversation avec elle, la vieille chevrière secouait doucement la tête et répondait : « *Me uerkeit er gâleik* » (je n'entends pas le français). On le savait bien, parguienne ! et on en profitait pour se gausser d'elle, lui lancer des quolibets qu'elle recevait avec la même figure fermée, impénétrable, la même face de bois.

Son pays la reniait. Isolée tout le jour sur sa butte granitique de Krémaguen, elle songeait, les yeux perdus dans le vague de l'infini paludier. Encore s'y sentait-elle moins seule que parmi ses semblables, depuis que toute communication intellectuelle, presque tout lien auditif, était rompu entre elle et eux. Ses chèvres au moins la comprenaient : ce peuple indocile se soumettait à sa voix et n'eût point plié aux ordres qu'on lui eût lancés dans un autre langage. Que ne pouvaient-elles parler, aussi bien qu'elles entendaient ? Tel ce perroquet centenaire qu'Humboldt recueillit dans un de ses voyages et qui bredouillait encore quelques mots de la langue des Apures, éteinte

depuis un quart de siècle, elles auraient demeuré, Téphen disparue, pour attester qu'autrefois, dans ce pays blanc gagné à l'insipide uniformité, le grave, rude et sacerdotal idiome armoricain avait ébranlé l'air de ses rauques syllabes...

Téphen siffla son troupeau disséminé sur la butte. Une fois encore elle se tourna vers le marais natal : de ses bras tendus on eût dit qu'elle voulait rassembler son pays épars pour le presser sur son cœur. Puis sa dextre osseuse traça en l'air un signe de croix, le signe qu'on fait sur les morts. Et Jeannine, qui ne la quittait pas des yeux, qui reconstituait mentalement tout le travail obscur de ce pauvre cerveau désemparé, vit sa petite forme sombre décroître à l'horizon. Le vent des hauteurs enflait les ailes de sa mante et lui donnait l'apparence d'une nef en marche. C'était plus qu'une émigrante, c'était la Bretagne qui se retirait du pays blanc, emportant sa langue et ses dieux et s'enfonçant un peu plus vers l'ouest, vers les âpres solitudes morbihannaises, vers le couchant...

Jeannine, quand ses yeux revinrent vers le « traict », eut l'impression qu'il s'était vidé.



## III

Et des jours, des semaines passèrent. La vie avait repris son cours morne à la Théologale ; tous les matins, lever à six heures dans une chambre sans feu, où l'eau quelquefois gelait et obligeait la jeune femme à supprimer les soins de toilette les plus élémentaires ; à sept heures, messe basse, en compagnie de la marquise, dans la chapelle de Notre-Dame-la-Blanche ; confession et communion aux grandes fêtes ; chaque jour, station, litanies et chemin de croix. Retour à la Théologale vers huit heures et demie, déjeuner (une tasse de café noir), courte promenade au jardin, quand le temps était beau, puis travaux d'ouvrage, jusqu'à une heure. Dîner — maigre trois fois par semaine — avec *benedicite*, grâces et lecture de la *Vie des Saints*, précédant celle du journal. Mme de Sonil, pour une couple d'heures, rendait alors la liberté à Jeannine, qui avait la faculté de se retirer dans sa chambre, mais sous la réserve d'occuper ces deux heures de liberté apparente en méditations pieuses dont elle devait rendre compte à la mar-

quise. A quatre heures, visite aux familles nécessiteuses de la localité, adoration du Saint-Sacrement (les jours de salut), chez les Ursulines du faubourg Saint-Michel, nouvelles litanies et nouveau chemin de croix. Ces divers exercices menaient Mme de Sonil, Jeannine et Geneviève, qui y était le plus souvent en tiers, jusqu'à six heures du soir où se faisait la correspondance dans le cabinet attenant à la salle à manger. Jeannine, un peu avant le souper, obtenait encore la concession d'un petit quart d'heure pour vaquer à sa toilette. Au coup de cloche de Justin, elle descendait. Le repas durait assez longtemps, en raison des intolérances d'estomac de la marquise. S'il y avait sermon, l'heure du souper était avancée. Dans le cas contraire, on disait les prières à neuf heures et toute la domesticité y assistait. Par une dérogation singulière, c'était Justin qui, depuis la mort de l'abbé Cariton, remplissait l'office de récitant.

Jeannine aurait pu s'en montrer surprise, si elle n'avait connu le phénomène de dédoublement qui, aux jours fériés, permettait à ce maître Jacques de la Dissidence d'échanger sa souquenille de laquais contre les attributs d'un ministre du culte : moins hardie autrefois, Mme de Sonil, dans

son domestique, n'aurait pas osé reconnaître publiquement le chef spirituel des Louisets.

Si rigide que fût ce programme de vie, assez semblable à celui des grandes pénitentes de Port-Royal, encore n'eût-il pas effrayé Jeannine qui savait par Xavier quel ton d'austérité régnait à la Théologale. Ce qui la tuait ici, plus que la sévérité de cette règle monastique, c'était la suspicion, l'hostilité dont elle se sentait enveloppée. Les domestiques même et jusqu'à ce Justin, de qui la mine ne trompait point et qui était vraiment un saint homme, mais trop absorbé par sa double fonction de factotum et de chef spirituel de la Dissidence, la regardaient avec une prévention visible et se tenaient à son égard sur une réserve voisine de l'aversion. Évidemment la marquise avait surpris leur bonne foi. Elle l'avait peinte à eux — et pourquoi se fussent-ils méfiés du portrait? — comme une fille artificieuse et sensuelle, uniquement occupée du soin de sa beauté et, pour dire le mot, une émanation de l'Enfer. Justin qui, le soir où la marquise tenait son cercle, l'avait vue descendre en décolleté, ne s'était pas montré moins indigné que Mme de Sonil et Geneviève : une toilette si étrangère aux habitudes de la Théologale lui avait paru le comble de

l'impudicité. Jeannine acheva de se l'aliéner par son innocente tentative de corruption et, à ce coup, il ne douta plus que tout ce que lui avait dit la douairière de sa belle-fille ne fût l'exacte vérité.

L'attitude de Jeannine dans les jours qui suivirent, sa soumission, ses larmes, les marques publiques de repentir qu'elle donna de sa conduite, avaient un peu fait revenir Justin de sa prévention, mais sans lui ouvrir complètement les yeux. Ainsi la jeune femme, de quel côté qu'elle se tournât, ne trouvait dans son entourage aucune espèce de réconfort. Elle restait aux regards de tous, de la domesticité comme des maîtres, l'aventurière, l'intruse, la femme captieuse qui, par les artifices ordinaires aux personnes de son sexe, s'était jouée de la naïveté de M. de Sonil et avait introduit à la Théologale un peu de l'air empesté du siècle.

S'il était demeuré jusqu'alors à Mme de Sonil quelque perplexité secrète sur la légitimité de son attitude à l'égard de Jeannine, si la dévote en elle, troublée, à son corps défendant, par les remontrances de l'abbé Cariton, s'interrogeait à certaines heures et ressentait la pointe de certains scrupules, vite étouffés d'ailleurs par un retour de sa nature orgueilleuse, c'était bien fini

désormais de ces hésitations et de ces vagues remords de conscience : entre elle et l'abbé Cariton, Dieu avait pris soin de prononcer et, pour la marquise plus encore que pour le reste des Louisets, il ne faisait aucun doute que la mort du chanoine était un coup du ciel. L'abbé Cariton avait été frappé au seuil du dernier asile de la Dissidence comme Antiochus Epiphane au seuil du Saint des Saints ; le doigt de Dieu était visible dans ce foudroiement du persécuteur de la Petite Église. Après un signe aussi manifeste de la complaisance divine à l'égard des Louisets, les aveugles seuls pouvaient ne pas voir, les sourds ne pas entendre et, de ce moment en effet, on constata un redoublement de zèle, une confiance plus allègre et comme un rayonnement de certitude chez les Louisets avérés, — en même temps que, chez les nouveaux convertis, naissait et se développait, à la faveur du prodige, un sentiment d'inquiétude fort compréhensible et le regret à peine dissimulé d'avoir déserté la Voie étroite pour les voies plus larges, mais moins sûres, de l'Église concordatiste.

Chez Mme de Sonil notamment, qui n'avait jamais adhéré que des lèvres au formulaire romain et dont les sympathies allaient aux Louisets, ce

sentiment prenait une force toute particulière : sans rompre ouvertement avec l'Église et en redoublant au contraire de pratiques pieuses, en se jetant dans les austérités les plus extraordinaires, en couchant sur la dure, en se donnant la discipline, en se relevant secrètement la nuit pour prier dans son oratoire, la douairière s'abstenait presque entièrement de fréquenter la collégiale, entachée d'esprit concordatiste, et faisait toutes ses dévotions à Notre-Dame la-Blanche, dont le desservant était plus selon son cœur d'ancienne dissidente.

Le pis est que son ascétisme avait gagné tout le personnel de la Théologale : le régime de la maison, déjà si dur pour Jeannine, s'aggrava encore, et les jeûnes, les abstinences, les mortifications, qui n'étaient que l'exception, devinrent l'ordinaire du lieu. Justin n'était pas l'homme qui eût arrêté la marquise dans cette voie raboteuse et il l'y eût encouragée plutôt : tout ce qu'on s'ôtait de la bouche à la Théologale s'allait ajouter au patrimoine des pauvres dont le digne serviteur était la Providence.

Chaque matin il partait faire sa tournée dans les logis de gueux avec une brouette chargée de provisions, de linge, de vieux vêtements. Le premier

au chevet des malades, il était le dernier à se mettre au lit et c'était une chose admirable en somme que la vie de ce vieillard dont l'humilité volontaire se pliait aux plus basses corvées et qui ressuscitait, dans la Dissidence, les vertus d'un de ces grands bourgeois jansénistes du dix-septième siècle, un Singlin ou un Duguet, à la fois valets, apôtres et confesseurs. Jeannine elle-même ne pouvait s'empêcher d'admirer Justin, tout en déplorant qu'il n'étendît pas jusqu'à elle un peu de cette belle charité chrétienne dont il se montrait si prodigue à l'égard d'autrui. L'habitude, une longue soumission et cette sorte de dévouement aveugle à leurs maîtres qu'on rencontre chez les anciens domestiques empêchaient Justin de voir clair dans l'âme de la marquise ; le respect qu'elle lui inspirait lui voilait sa vertu toute spécieuse et ce manque de véritable componction qu'elle dissimulait, non seulement aux autres, mais à elle-même, sous les dehors de la plus rigide austérité ; la dureté qu'elle montrait à l'égard de Jeannine ne lui semblait point autrement criminelle, et c'était évidemment pour le bien de la jeune femme qu'elle en agissait de la sorte.

Jeannine cependant mourait à ce régime. Aucun secours ne lui venait du dehors. Elle ignorait

que le docteur Priou, inquiet à bon droit de son état de santé et soucieux de tenir ses engagements, s'était présenté trois fois de suite à la Théologale où il avait fini par être reçu, mais où il s'était heurté au *veto* formel de la marquise, dont l'imagination continuait de suivre la même piste et voulait voir dans cette démarche un simple stratagème d'amoureux. Vainement le docteur Priou objectait-il que c'était Xavier en personne qui lui avait demandé d'intervenir. Mme de Sonil lui avait nettement fait entendre qu'elle ne le croyait point et ne le croirait que quand il aurait en main un ordre exprès de son fils, qu'aussi bien elle avait toute confiance en l'expérience du docteur Bercegeay, etc., etc.

— Votre Bercegeay est un âne ! n'avait pu s'empêcher de s'écrier le jeune praticien qui, le jour même, écrivit à Xavier pour lui exposer sans ambages toute l'affaire et lui demander une autorisation écrite sans laquelle il était véritablement désarmé.

Le malheur est qu'il fallait plus d'un mois avant que cette lettre, si propre à faire contrepoids aux accusations de la marquise, ne parvint à Xavier et qu'un autre mois s'écoulerait avant que le docteur Priou ne reçût l'autorisation demandée.



Si encore Jeannine avait pu savoir qu'il s'occupait d'elle! Mais il n'avait aucun moyen de communiquer avec la jeune femme : le petit Pélo, effrayé, avait déguerpi aux premières ouvertures du docteur et le billet que celui-ci voulait couler à Jeannine par son canal lui était demeuré pour compte avec le bel écu dont il appuyait sa tentative de corruption. Mme de Sonil ne s'entêtait pas moins à découvrir ce billet... Jeannine, à plusieurs reprises, crut remarquer qu'on avait perquisitionné dans sa chambre. Ses effets et ses papiers n'étaient plus à la même place. Était-ce Nochon qui y avait fouillé en son absence? Une nuit, elle eut la sensation qu'on rôdait autour d'elle, qu'un visiteur clandestin déplaçait des objets dans l'armoire. Elle ne se trompait pas : un jet de lumière l'éveilla en sursaut et elle aperçut près de son lit la grande forme blanche de Mme de Sonil, en camisole de nuit, les pieds dans des sandales, qui braquait sur elle le feu d'une lanterne et lui demandait brusquement :

— Où l'avez-vous caché?

— Quoi donc, madame? balbutia Jeannine, effrayée.

— Le billet du docteur Priou. Je le veux. Il faut que vous me le remettiez.

— Mais je n'ai reçu aucun billet, madame... Je vous le jure!...

— Il vous a écrit pourtant et c'est le petit Pélo qui s'est chargé de la commission.

— Je n'ai pas vu Pélo depuis la Villeneuve, affirma Jeannine. Lui-même vous le dira et vous êtes présente d'ailleurs à toute ma vie...

— Pélo a pu cacher le billet dans un endroit connu de vous... Allons! Songez à votre salut et donnez-moi le billet...

Jeannine tordit ses bras de désespoir et Mme de Sonil, voyant qu'elle n'en pourrait rien tirer, abandonna la partie. Mais le lendemain Jeannine constata que la photographie de Xavier avait disparu de la cheminée.

Elle n'eut pas la force de protester contre ce nouvel attentat, plus barbare que tous les autres. L'inquiétude, le manque d'exercice, les privations, les maximes décourageantes de sa belle-mère sur la vanité et la précarité des attachements formés par les sens, et, plus que tout peut-être, cette atmosphère de caveau qu'on respirait dans la Théologale, le sortilège de ces vieux murs enduits de la tristesse des générations, cette espèce d'envoûtement lent, régulier, continu, achevaient de faire leur œuvre sur l'ardente Batzienne; elle souffrait de conti-

nuelles migraines ; ses joues se creusaient et son teint prenait peu à peu les tons verdâtres de sa prison. Mme de Sonil ne paraissait pas se soucier de ce changement et ne faisait rien pour y remédier. Comme elle avait macéré cinquante ans dans l'air ranci de ce pénitencier, elle ne se rendait peut-être pas compte du danger qu'il présentait pour sa bru — ou peut-être, au secret d'elle-même, dans ces retraites obscures de la conscience où ne pénètre aucun rayon, s'en applaudissait-elle confusément.

Mais Geneviève, qui avait repris sa place près de Mme de Sonil, suivait d'un œil plus lucide, avec une joie mal dissimulée, les progrès de ce dépérissement. Jeannine, qui n'avait jamais été grand'chose à la Théologale, n'y était plus rien. On la recevait encore à table, mais à peine si on lui parlait, sauf pour lui asséner des ordres ou lui infliger des réprimandes. Elle acceptait sans récriminer ce rôle de Cendrillon ; elle était ou paraissait définitivement matée et les pires vexations ne lui arrachaient pas un mouvement de révolte. Geneviève avait beau s'ingénier à la tourmenter : sa victime ne lui répondait que par un regard humble et noyé, dont la muette supplication ne touchait personne et que l'entourage de Mme de Sonil mettait sur le compte de l'hypocrisie. Après le déjeuner, quand

la marquise avait achevé la lecture de son journal, il arrivait même qu'elle le repliât sans le tendre à sa bru, en disant :

— Il n'y a rien là qui vous intéresse.

## IV

Pourtant les nouvelles d'Extrême-Orient étaient de plus en plus mauvaises. Coup sur coup, par des télégrammes de Tien-Tsin, on avait appris l'assassinat de l'ambassadeur d'Allemagne, l'entrée des Boxers à Pékin, l'investissement des Légations et des établissements catholiques du Pé-Tang ; sur réquisition de notre ministre à l'amiral Courrejolles, une nouvelle colonne de secours avait été formée à Fou-Tchéou et dirigée sur Pékin par les voies les plus rapides. Les journaux donnaient la composition de la colonne : un enseigne de vaisseau du *Descartes*, deux aspirants du *d'Entrecasteaux*, deux premiers maîtres, etc. L'enseigne de vaisseau commandant le détachement était Xavier de Sonil. Mais déjà, dès le 15 avril, les Boxers avaient tenté une attaque contre les Légations et l'on se demandait si les secours arriveraient à temps, si même, en raison de

leur faiblesse numérique, ils pourraient se frayer un passage à travers la ville insurgée.

Jeannine apprit ces graves nouvelles par hasard : Justin venait d'avertir à voix basse sa maîtresse que Mlle Pulchérie désirait lui parler et la marquise, oubliant de replier son journal, laissa un moment seule la jeune femme. Tel était pourtant l'état de dépression où Mme de Sonil avait réduit Jeannine que celle-ci n'aurait peut-être pas osé toucher au journal, si ses yeux n'étaient tombés d'aventure sur la manchette de la deuxième page où s'étalait en gros caractères la mention : *Pékin aux mains des Boxers!* Une impulsion irrésistible l'arracha de son apathie et la fit se jeter sur le journal : elle le lut d'un regard, comme on avale un breuvage d'un trait, et pâlit affreusement. Mme de Sonil rentra au même instant et devina la scène.

— Excusez-moi, madame, balbutia Jeannine qui défaillait... Je n'ai pu résister... Depuis tant de jours que je ne sais rien !... Xavier est votre fils... Mais, ajouta-t-elle avec des larmes, c'est aussi mon mari...

— Je ne le sais que trop, répliqua durement la marquise... Mais ne pouvez-vous donc rien dire sans ruisser ? Avez-vous oublié que saint Chrysostome enseigne que les larmes ne sont faites que

pour pleurer ses péchés et que c'est en abuser que de les employer à autre chose?...

— Ah ! madame, mettez que ce sont mes péchés que je pleure et souffrez que mon cœur se vide par mes yeux.

— Il y faudrait encore la contrition, et vous ne l'avez pas...

Jeannine n'osa pas répliquer que, pour se repentir, il faut avoir quelque chose à se reprocher. Dans l'atmosphère de suspicion où elle vivait depuis neuf mois, n'entendant autour d'elle que des paroles de blâme, calomniée dans ses actions les moins répréhensibles, toujours en faute quoi qu'elle dît, fit ou pensât, elle perdait pied à la longue et en arrivait à douter d'elle-même, de son innocence, de sa sincérité. Ses longs examens de conscience, ses méditations pieuses, tout ce travail d'analyse déchirante, de casuistique morbide, finissait par porter ses fruits : à force de s'étudier, de scruter ses moindres replis, elle se découvrait des crimes imaginaires dont la pointe, à certaines heures nocturnes, l'éveillait en sursaut. Des remords la rongeaient ; elle prenait ombrage de ses sentiments les plus naturels ; toute sa vie antérieure lui apparaissait comme une sentine d'impureté. Elle en était là d'accorder à Mme de

Sonil que Dieu la punissait justement pour n'avoir pas aimé Xavier d'un amour assez éthéré, pour n'avoir pas assez maté les élans de sa chair, ne s'être pas assez rapprochée de cet inaccessible idéal de l'épouse chrétienne qui ne voit dans le mariage que la communion spirituelle de deux âmes... Hélas ! elle sentait trop que c'était son être tout entier, non pas seulement son âme, qui aspirait vers Xavier. Quelque effort qu'elle fit, elle ne pouvait réussir à tuer en elle l'Espagnole ; le sang voluptueux de la conquête battait toujours dans ses veines. Libre en apparence de ses directions, elle restait prisonnière de son hérédité. Les ancêtres jansénistes de la marquise auraient tranché son cas en disant qu'il lui manquait la grâce.

— Laissons cela, dit Mme de Sonil après l'avoir un instant contemplée avec une pitié dédaigneuse... Puisque vous avez lu le journal, vous savez le nouvel honneur qui échoit à mon fils : c'est lui que l'amiral Courrejolles a désigné pour commander la colonne de secours...

— Je vois surtout le péril où l'expose cette désignation, dit ingénument Jeannine, dont les larmes redoublèrent... Ces Boxers sont de vrais barbares. S'ils allaient...

— Voyez comme vous me donnez raison de ne

plus vous communiquer le journal, dit la marquise. Passe que vous n'ayez point l'âme cornélienne, mais afficher une pareille sensiblerie pour une mission comme en remplissent tous les marins ! Xavier rougirait de vous, s'il venait à l'apprendre. Est-ce que je pleure, moi qui suis sa mère ? Allez, vous ne serez jamais une Sonil !

Jeannine baissa la tête en manière d'acquiescement. Une Sonil ! Si, pour le devenir, il fallait ressembler au modèle que voilà, se hausser à cette vertu farouche, dépouiller tout ce qu'on a d'humain, de tendre, de pitoyable, non, la marquise avait raison, Jeannine ne serait jamais une Sonil.

— Retournez dans votre chambre, dit la marquise et priez. C'est la seule chose raisonnable que vous puissiez faire en ce moment. Nous n'assistons pas au salut.

Jeannine obéit. Mais elle eut beau se jeter sur son prie-Dieu, joindre les mains, dévider à voix haute chapelets sur chapelets, toute sa pensée était occupée de Xavier : sur l'écran de son imagination, dans un Orient de cauchemar, empourpré de flammes où grimaçaient des dragons, elle le voyait, revolver au poing, se débattant contre une horde de démons jaunes ; il tombait, il se relevait pour retomber encore...



Une molle soirée d'avril s'alanguissait aux feuilles du vieil orme qui bouchait sa croisée. Mais l'ombre était si épaisse par-dessous, tant d'humidité oignait les murs, qu'aucune chaleur ne pénétrait dans la pièce. Été, printemps, hiver, c'était le même caveau, seulement un peu moins ou un peu plus glacial. Et soudain, du fond de l'obscurité, s'élevèrent les accents largement éployés du *Magnificat*, que Justin, avec quelques Louisets hâtivement rassemblés, chantait au rez-de-chaussée de la Théologale, dans la petite pièce aménagée en chapelle.

On ne se gênait décidément plus entre dissidents. L'ère de la persécution avait pris fin et c'était au tour des concordatistes de trembler : le successeur du chanoine avait assez à faire de défendre ses couvents et ses écoles menacés par les nouveaux décrets pour s'occuper d'une infime poignée de réfractaires. Aussi les réunions se multipliaient-elles chez les Louisets de Guérande et ce n'était plus seulement le dimanche, mais trois ou quatre fois par semaine, que des conventicules se tenaient à la Théologale.

Justin y prêchait avec son onction habituelle. Jeannine reconnaissait sa voix, pleine encore, quoiqu'un peu chevrotante, comme elle reconnais-

sait, à leurs faussets pleurnichards d'alternants, Mlles Mélanie et Pulchérie. Ce n'était point fête chômée cependant pour qu'on entonnât chez les Louisets le *Magnificat* : Jeannine ignorait que les Dissidents n'ont pas adopté le calendrier concordatiste et qu'ils continuent de célébrer en semaine les fêtes renvoyées au dimanche par l'Église, comme l'Épiphanie, la Chandeleur, la Saint-Jean, la Saint-Pierre et la Fête-Dieu. Mais, en réalité, il ne s'agissait point d'une solennité de ce genre et le *Magnificat* était poussé en l'honneur d'un jeune Louiset de Guérande qui épousait, par-devant le bonhomme Justin, une dissidente d'un canton voisin.

Cérémonie simple et grave, comme celles de la primitive Église, mais à laquelle manquait ce rayon de la grâce d'En-Haut qui semble avoir toujours été refusé aux schismatiques. Debout sur les marches de l'autel, Justin, en triste redingote noire de prédicant, lisait d'abord la formule en usage dans la Dissidence et empruntée à une instruction de Mgr de Thémines du 16 août 1792 :

« Vu l'impossibilité de se marier selon le rite de l'Église catholique, les futurs conjoints (suivaient les noms) se prennent de présent pour mari et

femme en légitime et indissoluble mariage, avec l'engagement de le consacrer le plus tôt possible par la bénédiction sacerdotale... »

Puis, l'engagement pris, les futurs, en présence de leurs témoins et assistés de leurs proches, échangeaient leurs consentements; les chœurs psalmodiaient le *Deus Israël conjungat vos*; l'époux donnait les anneaux et la cérémonie se terminait par une exhortation tirée de l'ancien rituel de Paris...

C'est afin de prévenir Mme de Sonil et Justin de l'imminence de cette solennité anticoncordatiste, retardée pour différentes raisons, que Mlle Pulchérie s'était encourue à la Théologale et de là venait encore, sans doute, que la marquise avait renvoyé Jeannine dans sa chambre.

La jeune femme, distraite malgré elle par le ton inaccoutumé de l'office, se rendait mal compte de ce qui se passait au-dessous d'elle. Quand la cloche du dîner l'appela au réfectoire, rien ne paraissait changé à la Théologale: Justin avait repris sa souquenille de bure sombre; mais sur sa figure, d'ordinaire chagrine, s'épanouissait un sourire de satisfaction que Jeannine ne lui connaissait pas et à l'éclosion duquel le récent événement de la journée n'était sans doute pas étranger. Le

brave homme, volontiers enclin à l'illusion, tirait de cet événement toutes sortes d'augures favorables; dans cette reprise d'une tradition abolie (depuis cinq ans il ne s'était pas célébré un seul mariage dans la Petite Église), il croyait voir le signe d'une restauration, d'un second et définitif renouveau pour les adeptes de la Voie étroite. Comme Jeannine le regardait avec étonnement, il élargit encore son sourire: chez les natures généreuses, le bonheur n'est pas égoïste et souhaite de se communiquer. C'était la première figure cordiale que la jeune femme eût rencontrée depuis longtemps à la Théologale et elle en fut un peu réconfortée.

Pourtant elle n'osa pas trop s'assurer dans ces nouvelles dispositions de Justin, qui pouvaient changer aussi vite qu'elles étaient nées et dont la vraie cause lui échappait. Mais Mme de Sonil elle-même, gagnée sans doute par la jubilation intime de son domestique, se montrait ce soir-là d'une humeur presque courtoise. A peine fit-elle à sa bru deux ou trois petites remontrances, de celles qu'une belle-mère doit s'imposer pour demeurer dans la vraisemblance de son type social.

Jeannine se fia encore moins à ces dispositions inattendues qu'à celles de Justin. Et l'avenir lui

montra qu'elle avait été circonspecte : dès le lendemain la marquise, un instant métamorphosée au contact de Justin et prenant sa part du bonheur de la communauté dissidente, retrouva toute sa morgue à l'égard de Jeannine. Il est vrai que, dans l'intervalle, elle avait revu Geneviève, et Jeannine n'avait pas été sans remarquer que les visites de Mlle du Metz à la Théologale coïncidaient toujours avec un redoublement de sévérité chez sa belle-mère.

Le fait est qu'on s'arrangea les jours suivants pour l'éloigner à l'heure du courrier, que Jeannine guettait avec impatience dans l'espoir d'une prochaine lettre de Xavier. Impatience mêlée d'appréhension ! S'il lui était doux, même sous la forme laconique et la froideur protocolaire qu'il leur fallait emprunter pour passer sous les yeux de la douairière, de recevoir des nouvelles de son mari, elle n'était pas sans redouter les suites des missives secrètes qu'elle soupçonnait la marquise d'avoir adressées à Xavier. Rien ne venait : Mme de Sonil, aux allusions timorées qu'elle risquait sur le retard anormal des correspondances d'Extrême-Orient, opposait un visage plus fermé que jamais.

Depuis quelques jours d'ailleurs, la marquise éprouvait de vagues malaises : frissons, légers

accès de fièvre, lumbago persistant, bref tous les symptômes d'une grippe assez forte. Le docteur Bercegeay, appelé en consultation, n'osait se prononcer, suivant son habitude. Cependant il n'était bruit par tout le pays que de la grande épidémie de variole noire qui avait éclaté dans la presqu'île. A Saillé notamment, trois personnes étaient mortes. Guérande, jusque-là indemne de la contagion, pouvait bien être touchée à son tour. On le prévoyait si bien que le docteur Priou venait d'ouvrir à la mairie, avec l'agrément de M. de Sourzac, un bureau de vaccination gratuite pour la population ouvrière de la ville et des faubourgs. Sur quoi le docteur Bercegeay était entré dans une violente colère, commençant par nier l'évidence pour contester ensuite l'efficacité du traitement préventif et finir par jurer ses grands dieux que cette soi-disant prophylaxie du fléau était le plus sûr moyen de le propager.

— Pourvu que ce ne soit pas de cette horrible affection que soit atteinte notre chère malade ! dit Mlle du Metz au docteur Bercegeay qui rédigeait son ordonnance dans la salle à manger, tandis que Mme de Sonil se mettait au lit.

— Heu ! je n'en jurerais point et vous m'ouvrez des horizons !

— Ce serait affreux ! hoqueta Geneviève.

— Peuh ! On en revient... En tout cas, mademoiselle, vous connaissez mes principes... Je les ai affirmés et soutenus avec assez d'éclat, je pense, contre ces messieurs de la rue Dutot. Des bactériologistes !... Des ignares !... Leur Pasteur n'était même pas docteur en médecine. Ni virus ! Ni vaccin ! Des injections hypodermiques d'éther, un peu d'extrait thébaïque, du repos surtout et pas de courants d'air... Remontons voir la malade.

Mme de Sonil venait de se coucher. Jeannine, qui assistait à l'entretien, crut devoir suivre le couple dans la chambre de la douairière, mais sans s'éloigner du seuil, où l'éclairage de la pièce, concentré par un abat-jour sur le petit lit de sangle de la marquise, la laissait presque totalement dans l'ombre. Le docteur auscultait Mme de Sonil, hochait la tête et poussait de temps à autre des *heu!* peu rassurants...

— Ne pensez-vous pas, docteur, que Mme de Sonil aurait besoin d'une garde pour la nuit ? demanda tout à coup Geneviève.

— C'est donc grave, docteur ? interrogea la marquise. Vous savez que je suis forte et qu'on peut me parler franchement.

— Grave ? Heu ! Oui et non... C'est-à-dire... Enfin, madame la marquise, il est bien certain qu'une garde... instruite, capable... qui prendrait de temps en temps votre température... Ses remarques pourraient m'être précieuses pendant la période d'observation.

— Si j'osais me proposer, madame ? dit timidement Jeannine du bout de la pièce.

La marquise sursauta en entendant cette voix détestée et le mouvement qu'elle fit laissa voir un coin du cilice qu'elle portait sur la peau.

— Ah ! vous étiez là ! Pourquoi restez-vous près de la porte ? Avancez. Je n'aime pas ces manières furtives.

— J'ai dit une garde instruite, capable, reprit le docteur...

— Me croyez-vous apte à être cette garde ? demanda Geneviève.

— Ah ! ma chérie, dit Mme de Sonil avec attendrissement, vous feriez cela pour moi !

— Que ne ferais-je pour vous, ma bonne amie, ma seconde mère ? s'écria Geneviève en se jetant dans les bras que lui ouvrait la malade.

— A la bonne heure ! dit le praticien... Voilà la garde rêvée et je suis désormais sans inquiétude... Le pouls n'est pas trop fort en somme... S'il aug-



mente, mademoiselle, vous donnerez à Mme la marquise un second cachet de quinine vers minuit... Mais j'ai confiance que la nuit sera bonne et vous pourrez très bien vous reposer jusque-là...

— Non, docteur, je préfère demeurer au chevet de Mme de Sonil.

La marquise protesta.

— Pas du tout, ma chérie, et je ne veux point que vous vous fatigiez inutilement... Vous coucherez dans la chambre voisine... On laissera ouverte la porte de communication... Cela me rappellera mon fils : c'est la chambre de Xavier.

Mme de Sonil aurait fait exprès qu'elle n'eût pas pu mieux percer le cœur de Jeannine. La chambre de Xavier ! Cette chambre qu'on lui avait refusée et qui lui revenait de droit, cette chambre toute remplie encore de l'absent, où flottait encore un peu de sa présence, dont les coussins gardaient encore son empreinte, dont chaque objet lui eût rappelé l'être aimé et dans l'atmosphère de laquelle peut-être, comme dans une ouate propice, sa peine se fût bercée, endormie, consolée !... Alors qu'on la lui interdisait, que, pas une fois depuis le départ de Xavier, elle n'avait pu y pénétrer, on l'ouvrait toute grande à Geneviève, on l'y installait en maîtresse. Et c'était la mère de Xavier, sa

propre belle-mère à elle, gardienne de cet Éden conjugal, qui en ouvrait la porte à la rivale de Jeannine !...

Sa rivale ! Le mot avait jailli brusquement aux lèvres de Jeannine, d'une telle force, d'un tel élan, qu'il lui fallut les mordre pour ne pas le laisser éclater. Et, du même coup, tout le passé s'était déchiré ; elle avait vu clair dans le complot ténébreux dont elle était enveloppée depuis son entrée à la Théologale : il s'agissait de la supplanter dans le cœur de son mari, de le détacher d'elle pour le conduire à Mlle du Metz. Cette prise de possession de la chambre de Xavier par Geneviève couronnait l'œuvre machiavélique des deux femmes. Elles ne prenaient même plus la peine de cacher leur dessein. En présence de Jeannine, muette, effondrée, sans résistance, elles procédaient à cette sorte de déposition de l'épouse en titre et introduisaient dans la couche nuptiale sa remplaçante de demain...

— Ma chérie ! Ma chérie ! répétait Mme de Sonil en couvrant de baisers la tête de Geneviève... Vous êtes un cœur d'or... une âme héroïque... Ah ! si Xavier pouvait vous voir !

C'était le dernier trait. Jeannine n'en put supporter davantage et courut s'enfermer dans sa

chambre. Elle laissa passer l'heure du souper. Justin, peu coutumier jusqu'alors de ces attentions, vint la prévenir que la cloche avait sonné : Jeannine, à travers la porte, lui répondit qu'elle ne descendrait point ; il lui proposa de la servir dans sa chambre : elle alléguait son manque d'appétit. Sa voix était rauque et sourde et si changée que le brave homme se frotta les oreilles, croyant avoir l'ouïe dérangée.

## V

Ce n'était pas seulement la voix de Jeannine qui était changée. Une transformation complète s'était opérée chez la jeune femme à la faveur des derniers événements. Justin s'en aperçut le lendemain quand elle descendit pour le dîner d'une heure. Elle n'avait pas paru au petit déjeuner du matin, ce qui avait un peu inquiété le brave homme. Empressé autour de Jeannine et comme s'il avait voulu racheter par une serviabilité presque excessive sa longue indifférence d'antan, il lui communiquait des nouvelles de Mme de Sonil qu'elle n'avait pas songé à lui demander :

— Dieu merci, Mme la marquise a passé une bonne nuit... Mlle Geneviève n'a pas eu besoin de lui donner un second cachet... Cependant Mme la marquise prendra son repas dans sa chambre avec Mlle Geneviève. On attend d'un moment à l'autre M. le docteur Bercegeay... M. le docteur est un savant homme qui tirera d'affaire Mme la marquise.

Aussi loquace qu'il s'était montré réservé jusque-là, le brave serviteur, tout en parlant, disposait sur la table les éléments de la frugale réfection destinée à Jeannine. Il ne s'étonnait pas trop à la réflexion que la jeune femme se fût passée la veille de souper et, le matin, de déjeuner : ce pouvait être une mortification qu'elle offrait à Dieu pour la guérison de Mme de Sonil. Et il n'avait pas plus lieu d'être surpris qu'elle eût manqué la messe de sept heures, puisque la douairière ne voulait pas que sa bru sortît sans chaperon. Cependant Jeannine, qui devait avoir l'estomac creux, ne montrait aucune hâte à se restaurer. Elle tournait autour du secrétaire, dans le cabinet attendant.

— Madame cherche?...

En levant la tête pour l'interroger, il la vit si sombre, brûlée de fièvre, l'œil cave dans le masque contracté et durci, qu'il n'acheva pas sa phrase.

C'était une autre Jeannine qu'il avait devant lui. Et quel ton grave, décidé, si différent de son ordinaire gémissement de colombe blessée, quand elle revint vers le vieux serviteur !

— Écoutez-moi, Justin, dit-elle en posant la main sur son épaule : vous êtes un honnête homme, le chef spirituel des Dissidents, presque un ministre du Seigneur : vous ne voudriez pas mentir... Il est arrivé à la Théologale une lettre de M. de Sonil, n'est-ce pas ? Ne dites pas non, j'en suis sûre...

Justin, troublé, se contenta d'incliner la tête...

— Il y a longtemps ?

— Trois semaines environ.

— Savez-vous pourquoi Mme de Sonil ne m'a pas montré cette lettre ? Vous représentez-vous, Justin, ce que peut être pendant trois semaines la vie d'une honnête femme, d'une loyale épouse, qui se demande à chaque heure du jour si son mari ne l'a pas oubliée, s'il l'aime encore, si... En conscience, Justin, pourquoi m'a-t-on infligé cette torture ? Qu'avais-je fait pour la mériter ?

— Mme la marquise avait probablement ses raisons, bredouilla Justin... Elle ne me les a pas confiées... Si Mme la marquise est dure aux autres, c'est pour leur bien, et elle est encore plus dure pour elle-même.

— Je le croyais aussi jusqu'à hier, dit Jeannine. Et je supportais tout dans cette pensée. Maintenant, Justin, je ne suis plus aussi sûre des intentions chrétiennes de Mme de Sonil : cette femme ne m'a reçue à la Théologale que pour m'évincer du cœur de son fils...

— Oh ! madame, protesta Justin, pouvez-vous dire ?...

— Je ne dis que la vérité, Justin. Allez voir là-haut qui a couché cette nuit dans la chambre de mon mari.

Le vieux domestique demeurait hébété. Ses jambes flageolaient. Jeannine, qui était retournée au secrétaire, renonçait à ses recherches après avoir ouvert tous les tiroirs.

— Où est donc l'écritoire ? demanda-t-elle à Justin.

— Si madame avait voulu parler plus tôt, je lui aurais épargné des recherches inutiles, dit Justin encore tout vacillant. Mlle du Metz a emporté là-haut l'écritoire... Je suis aux regrets... C'est l'ordre de Mme la marquise sans doute.

— Allons ! On a tout prévu, dit Jeannine.

Elle referma le secrétaire et revint vers la table. Justin, heureux de la diversion, s'enquit affablement :

— Madame doit avoir grand'faim? Elle n'a rien pris depuis hier... Madame pourrait toujours passer son premier appétit sur ces hors-d'œuvre.

— Je n'ai pas plus d'appétit aujourd'hui qu'hier, Justin... Mais enfin, pour vous faire plaisir...

Jeannine se servit en effet. Mais, après quelques bouchées, elle repoussa son assiette et demanda un simple biscuit, qu'elle trempa dans l'abondance qu'on décorait du nom de bordeaux à la Théologale.

— C'est tout ce que madame prendra? s'informa Justin décidément inquiet... Alors, madame, elle aussi, est peut-être malade?

— Oh! un peu de fièvre, presque rien... Ne vous tourmentez pas, Justin... Allez voir plutôt qui vient, continua-t-elle. Il me semble qu'on a sonné à la grille...

— Madame a de meilleures oreilles que moi, dit le vieux domestique. Je n'avais rien entendu...

— Ce doit être le docteur, dit Jeannine...

— Ou le courrier, rectifia innocemment Justin. Auquel cas madame m'excusera de la quitter un moment pour le porter à Mme la marquise.

Il s'en allait le dos voûté, de son petit trot de souris, et il ne vit pas le furtif éclair qui brilla dans les yeux de la jeune femme. Quand il revint

avec la correspondance, Jeannine l'attendait dans le vestibule.

— Donnez! dit-elle impérieusement à Justin.

— Madame n'y pense pas, protesta Justin. Mme la marquise a défendu de remettre son courrier en d'autres mains que les siennes.

— Mais tu ne vois donc pas que cette lettre est de Xavier, de ton maître, de mon mari! jeta-t-elle au vieux domestique médusé en lui arrachant la missive qu'il portait et dont elle avait tout de suite reconnu l'écriture... Enfin, dit-elle, je vais savoir!

L'enveloppe, déchirée, gisait à terre et Justin la contemplait d'un œil stupide. Qu'allait penser la marquise de ce coup d'État inouï, invraisemblable, le premier dont la Théologale eût été le théâtre? A cet instant toutes ses anciennes préventions contre l'intruse faillirent reprendre le dessus et, pour qu'il ne se jetât pas à son tour sur Jeannine, pour qu'il ne lui disputât pas cette lettre si audacieusement escamotée, il fallut l'étrange autorité dont la jeune femme s'était tout à coup investie à ses yeux.

« Ma mère, écrivait Xavier à Mme de Sonil, vous ne sauriez croire combien votre dernière lettre m'a déchiré. Sur le point de partir pour Pékin, j'emporte en moi cette horrible blessure, plus cruelle



assurément que toutes celles que pourront me faire les Boxers. Se peut-il que la femme à qui j'avais donné le meilleur de moi-même, qui était avec vous mon unique pensée, soit à ce point oublieuse de ses devoirs et recherche au dehors des distractions coupables?... Qu'une conduite si indigne contraste avec la générosité de cette bonne Geneviève, trop méconnue, hélas! et dont je n'aurais jamais attendu de si grandes preuves d'abnégation! Elle ne me doit rien pourtant, tandis que Jeannine... Ah! ma mère! ces choses sont si affreuses qu'il m'arrive de douter de votre parole. Si vous n'étiez pas ma mère, je ne vous croirais pas. Mais comment pourrais-je vous soupçonner d'avoir voulu attenter à mon bonheur et par quels tourments il me faut expier la joie que j'avais conçue de ma désignation au commandement de la colonne de secours! L'amiral venait de m'annoncer la bonne nouvelle; j'étais tout fier de ce choix — et moins fier encore pour moi-même peut-être que pour vous, ma mère, et pour Jeannine. Je lui écrivis en même temps qu'à vous et, pour la première fois, contrevenant à vos ordres, pensant qu'en raison des circonstances vous me pardonneriez un moment de faiblesse, je mis tout mon cœur dans ma lettre... »

— Et voilà, dit Jeannine à ce passage qui confirmait si bien ses secrets pressentiments, voilà pourquoi cette lettre ne m'est jamais parvenue!... Allez, ajouta-t-elle à Justin, après avoir achevé l'atroce missive, portez maintenant son courrier à votre maîtresse et dites-lui que tous ses souhaits sont remplis.

Pour que Justin obéît à Jeannine, il aurait fallu qu'il eût recouvré l'usage de ses mouvements. Et cette scène terrible l'avait littéralement paralysé. Même après que la jeune femme l'eut quitté pour se rendre dans sa chambre, il demeurait tout hébété, portant alternativement ses yeux de la lettre qui tremblait dans sa main à l'enveloppe qui gisait sur le carreau. Quand Jeannine redescendit, elle retrouva le vieux domestique à la même place. Elle était habillée, en chapeau, gantée, prête à sortir. Du coup la stupéfaction de Justin fut à son comble.

— Madame va sortir?

— Oui, Justin... Je sors... Oh! je n'irai pas très loin, poursuivit-elle avec une imperceptible nuance d'ironie... Les grands voyages me sont interdits. On a pris aussi ses précautions de ce côté...

En fouillant dans son armoire, elle venait de constater la disparition des quinze cents francs que

Xavier lui avait remis avant son départ. Le portefeuille était toujours là, ce qui expliquait que Jeannine, dont l'argent de poche suffisait largement aux menues dépenses, n'eût pas songé à l'examiner ; mais les billets avaient pris la clef des champs.

— Madame ne croit toujours pas que c'est moi ? murmura le vieux domestique.

— Je n'en ai pas eu la pensée un seul moment, Justin. Vous êtes innocent de tout ce qui arrive, mon brave ami... Comme tout le monde ici, vous me croyiez coupable et vous me traitiez en conséquence... Ce n'est pas de votre faute. Vous ne saviez pas... Adieu, Justin !...

Elle tendit la main au vieux domestique, qui la repoussa dans un élan de révolte où il y avait encore plus de commisération que de colère.

— Non, madame, non, vous ne sortirez pas ! Mme la marquise l'a défendu... Je vous en conjure ! supplia-t-il... Je vois bien maintenant ce qui en est : vous voulez partir pour ne plus revenir... Partir !... Et où voulez-vous aller sans argent ? Si encore j'avais pu vous venir en aide ! Mais toutes mes économies appartiennent aux pauvres. Je n'ai rien.

— Quoi ! Justin, vous m'eussiez ouvert votre bourse ? dit Jeannine attendrie.

— Je ne sais pas... Vous m'avez mis sens dessus dessous... Je vois bien qu'on a été injuste pour vous... oui, oui, injuste et trop dur... C'était peut-être dans votre intérêt... Mais on a été trop loin, trop loin, certainement. Laissez-moi faire, rien n'est perdu et je parlerai à Mme la marquise.

— Elle ne vous écouterait pas, Justin, tout Louiset que vous êtes, pas plus qu'elle n'a écouté M. le Chanoine.

— Laissez-moi essayer toujours.

— Non, Justin, il est trop tard. Hier peut-être, j'aurais accepté. Aujourd'hui, après ce que je sais...

— Mais comment voulez-vous partir dans un pareil état ?... C'est de la folie ! Il n'y a qu'à vous regarder... Vous êtes malade, beaucoup plus malade que vous ne dites et que vous ne croyez peut-être... Attendez que M. le docteur Bercegeay soit venu voir Mme la marquise : il vous examinera par la même occasion.

— Vous savez bien, Justin, qu'on n'est pas malade à la Théologale sans la permission de ma belle-mère... Allons, mon ami, laissez-moi passer.

Elle gagnait la porte. Justin joignit les mains dans une dernière imploration :

— Au nom de M. Xavier !

— Xavier ! répéta Jeannine, sur qui ce nom

fit un effet absolument contraire à celui qu'en attendait Justin, c'est précisément pour lui que je pars, pour que la vérité ne soit pas ensevelie avec moi dans ce tombeau. Me laisser assassiner, oui, mais souffrir qu'on me salisse? Je ne me sens pas capable de cet héroïsme, Justin.

— Du moins que madame veuille bien me dire où elle va! gémit Justin à bout de résistance.

— Je ne sais pas, dit Jeannine.

Et elle disait vrai.

La découverte du détournement de son petit trésor avait renversé ses plans. Tout d'abord elle comptait se rendre à Brest, chez des amis de son mari qui lui avaient témoigné quelque intérêt autrefois et dont elle pouvait espérer assistance ou conseil : l'argent qui lui restait était tout à fait insuffisant pour la réalisation de ce projet. Elle aurait pu, il est vrai, s'adresser au docteur Priou; mais, après les accusations dont elle avait été l'objet, elle répugnait à recourir au jeune praticien et ne voulait pas que sa conduite pût prêter à la moindre critique. Trop d'yeux la guettaient dans Guérande pour qu'elle pût y hasarder une démarche aussi équivoque. Elle s'expliquerait par lettre avec le docteur. L'important était de trouver un asile pour la nuit. C'est alors qu'elle songea

aux fermiers de la Villeneuve qui la connaissaient et ne lui refuseraient pas certainement une hospitalité temporaire.

Par la porte de Saillé, en deux pas, on pouvait gagner la campagne. Le temps était lourd, orageux. Sans se laisser détourner par les menaces de l'atmosphère et quoiqu'une traite de six kilomètres la séparât de l'étape, Jeannine s'engagea résolument sur le chemin de la Villeneuve. Elle allait droit devant elle, soutenue par sa fièvre qui l'empêchait de sentir la courbature violente et la raideur de plus en plus grande de ses articulations. Mais, comme elle venait de dépasser le cimetière, elle s'alla jeter sans prendre garde dans la smala du Plessis qui regagnait Guérande à grandes enjambées, mais qui fit halte, au commandement maternel, pour entourer la voyageuse.

Prise entre ces six paires d'yeux interrogateurs, Jeannine ne put se dérober aux questions de Mme du Plessis, toute éberluée de rencontrer la jeune femme sur les routes, seule et en pareil équipage : elle avait eu vent de l'indisposition de la marquise et elle craignait un malheur. La variole faisait tant de ravages dans la presqu'île! Six personnes venaient encore de mourir dans la nuit, deux à Guérande, trois à Saillé et une au Bourg-de-Batz.

Il est vrai que c'étaient des gens du peuple, ignorants de toute hygiène. Jeannine se hâta de rassurer Mme du Plessis, mais n'en fut pas quitte à si bon compte et dut encore essuyer les admonestations de l'excellente dame qui, fort compatissante de son naturel, redoutait de la voir s'engager en rase campagne sous un ciel aussi menaçant.

— Vous voyez : nous rentrions... c'est congé aujourd'hui et j'avais promis à ces petites de les mener jusqu'à la chapelle Saint-Sirviais... Mais sûrement il va pleuvoir devant un quart d'heure.

— Croyez-vous? demanda Jeannine d'un ton indifférent.

— Tenez! Voilà les premières gouttes... Quand je vous le disais... Octavie, Jérôme, vos parapluies! Abritez vos sœurs... Sybille, donne-moi le bras!

Trois dômes de silésienne, un par couple, pour raison d'économie, s'ouvrirent instantanément au-dessus de Jeannine.

— Ah! mon Dieu! s'écria tout à coup la bonne Mme du Plessis... Mais vous-même, chère madame... Vous êtes toute changée! Seriez-vous souffrante? Et vous n'avez pas emporté de parapluie? Quelle imprudence!... Laissez-moi vous offrir la moitié du mien et faites-nous l'honneur de votre compagnie jusqu'à la Théologale.

— Merci, madame, dit avec un peu d'énergie Jeannine... Je ne vais pas dans la même direction... Et, si vous voulez bien le permettre, comme je suis pressée...

Elle salua circulairement les trois riffsards et, plantant là Mme du Plessis, de plus en plus interloquée, reprit son chemin vers la Villeneuve.

Que pouvaient lui faire quelques gouttes de pluie? Elles rafraîchiraient sa fièvre et lui donneraient la force nécessaire pour abattre les cinq kilomètres qui la séparaient encore du manoir. Cependant et comme si la halte à laquelle on venait de la contraindre eût rompu le courant d'énergie factice qui la soutenait, Jeannine éprouva quelque peine à se remettre en marche. Ses jambes mollissaient de plus en plus; une raideur insupportable la suppliciait aux jointures. Peut-être était-ce l'effet de l'orage qui se déchainait en ce moment dans toute sa violence. Une pluie diluvienne battait le chemin, comme avec des milliers de petites baguettes, et rejaillissait verticalement autour d'elle. L'horizon s'était bouché. On n'entendait même plus ce roulement sourd que fait la mer par les jours d'orage et qu'on appelle là-bas le *morson*. Et pas un arbre, pas une maison sur la route nue, droite, géométrique, inexorable comme l'âme de Mme de Sonil!



Jeannine, complètement trempée, se soutenait à peine. C'était par un miracle de volonté qu'elle arrivait encore à mettre un pied devant l'autre. Atteindrait-elle jamais la Villeneuve? Un roulier passa qui cheminait lourdement à côté de ses bêtes, les épaules rentrées, la tête sous un sac dont il s'était fait un capuchon. Pris de compassion pour cette détresse étrange, il arrêta son attelage, offrit à Jeannine de monter. Elle refusa.

— A votre guise, la belle !... Dame, vous savez, on offre ce qu'on a.

La pluie s'était un peu ralentie par bonheur. Jeannine mit cependant plus d'une heure à faire le reste de l'étape ; si la Villeneuve avait été à cinquante pas plus loin, elle n'aurait pu s'y traîner. Le seuil franchi, elle tomba de son long sur les dalles.

## VI

Un pli au cachet de la mairie de Guérande arrivait le lendemain à la Théologale sur le coup de neuf heures : Jeannine était mandée pour communication urgente à l'hôtel de ville. Le pli ne s'expliquait pas sur la nature de la communi-

tion. En réalité, c'était une ruse, combinée entre le docteur Priou et le chevalier de Sourzac, pour attirer Jeannine à la mairie où l'on trouverait bien le moyen de la séparer un moment de son sbire femelle et de la mener à la salle de vaccination. L'épidémie, en deux jours, avait fait un bond effroyable et les effets de la funeste propagande de l'inepte Bercegeay contre les doctrines pastoriennes se traduisaient par une douzaine de décès tant à Guérande qu'aux environs.

— Et dire que la loi est impuissante contre de pareils morticoles ! s'écriait rageusement le docteur Priou..

— Totalement impuissante, mon cher docteur... Tout ce que j'ai pu, je l'ai fait... Par voie d'affiches et de bannies, j'ai prévenu la population de la gravité de l'épidémie... J'ai mis à votre disposition une salle de la mairie pour les vaccinations gratuites... Quant à saisir les gens au collet pour les obliger à se faire vacciner, c'est au-dessus de mon pouvoir... Et vous connaissez l'entêtement des Bretons.

— Surtout quand il est soutenu par les théories d'un prétentieux imbécile comme ce docteur Bercegeay.

— Je vous l'abandonne comme médecin, mon cher ami, mais comme whisteur !...

— Eh ! je ne joue pas au whist, moi, monsieur le maire !

— Allons, grand enfant, ne vous fâchez pas, dit en souriant le chevalier... Je vois ce dont il retourne... Vous ne décolérez plus contre la Théologale depuis qu'on vous en a fermé la porte... Eh bien ! savez-vous ce qu'on dit, quel est le bruit qui court en ville ?

— Non. Que dit-on ? demanda le docteur Priou en regardant droit en face son interlocuteur et soupçonnant une nouvelle perfidie.

— Que vous êtes amoureux de Jeannine et de connivence avec elle.

— Et vous l'avez cru ?

— Pas un seul instant, dit le chevalier de Sourzac qui tendit la main au jeune praticien.

Celui-ci la serra avec effusion.

— La vérité, vous la connaissez, mon cher maire : j'ai promis à Xavier de veiller sur les jours de sa femme... Ni lui, ni moi, malheureusement, ne pouvions deviner que la marquise m'opposerait une pareille résistance, ce pourquoi je ne m'étais pas précautionné d'une autorisation écrite... J'en ai demandé une à Xavier il y a quinze jours... Et ma foi, pendant que j'y étais, je lui ai tout conté. Il saura comme on traite sa femme à la Théologale...

— Hum ! votre lettre lui parviendra-t-elle seulement?... Les événements prennent une fâcheuse tournure là-bas... Les communications ne sont pas encore coupées avec Pékin, mais il s'en faut de peu. Que ne tentez-vous plutôt une nouvelle démarche à la Théologale?... Profitez de l'indisposition de la marquise qui est couchée et sur l'état de laquelle Bercegeay manifestait ce matin d'assez vives inquiétudes...

— Vous ne la connaissez pas, si vous croyez que, même malade, elle n'a pas pris ses précautions.

— C'est vrai, confessa le chevalier.

— Et puis sait-on jamais avec ce Bercegeay ? La maladie de la marquise n'est peut-être qu'une frime ; les tempéraments comme le sien jouissent d'un privilège spécial d'immunité, mais ils peuvent fort bien contaminer les autres. Cette Théologale en somme, avec son moisé, sa poussière du grand siècle, si chère aux poumons de la marquise, c'est tout simplement un bouillon de culture idéal pour les microbes... Si la femme de Xavier a été vaccinée il y a moins de dix ans, le risque n'est pas encore très grand. Mais, dans le cas contraire et tel que je connais Bercegeay, tout est à craindre...

— Vous pouvez donc tout craindre, mon pauvre

ami... car, sous le rapport de l'hygiène, ils sont plus arriérés encore au Bourg-de-Batz qu'à Guérande et je doute que Jeannine...

— Alors, pas d'hésitation. Il faut la faire venir ici.

— Je ne peux pourtant pas commander qu'on l'appréhende au corps?

— Non, mais vous pouvez feindre que l'administration de la marine vous a écrit... qu'on vous demande la régularisation d'une pièce où sa signature est impérieusement requise... je ne sais quoi, moi!... Inventez, trouvez quelque chose... C'est l'affaire du magistrat municipal que vous êtes... Mon rôle à moi, quand la femme de Xavier sera ici, sera de la prendre par le bras, de la conduire dans ma salle...

— Parfait!...

— Agissez donc tout de suite...

— Il est bien tard aujourd'hui. Et j'ai rendez-vous demain avec mes métayers.

— Soit! vendredi, à la première heure.

Ce fut la douairière qui reçut le pli : le docteur Bercegeay comptait depuis la veille une cure de plus à son actif, — et le bruit ne tarda pas à s'en répandre en ville, accroissant de toute l'importance du sujet si miraculeusement et si expédi-

tivement remis sur pied la renommée frauduleuse de l'ignare praticien... La grippe inoffensive de la marquise s'était muée en un bel et bon cas de variole noire, dont le docteur Bercegeay, sans virus, sans vaccin, était venu à bout en moins de trois jours. Un flottement s'accusait déjà dans la population qui se portait avec moins d'empressement vers la clinique municipale. Plus encore que les juleps et les cachets du docteur Bercegeay, la nouvelle de la fuite de Jeannine, suivie presque aussitôt de sa découverte à la Villeneuve, avait aidé au rétablissement de la marquise... Cependant le porteur du message attendant une réponse, Mme de Sonil, après en avoir conféré avec le docteur Bercegeay, qui se trouvait précisément au chevet de Jeannine, la libella elle-même de sa grande écriture droite :

« La marquise douairière de Sonil présente ses compliments à M. le maire de Guérande et le prie d'agréer les excuses de sa bru, qu'une maladie consécutive à de graves imprudences prive de l'honneur de se rendre à sa convocation. »

Un certificat en due forme, joint au pli, attestait, sous la signature du docteur Bercegeay, que Jeannine Le Huédé, épouse de l'enseigne de vaisseau Xavier-Victurnien Rogon, marquis de

Sonil, atteinte de variole noire dans la nuit du 3 mai 19... , était en droit d'invoquer le cas de force majeure.

— C'est complet ! ricana amèrement le docteur Priou, à qui M. de Sourzac avait passé la lettre et le certificat.

— Oui, appuya M. de Sourzac, j'ai bien peur que cette fois tout ne soit dit. Néanmoins, si vous le désirez, je tenterai une démarche personnelle près de Bercegeay... J'invoquerai au besoin les volontés expresses de Xavier, pour qu'il vous appelle en consultation.

— Essayez, dit le docteur Priou. Mais, à présent, quoi qu'on tente, si le mal est déclaré, il n'y a qu'à le laisser suivre son cours... Ce que je voudrais savoir, par exemple, ajouta-t-il, c'est ce que la marquise entend par imprudences graves. Cette malheureuse Jeannine ne peut même pas risquer la mort sans que ce soit de sa faute !

Le docteur Priou, pris par ses courses dans la presqu'île, et M. de Sourzac, qui avait passé le jeudi aux champs, étaient parmi les derniers de Guérande aux oreilles de qui ne fût pas encore arrivée l'étrange nouvelle dont palpait toute la ville : Jeannine en fuite de la Théologale et cherchant un asile à la Villeneuve où les ren-

seignements fournis par Mme du Plessis et le roulier avaient permis de la retrouver le soir même, délirante et en un tel état d'anéantissement qu'elle n'avait fait aucune résistance à son transfert en voiture dans la Théologale. Pour reprendre l'expression du docteur Priou, il n'y avait plus désormais qu'à laisser le mal suivre son cours. Toute médication préventive était rendue inutile par sa déclaration foudroyante. Mme de Sonil avait d'ailleurs près de l'opinion l'excuse de son exemple personnel : en s'exposant à la contagion par son refus de se prêter à ce qu'elle appelait d'imprudentes nouveautés et que le docteur Bercegeay qualifiait plus durement, elle avait désarmé tous les soupçons et l'on ne pouvait légitimement lui faire un grief de traiter sa bru comme elle-même s'était traitée.

Les circonstances servirent d'ailleurs une fois de plus le docteur Bercegeay, dont l'amour-propre médical n'avait pu se plier à la petite concession que lui demandait M. de Sourzac : il réussit à conjurer l'hémorragie dont Jeannine était menacée ; la période critique de la variole n'excéda pas la durée ordinaire de cette sorte d'affection. M. de Sourzac, qui faisait prendre chaque jour des nouvelles de la jeune femme, les transmettait au



docteur Priou et celui-ci, à l'aide de ces renseignements, n'avait point de peine à reconstituer mentalement les phases de la maladie, dont il ne redoutait plus les suites que pour la beauté de Jeannine.

Jeannine, heureusement, était plus ignorante. Elle ne connaissait pas le nom de la terrible affection dont elle était atteinte. Quinze jours auraient passé bientôt. L'aube de la convalescence s'annonçait. Cependant l'extrême faiblesse de la malade, chez qui la fièvre du début avait fait place à une grande prostration, l'empêchait encore de voir clair dans son état : les pustules qui couvraient son visage n'avortèrent pas assez tôt pour disparaître sans laisser de traces ; les squames tombés, sa peau se révéla sèche, racornie et pareille à une peau de vieillard... C'en était fait de cette beauté merveilleuse qui avait ravi le cœur de Xavier et que Jeannine ne devait plus retrouver.

Mme de Sonil, qui — soit de son propre chef, soit sous l'influence des exhortations chrétiennes de Justin, — n'avait pas quitté de toute la maladie le chevet de sa bru, qui lui avait épargné la présence de Mlle du Metz et qui avait du moins un peu racheté par là sa coupable négligence, ne fut pas la dernière à s'apercevoir des ravages que le

mal avait faits chez Jeannine. Elle les lui cacha tant qu'elle put. Mais il vint un moment où la convalescente se leva et, passant devant le vieux miroir écorné de sa chambre, y découvrit la vérité. Ses traits déformés, sa peau fanée, ses yeux sans sourcils, surtout les horribles petits cratères dont son visage était comme criblé lui causèrent plus d'émoi que n'eût fait la rencontre de son propre squelette.

— Dois-je toujours rester ainsi? demanda-t-elle au docteur Bercegeay.

Le praticien, embarrassé, se tourna vers Mme de Sonil. Sur un imperceptible clignement d'yeux de la marquise et, tout en tâchant d'atténuer la sévérité de son verdict, il ne dissimula pas à Jeannine qu'il lui paraissait bien difficile qu'elle recouvrât la totalité de ses charmes.

Que se passa-t-il à cette révélation chez la malheureuse? Sur le moment elle eut la force de se taire, et Mme de Sonil et le docteur Bercegeay ne surent que penser. Mais la résignation de Jeannine n'était qu'apparente et témoignait uniquement de l'empire qu'elle avait fini par prendre sur sa nature impulsive dans le commerce de ces êtres rétractés et hostiles.

Rendue à elle-même, la jeune femme embrassa

d'un regard sans illusion toute l'étendue de son malheur. Comme il arrive, elle le vit plus grand et plus irrémédiable qu'il n'était. Sans doute se rappela-t-elle tant d'insidieuses et perfides maximes de la douairière sur la fragilité des attachements charnels et il lui parut qu'ayant perdu sa beauté, elle avait perdu le seul bien qui pût lui assurer l'amour de Xavier. Peut-être aussi l'incertitude où l'on était toujours du sort de l'officier, bloqué dans le Pé-Tang avec Mgr Favier, travaillait-elle son pauvre cerveau et lui faisait craindre les pires éventualités. Quelque obscur atavisme s'y mêlait enfin, qui sait?

Quoi qu'il en soit, depuis sa convalescence et comme si la Théologale n'eût plus été pour elle qu'une maison étrangère, un de ces hôtels de passage où la vie commune ne crée aucune intimité entre les hôtes, Jeannine ne voyait sa belle-mère qu'à table et, le reste du temps, poliment, mais nettement, déclinait sa compagnie et se tenait à l'écart. Mlle du Metz lui était devenue indifférente; Justin, qui ne cessait de tourner vers elle ses bons yeux de chien couchant, ne trouvait pas plus grâce auprès de Jeannine; le docteur Priou lui-même, bien que Mme de Sonil lui en eût donné licence, ne parvint pas à forcer la consigne et dut se retirer sans avoir vu la convalescente.

Qui pis est — et au grand scandale de la marquise, assez prudente néanmoins pour n'en faire rien paraître et qui semblait s'être résignée à l'abdication momentanée de son autorité, — Jeannine ne mettait plus le pied à l'église, même le dimanche. Priait-elle seulement? Justin se le demandait, bien qu'elle continuât d'assister à la récitation en commun, mais sans desserrer les lèvres et comme si sa pensée avait été à cent lieues de là. Tout le temps qu'elle n'était pas dans sa chambre, elle le passait dans la tour, accoudée à la petite fenêtre Renaissance, d'où, pour la dernière fois, elle s'était montrée à Xavier et l'avait vu s'éloigner sur la route.

Entre les ormes reverdis, le pays blanc s'étendait à perte de vue; une odeur de sel et d'iode, chassée par la brise, se mêlait aux émanations des eaux stagnantes où pleurait le chant mouillé des rainettes. Un soir — la fenêtre est pourtant bien étroite, — trompée peut-être par l'obscurité, Jeannine se pencha trop. Le docteur Priou, qui rentrait en auto d'une tournée dans la presque île, entendit un bruit sourd. Il crut d'abord qu'une pierre, détachée des créneaux, était tombée dans la douve, puis, observant que le bruit semblait venir de la Théologale, il sauta de sa voiture et vit le corps de Jeannine qui flottait parmi les nénuphars.

## ÉPILOGUE

## OU L'AUTEUR PREND LA PAROLE

Sauf le cimetière de Lanrivoaré, dont les sept mille sept cent septante et sept paroissiens sont tous saints du premier au dernier, je ne connais pas de cimetière plus étrange que celui de Guérande, dans la Loire-Inférieure. On dirait que tout l'armorial breton s'est donné rendez-vous céans. Il n'y a quasi là que des nobles, particulièrement le long du mur d'enceinte, bordé cependant de dalles de schiste très simples et quelques-unes même sans clôture. Cette chevauchée de noms historiques semble monter une garde d'honneur autour du cimetière. Elle solennise des tombes qui, sans les blasons qui les illustrent, ne se distingueraient pas des sépultures les plus banales.

Un soir de l'été 19... , comme j'étais en train de déchiffrer la devise gravée sur l'écusson d'un de ces émouvants reliquaires : « Après Guérande, le Ciel ! » — variante locale et toute chrétienne du célèbre *vedere Napoli e piu morire!* où se traduit l'attachement bien connu des Guérandais pour leur petite patrie, — l'ami de collègue qui m'accom-

pagnait dans cette visite et qui n'était autre que le docteur Priou, me tira par la manche pour me montrer deux nouveaux arrivants, un couple jeune encore, le mari et la femme sans doute, mais dont le premier, la boutonnière fleurie d'un mince ruban rouge, avait cette démarche à la fois hésitante et saccadée particulière aux gens frappés de cécité accidentelle.

— Xavier de Sonil et Jeannine ! me souffla le docteur Priou. Ils se rendent, j'imagine, sur la tombe de la douairière. Ne les troublons pas dans leurs dévotions de famille. Mais, par exemple, tout bons amis que nous soyons, qu'ils ne me demandent pas de m'y associer !

— M. de Sonil est donc aveugle ?

— Sans doute et l'aventure ne remonte pas si haut que tu aies déjà pu l'oublier. Xavier de Sonil est cet enseigne de vaisseau qui défendait les établissements catholiques du Pé-Tang pendant le siège de Pékin... En voulant dégager un de ses matelots, il tomba aux mains des Boxers...

— Et les misérables, qui l'avaient attaché au poteau de torture, lui flambèrent les yeux avec des étoupes imbibées d'alcool...

— Précisément.

— En effet, je me souviens de cet atroce épisode

qui, d'ailleurs, si je ne me trompe, fut l'épilogue de la campagne, les troupes européennes étant entrées le jour même dans Pékin, juste à temps pour sauver la vie de M. de Sonil, trop tard pour lui sauver la vue... Le malheureux ! Mais j'avais lu dans les journaux que quelque espoir de guérison demeurait, parce que la sclérotique seule était atteinte. M. de Sonil n'a donc pas consulté ?

— Non... Du moins depuis son retour à Guérande.

— C'est singulier. Pourquoi ?

— Probablement parce que cela n'eût servi de rien. Et pour une autre raison, plus mystérieuse, mais que je soupçonne.

— Laquelle ?

— Sortons d'abord. Quand nous serons sur le mail, je te conterai ce que je sais, ce qui est de tradition courante dans tout le pays blanc au sujet de la jeune marquise et de sa belle-mère et qui t'expliquera peut-être, comme à moi, l'étrange détermination de M. de Sonil...

La distance n'est pas très grande du cimetière au mail guérandais : cinq ou six cents mètres au plus. Mais le silence qu'observa le docteur Priou durant cette petite traite me la fit paraître singulièrement longue. Je me gardai cependant de troubler les réflexions de mon ami. Sans en être

certain, je pressentais qu'il avait joué un rôle dans l'histoire qu'il désirait me conter, moins pour le plaisir de la conter vraisemblablement que pour soulager sa conscience d'un secret qui finissait par lui peser.

De fait, comme nous arrivions devant une grosse tour ronde qui flanquait l'angle du rempart :

— Arrête-toi, me dit le docteur Priou, et observe cette tour. On l'appelle la Théologale et elle a donné son nom à la propriété voisine... N'aie pas peur : je ne vais pas te faire un cours d'archéologie... Remarque cependant la petite fenêtre Renaissance percée à gauche, près du rempart... Là ! maintenant, asseyons-nous. Il y a justement un banc sous les ormes. Le mail est désert à cette heure et nous n'aurons pas à craindre les importuns...

C'est ainsi que j'appris, de la bouche même du docteur Priou, le martyre, la tentative de suicide et le sauvetage final de Jeannine. Des confidences postérieures me permirent de reconstituer les parties de cette histoire restées encore obscures pour mon ami. Ce que je n'ai pu rendre, c'est l'émotion profonde et l'accent d'amertume du narrateur. Je n'étais pas moins ému que lui sur le moment, tout en faisant certaines réserves sur le rôle prêté à Mme de Sonil, dont le portrait me paraissait un



peu noirci. Mais Jeannine revivait avec tant de grâce et de mélancolie dans le récit du docteur Priou ! Le drame de cette pauvre conscience désorbitée, cet envoûtement lent d'une petite âme d'amour, nous devenait comme présent dans le décor où il s'était déroulé et dont pas une pierre, pas une herbe, semblait-il, n'avait bougé. La Théologale, la fenêtre à croisillons près du rempart, la douve aux eaux verdies étaient là, et il n'y manquait que le corps de cette Ophélie bretonne, flottant parmi les nénuphars...

— Oui, dit mon ami, après un silence où nos réflexions n'avaient pas pris la peine de s'échanger à voix haute, tant elles se sentaient fraternelles, c'est affreux, ce supplice de huit mois qu'a enduré la pauvre Jeannine, cette mort de sa beauté, ce saccage de toutes ses illusions, et quand je songe qu'il s'en est fallu de quelques secondes que l'œuvre démoniaque de la marquise ne fût consommée...

— Le fait est que ton intervention a eu quelque chose de providentiel, concédai-je au docteur Priou. Mais n'exagères-tu pas en imputant à Mme de Sonil la tentative de suicide de sa bru ? Dans la conduite de la douairière, telle que tu me l'as rapportée, je ne vois jusqu'ici qu'imprudence, égoïsme, vague animosité, tout au plus, à l'égard

de Jeannine. Tant qu'au reste... Tu n'as que des soupçons et ce sont des preuves qu'il faudrait.

— J'en ai peut-être, dit le docteur Priou. La veille du jour où Jeannine se jeta dans la douve, sa belle-mère avait reçu un télégramme de Xavier : le blocus avait été forcé, les Légations et le Pé-Tang délivrés. M. de Sonil était vivant, mais il avait perdu la vue. C'est M. de Sourzac qui me l'a dit.

— Eh bien ?

— Eh bien, mais tu ne comprends donc pas ? Xavier aveugle, c'était Xavier incapable de s'apercevoir des changements survenus chez Jeannine, Xavier revoyant par les yeux de l'esprit sa femme telle qu'il l'avait quittée, Xavier plus amoureux d'elle que jamais... Tous les plans de la belle-mère étaient renversés ! Si Jeannine avait connu ce télégramme vingt-quatre heures plus tôt, elle n'aurait jamais songé à se noyer... J'entends bien que Mme de Sonil alléguait plus tard que, si elle n'en avait pas fait part à sa belle-fille, c'est qu'elle voulait lui éviter une trop grosse émotion.

— L'explication est plausible en somme.

— Oui, et c'est pourquoi la piété filiale de Xavier s'y est arrêtée... Et, après tout, il a peut-être raison, et toi aussi : Mme de Sonil n'aurait pas été la

première femme qui, en se gardant honnête à ses propres yeux comme aux yeux du monde, se serait arrangée pour faire travailler la fatalité dans le sens de ses intérêts... Les calculs que je lui prête, il est possible à la rigueur qu'elle ne les ait jamais faits précisément ; mais son subconscient, comme disent les philosophes, les faisait sourdement pour elle... Eh ! mon cher, la douairière ne nous est rien, nous pouvons parler net ! Xavier, lui, pouvait, devait penser autrement. Et le fait est que, de retour en France, il n'accabla pas sa mère, ne lui reprocha rien. S'il soupçonna la vérité, personne ne l'a su, pas même moi, qui suis pourtant son plus vieil ami et qui lui avais exposé la situation sans ambages... J'en arrive à me demander s'il a reçu ma lettre. Et cependant, oui, je le parierais, il l'a reçue. Mais que veux-tu ? Ce Xavier, lui aussi, est un homme d'un autre âge. Sa mère pour lui était une sainte et, ma foi, si c'est son opinion, ce n'est pas à moi de le détromper. Et, en fin de compte, elle a expié, puisqu'elle est morte, morte de sa coquinerie rentrée, de son venin ravalé : avoir été si près du but et, parce qu'un petit nigaud de docteur s'avise de passer à la nuit close, dans son taco, le long des douves solitaires et d'y procéder à une opération de repêchage formelle-

ment interdite par les arrêtés municipaux, voir tous ses plans renversés, huit mois de manigances perdus et Xavier plus épris de sa femme qu'au premier jour, avoue qu'on ferait une maladie à moins... Car tu devines maintenant, n'est-ce pas ? pourquoi M. de Sonil n'a pas consenti à se laisser opérer, pourquoi on ne l'y décidera jamais : par un sentiment de délicatesse poussé jusqu'à l'héroïsme, il veut continuer à ignorer les ravages du mal chez Jeannine et à la *voir* intérieurement des mêmes yeux qu'autrefois. Un jour que cet idiot de Bercegeay, sur les instances de la douairière et sans être bien convaincu de l'efficacité du conseil, le pressait de s'adresser à l'un des maîtres de l'oculistique, en villégiature à la Baule : « Merci, docteur, dit Xavier, mais il y a des maux dont il vaut mieux ne pas guérir. Ma cécité m'est chère et j'entends la garder... » La marquise, qui ne parlait à sa bru que de la précarité des attachements charnels, de la fragilité de la beauté, a fait ce miracle de rendre la beauté de Jeannine impérissable et l'attachement de Xavier éternel !...

Le docteur Priou se leva. Mais l'intérêt passionné que j'avais fini par prendre à son récit me donnait envie de pousser plus avant et d'apprendre ce qu'étaient devenus les autres personnages du

drame. Je prononçai à tout hasard le nom de Mlle du Metz.

— C'est vrai, me dit en riant le docteur Priou, j'allais oublier le plus beau de l'histoire et je suis décidément un piètre narrateur... Eh bien ! Mlle du Metz est mariée depuis deux ans au comte Florimond de la Bourbonnais... Ce nabot et cette perche étaient évidemment faits pour conjuguer, dès lors que Mlle Sous-Off, morte sous les armes, Mirza dans ses bras, victime de la variole, aidée du docteur Bercegeay, n'était plus là pour les remettre au pas. Le notaire de Mme du Metz a levé le pied un beau matin et les derniers scrupules de Geneviève en ont fait autant. Le nouveau couple habite Paris. La perche, guérie de son puritanisme, arbore des toilettes incendiaires et fait danser les écus du nabot. Mme de Sonil n'en revenait pas. Mais le coup le plus pénible à son amour-propre, ce n'est peut-être pas Geneviève qui le lui a porté et il lui est venu du baron de Chavagnes.

— Ce pauvre vieux toqué d'héraldiste ?

— Lui-même. Figure-toi que le baron, en fouillant dans ses paperasses, a découvert que Jeannine descendait en ligne directe d'un certain Le Huédé du Traict, un des lieutenants de Mercœur... et un peu

aussi de Sa Majesté ibérique, pardine, puisque ça se passait sous la Ligue... marié à une propre nièce de don Juan d'Aguila et constitué par lui gouverneur du Croisic, où il eut l'occasion de sauver la vie à un Sonil que la populace voulait égorger. Dans nos campagnes, tu sais, les gentilshommes qui poussent la charrue laissent assez souvent tomber leur particule. A la deuxième ou troisième génération on ne les distingue plus des manants. C'est ce qui est arrivé aux ascendants de Jeannine : contraints de se faire sauniers par la misère du temps, ils avaient oublié leur origine... En apprenant que sa bru était « née » tout comme elle et, qui pis est, qu'un Sonil avait dû la vie à un Le Huédé, lequel Huédé pouvait se targuer d'être pour le moins un « blanc d'Espagne » aussi bon teint que les Sonil, la marquise, déjà bien affaiblie par tant de secousses successives, a poussé un grand soupir. Ce fut le dernier, mais je doute que ce soient les anges qui l'aient recueilli.



## EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

- BORDEAUX (Henry).** — La Résurrection de la chair.  
**BOURGET (P.).** — Anomalies. — \*Laurence Albani.  
— Le Justicier. — Némésis. — Lazarine. — Le Sens de la mort.  
**LAVEDAN (Henri).** — Irène Olette.  
**THARAUD (J. et J.).** — L'Ombre de la croix  
— Marrakech ou les Seigneurs de l'Atlas.  
**ROSNY (J.-H.).** — Le Félin géant.  
**RHAÏS (Elissa).** — Saâda la Marocaine.  
— Le Café-chantant.  
**AVESNES.** — L'Île heureuse.  
**ERLANDE.** — Vivre et mourir là...  
**PASCAL (Félicien).** — L'Ombre sur le bonheur.  
**PRAVIEUX (J.).** — \*S'ils connaissaient leur bonheur.  
(Prix Montyon 1920.)  
**RAMEAU (Jean).** — Les Mains blanches.  
**DELLY.** — \*La Petite Chanoinesse.  
**ALANIC (Mathilde).** — \*Les Roses refléurissent.  
(Prix Sobrier-Arnould 1920.)  
**DUFOURT (Jean).** — Marielle. Roman d'une Lyonnaise.  
**LEUBA (Jeanne).** — L'Ombre nuptiale. — L'Aile de feu.  
**LICHTENBERGER.** — Le Cœur est le même.  
**PSICHARI (Jean).** — Sœur Anselmine.  
**RAGEOT (Gaston).** — La Faiblesse des forts.  
**MORGAN.** — Au fond d'un vieux manoir.  
**MARGUERITTE (Paul).** — Sous les pins tranquilles.  
**ARDEL (Henri).** — \*Le Rêve de Suzy.  
— L'Étreinte du passé. — Le Chemin qui descend.  
— Le Feu sous la cendre.  
**REYNÈS-MONLAUR.** — \*Les Paroles secrètes.  
— \*Les Autels morts. — \*La Fin de Claude.  
**MAYRAN (C.).** — Histoire de Gotton Connixloo.  
(Prix du Roman, Académie française 1918.)  
**SANDY (Isabelle).** — Chantal Daunoy.  
(Prix Montyon 1918.)  
— La Descente de croix.  
**LA ROCHEFOUCAULD (Gabriel de).** — Le Mari calomnié.  
**DECAEN (Alice).** — \*Gribiche aux bains de mer.  
**JACQUES-LANGLOIS.** — Le Drame mystérieux du Théâtre de Paris.  
**LHANDE (Pierre).** — Les Mouettes.

Les volumes dont le titre est précédé d'un \* peuvent être mis entre toutes les mains.